

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome 49, fasc. 2, Bruxelles, 1988

INÉDITS

DE

P. RYCKMANS

avec une introduction et des notes

PAR

J. VANDERLINDEN

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESTE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek 49, afl. 2, Brussel, 1988

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome 49, fasc. 2, Bruxelles, 1988

INÉDITS

DE

P. RYCKMANS

avec une introduction et des notes

PAR

J. VANDERLINDEN

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek 49, afl. 2, Brussel, 1988

Mémoire présenté à la séance de
la Classe des Sciences Morales et Politiques
tenue le 18 novembre 1986

ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES D'OUTRE-MER

Rue Defacqz 1 boîte 3
B-1050 Bruxelles
Tél. (02) 538 02 11

KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR
OVERZEESSE WETENSCHAPPEN

Defacqzstraat 1 bus 3
B-1050 Brussel
Tel. (02) 538 02 11

D/1988/0149/1

TABLE DES MATIERES

Introduction, par J. Vanderlinden	5
Inédits	
1. Extrait du Journal du 8 octobre 1915 au 31 juillet 1917	7
2. Feuille manuscrit du 7 novembre 1915	10
3. Lettre à son frère Etienne du 15 novembre 1915	13
4. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917	15
5. Lettre à son frère Etienne du 18 avril 1916	31
6. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917	34
7. Danses indigènes (1916)	66
8. Lettre à son frère Gonzague du 2 novembre 1916	67
9. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917	69
10. Notice généalogique sur la famille royale de l'Urundi	79
11. Extrait d'un rapport incomplet (1918)	102
12. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917	106
13. La Guerre au Soleil (texte inédit de 1917)	110
14. Deux textes en langue anglaise sans titre (1917)	120
15. Texte sans titre (1917)	121
16. Extrait de Journal du 4 octobre 1917	126
17. Note sur le rapport politique de l'Urundi (1918)	127
18. Lettre à ses parents du 30 mars-6 avril 1919	136
19. Lettre à ses parents du 1er mai 1919	142
20. Note sur les lunaisons rundi	147
21. Note sur les problèmes monétaires du 4 septembre 1919	152
22. Lettre à son père du 11 juillet 1919	157
23. Note sur l'agriculture dans l'Urundi	167
24. Lettre à ses parents du 27 novembre 1919	214
25. Note sur le colonat européen en Urundi (1920)	220
26. Lettre à ses parents du 20 mai 1920	228
27. Lettre à un inconnu du 1er-22 juin 1920	235
28. Lettres à Wuidart des 4 et 5 juin 1920	243

Table des cartes

I. L'Afrique et ses voies d'accès dans les <i>Inédits</i> .	249
II. De Boma à Kitega (29.X.1915/9.X.1916)	250
III. De Nola à Yaounde (30.XI.1915/28.I.1916)	251
IV. L'Urundi (9.X.1916/5.VI.1920)	252
V. La campagne de Mahenge (août 1917-juillet 1918)	253

INTRODUCTION

L'oeuvre publiée de Pierre Ryckmans est à la fois relativement abondante et bien connue, si on veut considérer que le métier de son auteur n'était pas, tant s'en faut, la littérature. Indépendamment des textes à signification politique, *Dominer pour Servir*, *La politique coloniale belge*, *Etapes et Jalons* et *Messages de guerre*, elle comprend des "billets" radiophoniques (*Allô Congo*), un récit de voyage (*Voyage à l'autre bout du monde*) et une oeuvre plus directement littéraire (*Barabara*), sans oublier de très nombreux articles; le premier de ceux-ci à voir le jour date de 1923 (si l'on excepte des contributions journalistiques à la *Métropole* ou à la *Nation belge*). Quant au premier ouvrage à avoir été publié, c'est *Dominer pour Servir* qui date de 1931. A ce moment d'ailleurs *Barabara* était écrit et en voie d'être proposé à des éditeurs, bien qu'il n'ait pu être publié qu'au lendemain de la guerre. Cette oeuvre littéraire mérite assurément une étude approfondie qui, à ma connaissance, n'existe pas; mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici.

Mes recherches dans les papiers de Pierre Ryckmans en vue de la rédaction de sa biographie m'ont amené à prendre connaissance de divers documents, carnets, correspondance, essais littéraires, notes variées et rapports administratifs dont l'intérêt, à la fois pour ceux qu'intéresse sa personnalité et pour les historiens de l'Afrique, m'a paru justifier leur publication. Ils concernent notamment ce que j'appellerais la "rencontre" de P. Ryckmans avec l'Afrique. J'ai regroupé l'ensemble des documents dans leur ordre chronologique, quitte à interrompre le fil de certains d'entre eux comme le *Journal* de campagne tenu au Cameroun et en Urundi. J'ai, en toutes circonstances respecté l'orthographe originelle des textes même si il lui arrivait soit d'être erronée, soit de n'être pas normalisée ce qui est fréquemment le cas avec les mots empruntés aux langues africaines ou avec les noms propres rundi que l'on retrouve abondamment dans les textes. Enfin les passages indiqués comme indéchiffrables sont ceux écrits par Pierre Ryckmans dans

un alphabet et un langage secrets mis au point pendant ses études et dont je n'ai pas essayé de percer le sens..

Si Pierre Ryckmans ignore tout de l'Afrique au moment où il s'embarque à Falmouth sur l'*Anversville* à destination de Matadi, via La Pallice, Ténériffe, Dakar, Conakry et Libreville, son départ n'est pas le fait du hasard. Je montrerai plus en détail dans sa biographie comment une combinaison complexe de problèmes personnels le pousse dans cette voie. Qu'il suffise de dire qu'y figurent une profonde déception sentimentale, un grand manque d'intérêt pour la pratique du droit, un vif souci d'assurer son autonomie financière et un intense désir d'affronter plus directement les Allemands que sur le front de l'Yser. C'est donc un homme désireux de laisser derrière lui sa vie telle qu'elle s'est déroulée jusqu'alors qui va recevoir de plein fouet le choc de l'Afrique. Ce premier contact sera déterminant pour l'orientation de toute son existence et, à travers les inédits, transparait déjà le futur *boula* même s'il n'est encore question, à l'issue de son expédition camerounaise, que du *mundele makasi*.

Mais laissons-lui la plume en offrant aux curieux désireux de dépasser ces textes une éventuelle consultation des notes qui, modestement, l'accompagnent. Elles n'ont toutefois, je le souligne, qu'une portée explicative de termes, noms de lieux ou de personnes, références historiques ou littéraires dont j'ai pu avoir le sentiment qu'ils n'étaient pas nécessairement familiers au lecteur. Il ne pouvait en outre être question d'effectuer à cette occasion des recherches exhaustives; les notes n'ont donc volontairement qu'une portée indicative. Dans toute la mesure du possible et sauf indication contraire, elles situent les éléments dans le strict contexte de l'époque, c'est-à-dire celui des années 1916 à 1920. J'ai en outre ajouté au recueil quelques cartes permettant de suivre certaines des pérégrinations de Pierre Ryckmans entre 1916 et 1920. Enfin deux index, l'un des noms de personnes rundi et l'un des autres noms de personnes m'ont paru susceptibles d'être utiles au lecteur.

J. VANDERLINDEN

1. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1916 (1).

... Dakar (2). Quand nous arrivons, il ne fait pas trop chaud : une température ardente du midi, pas plus. Nous avons une heure et demie à passer à terre le temps d'une flânerie en ville.

Une petite ville propre et assez bien bâtie, à laquelle la foule noire donne l'aspect pittoresque mais que sinon on pourrait prendre pour une sous-préfecture méridionale : des plaques bleues au coin des rues, des gamins qui vendent la "Démocratie du Sénégal", des magasins pas mal montés, des cafés où la seule chose étrange est l'appel des garçons impeccables qui tâchent de rassembler la clientèle.

Le marché est tout ce qu'il y a de plus africain. Tous les fruits secs de la région, toutes ces noisettes qu'on prendrait aussi bien pour des petits pois, sont exposés dans des corbeilles en fibre de palmier; les vendeuses sont pour la plupart chargées d'enfants. Une tentative de photographier là-dedans amène la débandade par-dessus les paniers. Dans le marché couvert, on vend de la viande couverte de mouches, et des bananes noires de pourriture. Beaucoup d'Arabisés aux types étranges et aux costumes pittoresques.

Konacry (3); escale de quelques heures. Un pilote noir qui se donne des airs. Pays joli, on ne voit pas grand-chose de la ville. Derrière, la brousse. Grand Bassam (4): la forêt: immense, immense, elle couvre l'Afrique comme une chevelure et vient

(1) Pierre Ryckmans commence ce journal à La Pallice le 9 octobre 1915. Il s'est embarqué à Falmouth sur l'*Anversville* le 8 octobre et a déjà fait escale à Ténériffe le 16 octobre.

(2) Chef-lieu de la colonie française du Sénégal et du gouvernement général de l'Afrique occidentale française.

(3) Chef-lieu de la colonie française de Guinée.

(4) Comptoir de la colonie française de Côte d'Ivoire, dont le chef-lieu est Bingerville.

mourir sur le sable à cent mètres de l'eau. De loin, cette étroite plage fait le long de la côte un ruban d'un jaune étincelant qui lui a valu son nom de Côte d'Or.

On charge les passagers à bord sur des espèces de palanquins que les grues hissent - Une jeune négresse descend, qui mettait à bord une note pittoresque: elle était vraiment fort jolie, et quand elle se couchait dans sa chaise-longue sur le pont, elle se déshabillait tranquillement jusqu'à la ceinture pour avoir plus frais.

Le 23, fête de l'Equateur; danses, jeux, etc. J'y ai gagné à planter magnifiquement un oeuil de cochon à peu près à sa place normale le stylo avec lequel j'écris.

Le 29, Baptême. J'y vais.

(passage indéchiffrable)

29.X. Boma (5) - Jolie petite ville coloniale; on y a travaillé énormément et elle a pris un aspect riant, lui permettant de se comparer favorablement à des capitales beaucoup plus vieilles. Pas d'allure européenne, cependant, comme à Dakar.

(5) Capitale de la colonie du Congo belge.

Hier après-midi, ayant accompagné M. et Mme Ancot (6) au secrétariat, j'ai été abordé devant la porte par le colonel Marchand (7) qui m'a proposé de partir au Cameroun (8). J'ai accepté sans hésitation, n'ayant jamais hésité à l'armée non plus. De quoi peuvent dépendre nos destinées ! Etant désigné pour Irebu (9) je n'aurais certainement pas reçu d'autre affectation sans cette conversation avec le colonel - qui n'aurait pas eu lieu si je n'avais pas accompagné...

(passage indéchiffrable)

La chaleur n'est pas accablante bien que la saison devienne déjà mauvaise(10). Il y a beaucoup d'air le soir, et l'on va boire des boissons glacées aux factoreries.

(6) Ancot est cité en qualité de commis de l'administration coloniale dans la liste des partants de l'*Anversville* publiée dans la *Tribune congolaise* du 7 octobre 1915. Il ne figure pas dans l'*Annuaire officiel* pour 1914 et 1921.

(7) A. Marchant (et non Marchand) (1863-1923), inspecteur d'Etat à la Colonie et colonel de l'armée belge. Est plus particulièrement chargé de la liaison avec les troupes françaises opérant dans la colonie allemande du Cameroun. Voir *Biographie coloniale belge (B.C.B.)*, III, 601.

(8) Les troupes belges sont entrées en action, en liaison avec les troupes françaises, dans la colonie allemande du Cameroun le 16 octobre 1914. Voir *Les campagnes coloniales belges* (en abrégé, ci-après *Les Campagnes*), 3 vol., Bruxelles 1927-1932, I, pp. 43-82. Ce volume ne mentionne cependant pas Pierre Ryckmans parmi les effectifs engagés dans cette campagne (*Idem*, 81-82).

(9) Localité située sur le fleuve Congo à 100 km environ en aval de Coquilhatville. L'un des six camps d'instruction de la Force publique y est localisé.

(10) La saison des pluies ou saison chaude débute au mois d'octobre dans le Bas-Congo.

Ma première idée en acceptant d'aller au Cameroun était de rester encore à Boma jusqu'au départ de l'Anversville, de le prendre jusque Grand Bassam, et de là un autre bateau jusqu'à la côte du Cameroun, mais c'est par la Sanga (11) que je partirai.

Départ pour Brazzaville (12) le 5. Départ de là le 10; arrivée à Ouessou le 20 (13). Départ le 26 arrivée à Nola (14) le 30 décembre Novembre.

2. Feuillet manuscrit du 7 novembre 1915 (15).

Matin à Brazzaville

Je m'éveille en sursaut dans la nuit : quelque chose est tombé bruyamment de la table à terre. La porte bat, dans l'ouverture un peu moins noire qu'elle fait, une forme a l'air de remuer. Le vent souffle avec violence des éclairs et des coups de tonnerre lointains semblent annoncer une tornade? Je me lève et vais fermer la porte.

(11) Affluent du fleuve Congo qui le rejoint, venant du Cameroun, à Bonga. A l'époque le "corridor" de la Sanga, cédé en 1911 par la France à l'Allemagne, donnait à la colonie allemande du Cameroun un accès direct au fleuve Congo.

(12) Chef-lieu de la colonie du Moyen-Congo et siège du gouvernement général de l'Afrique équatoriale française. Est située sur le Stanley-Pool face à Léopoldville, futur chef-lieu du Congo belge.

(13) Poste situé sur la Sanga, théâtre du premier engagement des troupes belges dans la campagne du Cameroun en octobre 1914.

(14) Poste situé sur la Sanga, au nord d'Ouessou là où la rivière cesse d'être navigable. A partir de ce point nous renvoyons le lecteur à la carte II sur laquelle figurent les noms de lieux repris au *Journal* et qui ont pu être repérés.

(15) Ce feuillet est intitulé "Matin à Brazzaville" et daté du 7 novembre. Il contient quelques notations des jours suivants.

Le jour commence à paraître; de lourds nuages noirs roulent dans le ciel. La rue, devant ma case, est un ruisseau, l'eau dégoutte du chaume qui couvre ma verandah. Je me recouche dans une température exquise pour profiter de la fraîcheur du matin.

A sept heures, réveil. Un boy de la popote, sous un parapluie troué, m'apporte une pinte de chocolat et une tranche de pain. Je finis par sortir du lit, et m'asseoir devant ma porte.

Le vent est tombé, mais la pluie redouble. Sur la case en face de la mienne, où la verandah (sic) est couverte de tôle ondulée, les gouttes tambourinent. C'est dimanche, et personne ne s'est levé. Seul un perroquet, installé sur l'écran devant la porte de mon voisin, s'amuse à imiter les bruits d'un village: chants du coq, cris des merles, gloussement des poules, pépiement d'une foule de petits oiseaux.

De temps en temps un boy passe l'air malheureux sous la pluie qui tombe. - Le voisin d'en face se lève; sa négresse sort de sa case et vient nous dire bonjour.

"Quand nous sentons que Dieu nous manque c'est qu'il est tout près" - Je viens de terminer la lecture du "Sens de la Mort", de Bourget (16). - Le soleil est caché par de lourds nuages; il fait frais, délicieux. Quand on regarde en l'air, on le devine à travers le rideau, tout droit au-dessus de nos têtes. C'est la seule chose qui nous prouve qu'on n'est pas en Europe. Quelle valeur les livres prennent quand au souvenir qu'ils évoquent s'ajoute celui des circonstances où on les a lus! "L'île du docteur Moreau", de Wells

(16) P. Bourget (1852-1935), homme de lettres français pour l'oeuvre duquel P. Ryckmans avait un penchant depuis sa jeunesse.

(17); "Adventure" par Jack London (18), et ce dernier sous l'Equateur...

J'ai assisté ce matin à la grand Messe. Impression dominante - il y en a une toujours qui domine les autres, et qui reste unique dans le souvenir - Comment des voix si argentines peuvent-elles sortir de corps si noirs ?

Presque pas de blancs : trois, sans nous compter...

12 Novembre. Au troisième jour de navigation, nous semblons être à la sortie du "couloir". Jusqu'ici, ça a été un défilé entre deux lignes de collines, assez hautes par endroits; plus élevées sur la rive française. De rares postes, des villages assez jolis, l'air prospère. - Maintenant, entre deux pointes qui descendent jusqu'au niveau du fleuve, une île isolée; au-delà, l'immensité : le fleuve redevient la mer.

Stanley-Pool, invisible à cause des îles.

Un noir, à l'avant enfonce un pieu pour mesurer la profondeur de l'eau, en chantant une mélodie lugubre (19).

Basse Sanga entre Mosaka et Boleko : merveilleux

14 Bolobo - Mosaka - Bonga

(17) H.G. Wells (1866-1946), homme de lettres anglais.

(18) J. London (1876-1916), homme de lettres américain.

(19) Il s'agit vraisemblablement non d'une mélodie, mais de l'annonce constante de la profondeur de l'eau par le sondeur.

15 Boleko Bundu

18 Deux porteurs noyés - Arrivée à Ouesso

21 Chasse à l'éléphant - bredouilles - (passage indéchiffrable).

3. Lettre à son frère Etienne du 15 novembre 1915 (20).

Mon cher Step, depuis deux jours, j'ai l'indicible bonheur de naviguer en terre ennemie; et, avec cela, de traverser un pays si beau que j'en suis dans le plus fol enthousiasme. Je n'avais pas eu le feu sacré jusqu'ici : c'est notre malheur à nous autres modernes de ne plus pouvoir nous étonner de rien; mais au sortir du Congo, où l'on navigue entre des rives si distantes qu'on ne distingue pas le paysage, on se met à voguer entre des forêts merveilleuses, et l'admiration s'impose.

Impossible de décrire. Une eau d'un brun sombre, une large rivière coulant paresseusement à pleins bords, avec des méandres qui en doublent la longueur; par endroits, de larges étendues d'eau, sans une ride, sans un pli, dont on dirait des étangs immenses au milieu d'un parc. Sur les bords, toujours le pays plat; mais une variété de points de vue telle qu'on passe la journée, du matin au soir, à admirer; tantôt la forêt, verte, d'un vert étincelant où les troncs blancs luisent; tantôt la savane - un pré sans fin où des palmiers énormes se dressent, de loin en loin, tantôt le marécage, qui est affreux à traverser, mais si splendide à voir de loin. On n'a pas le temps de se pénétrer d'un paysage que déjà une courbe brusque en a amené un nouveau.

Les postes sont rares, le pays est très peu peuplé; mais quand il y en a, ils sont blottis entre la forêt et la rivière, tout petits et si

(20) Etienne Ryckmans (1890-1955), frère aîné de Pierre, surnommé Step par ses frères.

beaux dans l'immense nature... J'ai photographié le premier poste allemand et t'enverrai une épreuve quand j'aurai l'occasion d'en développer. Après un an de guerre on n'écrit plus très bien, et je m'abstiens de faire des tentatives inutiles. J'aime mieux raconter.

Nous en sommes à notre sixième jour de navigation depuis Brazzaville. Encore cinq jours sur le "Commandant Lamy", jusque Ouessou; puis deux jours de chaloupe, jusque Lomnie Molundu (21); puis un mois de marche environ jusque Lomie; je ne sais pas au juste où je rejoindrai les troupes; mais je serai probablement arrivé à ma première destination vers le nouvel an. - Les premiers jours, on remonte le Congo; on voit les deux rives pendant deux jours : c'est le "couloir", le fleuve coule entre deux chaînes de montagnes, et n'a qu'un kilomètre de largeur à certains endroits. - Ensuite, il s'étale; les collines disparaissent, il n'y a plus que la forêt en pays plat; mais le fleuve est tellement parsemé d'îles, qu'on ne se fait pas d'idée de sa largeur.

Le cinquième jour - après avoir essayé une tornade à décorner les buffles et avoir fait une petite station sur un banc de sable, - nous entrons dans la Sanga (territoire cédé en 1911) que nous suivrons jusqu'à Ouessou.

Notre bateau est petit, il n'y a pas de cabines. Le soir, les boys des sept passagers viennent monter nos lits de camp sur le pont; et l'on passe de très bonnes nuits. La température, quand on aime la chaleur, est très supportable, voire même agréable; voire même, sauf entre onze et quatre heures, exquise; jusqu'ici, je n'ai vraiment souffert de la chaleur qu'à Matadi, où il fait infernal. Nous montons avec 91 porteurs qui sont entassés dans un petit chaland amarré au bateau, sous la garde d'une dizaine de Sénégalais. Je me suis fait accorder des bans par ces malheureux en

(21) Cette référence au poste de Molundu, suivant celle au poste de Lomie, semble indiquer que Pierre Ryckmans devait, à l'origine, rejoindre au départ d'Ouessou, les forces belges installées à Lomie qu'elles occupaient depuis le 25 juin 1915.

leur distribuant du tabac. Le soir, ils peuvent camper à terre, et y font des feux des plus pittoresques.

Un seul inconvénient : les tsétsés. Quelle vermine ! J'ai comme boy un arabisé du lac Tchad. Je l'ai rempli d'admiration et de respect en gagnant le pari de casser d'une balle, au passage, une bouteille lancée à l'eau de l'avant du bateau, aussi loin que possible; j'en ai très nettement brisé le goulot, et elle a coulé au milieu des cris d'admiration des nègres.

4. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917.

1.XII.1915. Première étape de la marche. Départ de Nola (22) à 6 1/2; les porteurs sont malingres, beaucoup ont peine à se traîner eux-mêmes, sans parler de leur charge - Inquiétudes le matin; l'après-midi tout le monde semble s'être habitué, et on se tranquillise. Après une heure de marche, traversée de la Kadeye - cinq voyages en baleinière, deux bonnes heures perdues. Marche en forêt jusque midi, chemins abominables argile boueuse où les pieds glissent. Deux heures de repos pour déjeuner, et une heure et demie de marche l'après-midi. Campement près d'un marigo où je

(22) De toute évidence, au départ d'Ouessou, Pierre Ryckmans n'a pas poursuivi vers le nord-ouest dans la direction de Lomie, comme envisagé dans la lettre à son frère. Au contraire il a suivi la Sanga plein nord jusqu'à Nola. Le journal est d'ailleurs interrompu entre les 18 et 21 novembre (passés à ou près d'Ouessou) et le 1er décembre lorsque les forces belges repartent de Nola. *Les campagnes coloniales belges* ne mentionnent aucune opération en direction de cette localité qui avait été occupée par les troupes françaises dès octobre 1914 et se trouvait même sous administration civile à la fin septembre 1915 (voir Aymerich J., *La conquête du Cameroun*, Payot, Paris 1933, particulièrement pp. 45 et 117). Il semble donc qu'il n'existe aucune justification au mouvement de la colonne dont fait partie Pierre Ryckmans; on n'en connaît d'ailleurs pas la composition exacte, à l'exception des noms cités à l'occasion dans le *Journal*.

me suis baigné avec délices - Tentes montées en forêt. Pas de gibier, quelques traces d'éléphants.

Beaudry (23) a la fièvre, il a marché avec effort toute la journée. 12 à 15 Km couverts.

Etape vers 4 heures.

Direction N, puis W. Photo : passage d'un marigo.

2.XII.1915

Départ à 7 heures. 4 heures de marche le matin, deux bonnes l'après-midi.

Toujours la même forêt. Les chemins semblent encore plus mauvais qu'hier; mais le portage s'est organisé et l'on avance mieux.

Photographié un fromagier énorme. Plusieurs marigos, une rivière importante, une autre sur laquelle on a jeté des arbres pour faire un pont.

Beaudry toujours malade.

Etape vers 4 heures

(23) E. Beaudry (né en 1895), arrivé dans la Colonie sur l'Anversville avec Pierre Ryckmans, également en qualité de volontaire pour l'armée d'Afrique. Poursuivra sa carrière dans l'administration territoriale.

Environ 22 Km.

Direction N. W.

3.XII. Marche excessivement pénible. Passé marigo vers 11 1/2; le lieutenant chef de détachement veut continuer quand même : on marche pendant 2 heures encore avant de trouver de l'eau. - Campement pour la nuit vers 1 h 1/2 : une après-midi à nous. J'en profite pour aller à la chasse, en descendant le marigo: c'est le seul chemin praticable. Traces d'antilopes et de cochons; mais pas un coup de fusil à tirer. Le soir, invasion de fourmis dans ma tente et les voisines. - une heure de combat avant d'en être maîtres.

Photo au campement.

Environ 20 km.

4 Décembre. Nakombo. 16 Km. de chemins assez durs. Le soir, dîner, un verre de rhum...

5 Décembre. Bile (passage indéchiffrable).

6 Décembre. Susu. Longue étape dans un terrain nouveau, des montagnes qui se succèdent, pentes molles, longs plateaux, une descente vers de la verdure et un marigo - la même chose pendant toute la journée, jusque 9 h 1/2. 30 Km couverts.

Acheté 2 poulets pour 1 fr.

7. XII. Gadza.

Dure étape de 27 Km. environ sous un soleil rôtissant. Mes épingles de sûreté me viennent à point. 2 pour deux oeufs, ce matin; le brave homme était si content que j'en ai donné, ce soir, trois pour un beau poulet. J'avais déjà vendu une mauvaise chemise pour 15 frs. à Nakombo; je crois que je deviens commerçant. Hommes vêtus de vieilles loques anglaises : vu un chef avec une veste à écussons de l'Underground ! Les femmes vont à très peu près nues. Un tirailleur d'ici a vu sa mère, aujourd'hui : c'était plaisir de voir la fierté de la vieille femme à contempler son fils soldat. Toujours la même absence de gibier.

Progrès sensibles dans le Bahia, langue du pays (24).

8.XII. Bongo (25). 15 Km. environ.

Réception au tam tam.

9.XII.15. Bongo au repos. Nous repartons à 14 h 30; je suis chef de détachement.

Soir. Partis à 3 heures, nous ne pouvons arriver qu'à Mbaki; réception par les chefs.

Etape à 5 h. - 9 Km. - 2 h.

(24) On retrouve ici la vocation de polyglotte de Pierre Ryckmans qui apprend ainsi sa deuxième langue africaine après le lingala de la Force publique.

(25) Les mouvements de la colonne au départ de Nakombo en direction de Bongo sont confus. Les deux localités sont distantes d'environ 20 km à vol d'oiseau. Ceci ne peut justifier la soixantaine de kilomètres rapportés par Pierre Ryckmans ni le fait que la colonne passe par Sousou qui est voisin de Nakombo.

10.XII.

Arrivée à Djenda au bout de 4,5 Km. Puis passage à travers une savane non débroussée; arrosés comme par la pluie. Traversée d'un désert couvert de hautes herbes; l'un mamelon après l'autre jusque 1 h. 1/2; trouvé alors de l'eau dans un fond.

Arrivée à Mbassa-Délélé le soir; réception excellente.

Environ 31 Km. - 7 h. de marche.

11.XII. Même terrain à peu près, trouvé de l'eau vers 1 h. après avoir traversé des savanes en feu, des villages détruits. Tué un grand serpent à coups de sagaie.

Logé à Bombé, village dévasté; mais bon accueil.

5 1/2 h. de marche; 24 Km. environ.

12.XII. Passé N'gotto (photo) 6 Km; Aoui;

Baboua 12 Km. environ. Puis en forêt; excellent chemin, mais peu d'eau. On descend des plateaux. Logé à Dongali, villages misérables, accueil idem.

5 3/4 h. de marche; 25 Km. environ. (Photo d'un ciel clair à travers feuilles).

13.XII. Arrivée à Dume-Minderu vers 9 h. Poste magnifique. Logés dans le fortin.

1 3/4 h. de marches : 8 Km.

Total.

Nakombo 72

Bongo 72 - 144

Minderu 94 . 169 . 241.

Rencontré un cadavre de porteur sur la route.

14.XII Minderu - rien à signaler.

15.XII. Passage de la Dume; puis en forêt. Campé sur l'emplacement d'un ancien village; tomates abondantes.

3 h. 3/4 de marche - 18 1/2 Km.

16.XII. Passé Molambi 12 Km; traversé rivière importante 17. Madjendi 24; logement à Ngola 30-31 Km. à peu près 6 h 1/2.

17.XII. Ngola 10 Km. reçu poisson et bananes, tué un pigeon et un petit oiseau qui m'ont fait un déjeuner excellent.

17.XII. Mangoué; Wanji; Bimba 24 Km; très petit poste admirablement situé et fortifié. 5 1/2 h. de marche.

Total depuis Minderu 73 Km. environ.

La nuit dernière, logé dans une case pleine de rats; fait mettre mon lit à l'extérieur sans tente, et chassé par la tornade vers le matin. - Photo de la colonne à Wanji.

18.XII. Bimba.

19.XII 18 Km. 3h 1/2; Engelebo -

20.XII. 29 Km. 5h 1/2; Njassi. -

Traversée Dume, rencontré tranchées, poste bien fortifié.

(Passage indéchiffrable)

21.XII. 3 h. de marche Ngonga.

15 Km. environ. Européen.

22.XII. 3 1/4 17 Km. Grand Pol. Misérable.

23.XII. 10 Km. Njembele. reçu par vieilles femmes qui m'embrassent en poussant leurs cris habituels; 11 Kobe - vin de palme et maïs - 14 Sekula 20 Dume station. Grande caserne en briques sur une hauteur. Les mêmes tranchées que devant chaque village et derrière chaque rivière depuis 300 Km. -

Total depuis Bimba 100 Km. -

Depuis Nola environ 415.

Les bruits de la chute de Yaounde ne sont pas confirmés ici.

24.XII. Dume Station. - photo du poste. - Nous devons aller rejoindre le capitaine Marin (26) à Djele-Manduka, pour être de là répartis dans les compagnies.

29.XII. Noël ! Réveillon : un cigare; cérémonies religieuses, mémoire.

26.XII. En route, avec 3 chevaux.

Le Grelle (27) reste à Dume : quelle chance. 2 h 1/4 environ, 12 Km. - Logé dans un fortin infect.

27.XII. Nyongana. Un blanc. - Route abominable. J'ai dû abattre un de mes chevaux qui ne pouvait plus continuer.

Pas de vivres ! Pas de villages. 3/4 de verre de riz par homme reçu à Nyongana.

Destination modifiée. Marin n'est plus à Djele-Manduka, et nous nous dirigeons sur Kadaga et Nanga-Eboko.

(26) A. Marin (1883-1927) commença la campagne du Cameroun comme lieutenant, commandant l'un des détachements belges; il fut nommé capitaine au cours de la campagne. Voir *B.C.B.*, V, 581.

(27) Ce militaire n'apparaît pas à l'ordre de bataille de la campagne du Cameroun qui figure dans *Les campagnes coloniales belges*, I, 81-82; il faut remarquer que Pierre Ryckmans n'y apparaît pas davantage. Il existe par contre un sous-lieutenant (A.M.) et un sous-officier (P.) de ce nom dans la 3e Cie. du IIIe bataillon de la Brigade Sud (*Campagnes*, II, 199). Ni l'un ni l'autre ne figurent dans l'*Annuaire officiel* de 1914 et 1921. On les retrouve dans l'ordre de bataille de la campagne de Mahenge (*Campagnes*, III, 401 et 414).

Un blanc a été, paraît-il, attaqué dans sa case aux environs. Nul ne sait ce qu'il est devenu. - Je souffre beaucoup au pied.

6 h. - 29 Km.

28.XII. Fortin, infect. Pas de vivres. 2 petites bananes non mûres par homme. 4 1/2; 21 Km.

29.XII. Arrêt à 9 1/2 dans un village en ruines; corvée de patates et distribution. - Depuis, plus de villages. Etape à 23 Km. 4 1/2.

30. XII. 9 Km. Kadaga; photographié cheffesse. - 13 Km. 2h 1/2 poste de Kadaga. Total depuis Dume 93 Km. environ. - Total 510 Km.

31.XII. Attendons ici nouvelles du cap. Marin - Séance de chicotte (28); photo du partisan qui a assisté en spectateur indifférent à l'assassinat du sergent Anjou (29) par un déserteur; après la ration. Terrible !

Legrelle reste à Dume. J'en étais sûr d'avance, et j'en suis bien content : excellent débarras.

1.1.16. Réveillon - danses indigènes - Les chefs enfermés comme otages dansent pour se consoler...

(28) C'est la première rencontre de Pierre Ryckmans avec les châtiments corporels en vigueur dans les colonies et plus particulièrement dans les années coloniales. La chicotte deviendra, pour ses enfants, le martinet des familles européennes.

(29) Non identifié.

2.1.4. 3/4 24 Km. Ika bien reçus. Photo de la prairie en feu.

3.1. 5 1/4 27 Km. Il a fait très froid la nuit dernière. Rencontré la tombe de Anjou, et plusieurs autres. Route excellente.

4.1.16. 6 h. 32 Km. Logé en brousse, tué un gros macaque : impossible de le manger.

5.1.16 1/3 10 Km. Nanga-Eboko - Total 93.

6.1.16. Repos à Nanga. Nous apprenons la prise de Yaounde (30) par les Anglais le 1 Janvier.

7.1.16 4 1/4 23 Km. environ.

Logé à Mendang. Impossible de se faire comprendre des gens restés au village - quelques malades qui n'ont pas pu fuir. Il paraît que le Capne Marin est parti pour Akonolinga.

8.1. Rencontré P. Bittremieux (31).

24 Km. 4 3/4.

9.1. Mugusi, poste belge 15 Km.

(30) Chef-lieu de la colonie allemande du Cameroun.

(31) L. Bittremieux (1880-1946) missionnaire de Scheut servant en qualité d'aumônier au cours de la campagne du Cameroun. Voir *B.C.B.*, V, 79.

10.1. Arrivée à destination à Elembe Mayok; 24 Km.

11.1. Rien de neuf. Patrouilles allemandes du côté de Akonolinga - visite de chefs, danses guerrières. Pommes de terre ! Poules, oeufs, vivres en abondance.

Depuis Nanga 86 Km.

Total depuis Nola 700.

15.1.16 Rien de neuf. Nos patrouilles sont allées à deux reprises à Akonolinga : l'une, entre autres, pour chercher des pommes de terre! Les Allemands sont loin, au-delà même d'Ebolowa, paraît-il - Les Français sont enfin en route pour occuper Akonolinga.

Sur notre plateau, c'est une vie monotone au possible. Nous n'avons pas le courage d'en descendre : il serait trop dur de remonter...

Rien ne passe, pas de courrier; pas de nouvelles : cela pendant qu'à Yaounde ils doivent avoir les journaux de moins d'un mois de date...

Le matin, rassemblement, départ des patrouilles - puis, fini du service pour la journée. Les soldats, pour se distraire, ont entrepris les partisans et leur font faire l'exercice. - Nous lisons, nous nous promenons, nous attendons des nouvelles qui ne viennent pas. - Vers le soir, les patrouilles rentrent - quelquefois avec une palabre, les soldats ont amarré des femmes...

Le matin, au lever du soleil, il fait clair, un peu plus tard, le brouillard tombe jusque vers dix heures. Le midi il fait excessivement chaud; le soir, délicieusement frais. -

Pris un rouleau de photos de danses guerrières : puis un chef albinos (n. 1) une distribution de vivres aux soldats (n.2).

21.1. Ordre d'envoyer une compagnie belge à Yaounde pour y mettre notre drapeau auprès des autres. Nous y allons !

22.1. Mugusi, 24 Km. 4 1/2 h.

23.1. 18 Km. 3 1/2 h.

24.1.22 Km. 4 h 1/4

29.1. 23 Km. Fulunku, pris un cheval.

26.1. 20 Km. environ.

27.1. 23 Km.

28.1. 30 Km. Yaounde. Poste magnifique, mais dispersé. Entrée plutôt ratée. En approchant du poste même, occupé par les Anglais nous sommes filés vers la gauche et avons pu faire une heure de marche éreintante avant de rejoindre le poste français.

Accueil excellent d'ailleurs.

2.II. Sergt Maboma mort. Funérailles avec assistance des français.

Relu "Numa Roumestan" (32) qui m'a plu beaucoup plus qu'à ma première lecture il y a 7 ou 8 ans.

24.II. Nettoyage des armes. Scène très pittoresque; l'ingéniosité du noir s'y montre. On ne doit rien lui donner: un tapis d'écorce pour mettre les pièces; un tronc de bananier dont les fibres deviennent de la charpie par le frottement; un peu de sable, un peu d'eau, une bouteille d'huile de palme, une plume d'oiseau et une gousse de maïs qui sert de brosse; deux heures après les fusils reluisent !

- Tatouages d'ici: les femmes plus que les hommes. Larges bandes de cinq centimètres, formant des demi-cercles; un anneau sur le front et bien souvent, chez les femmes, un anneau autour du nombril.

1 Mars. Fête régimentaire chez les Anglais; nous emportons quelques prix et sauvons partout l'honneur (33).

- Nom du cheval de Magotteaux (34) "Capitaine Dingundu (35)" - les soldats baptisent avec esprit...

(32) Oeuvre d'A. Daudet (1840-1897).

(33) Cette fête est évoquée dans "Maliana". Voir *Barabara*, Bruxelles 1947, pp. 125-128.

(34) Chef-comptable de la compagnie commandée par A. Marin (*Campagnes*, I, 81).

(35) En Kikongo: costaud, vigoureux, musclé.

6 Mars. - Départ de Yaoundé pour Duala. Bal (36) arrivé depuis deux jours. Le soir, on m'annonce que deux de mes soldats ont été pris par les indigènes. - Je pars avec une section dans la brousse - Je ne retrouve pas les hommes, mais cangue (37) quelques indigènes qui feront porteurs.

7. - Le matin, nouveau départ dans la brousse. Retour vers midi; le fils du chef coupable cangué avec les autres : il paraît que les hommes ont été remis aux Anglais; je leur écris.

Indigènes hostiles: nos soldats en ont tué un et blessé un autre; tous les bagages de Maliana (38) ont été volés.

8. Logés chez un roi qui me vend une charmante petite jument "Bim" - nous avons fait fausse route, sommes à 2 lieues de Olama et repartons demain. -

9. Passé plusieurs compagnies françaises.

10. Passé campement Morrison (39)

(36) F. Bal (1882-1961), lieutenant de la Force publique commandant l'un des détachements belges lors de la campagne du Cameroun. Voir *B.C.B.*, VII A. 20.

(37) Du nom commun, cangue, verbe constituant un néologisme et signifiant arrêter au sens de faire prisonnier.

(38) Héros du conte portant son nom pour titre (*supra* note 33).

(39) Lieutenant-colonel de l'armée française commandant la colonne d'invasion du Cameroun dite de la Lobaye et partie de Zinga sur l'Ubangi.

11. Arrivée à Mangeles. - Ma jument est filée en arrière chez Morrisson : je lui écris pour tâcher de la ravoïr.

12. Suivi chemin de fer Decauville (40), route extrêmement dure, logé à la Nkobé; logement infect; réception pauvre; elle a d'ailleurs valu une punition au plus ancien des sous-offs.

13. Arrivée à Iseka, après chemins affreux et aventures sans nombre avec mon cheval Hans que j'ai bien cru devoir tuer en route.

14. Chemin de fer - splendide: petit écartement, mais voitures aussi grandes qu'en Europe.

180 Km environ jusque Duala en passant par Edea.

Arrivée à Duala : civilisation; hôtel avec éclairage à l'acétylène; logés à la mission baptiste.

Marche : 180 Km environ.

Total 1030 environ; 750 à pied, 150 en typōi (41); le reste à cheval.

30.III.16. G. a voulu pour me jouer une farce spirituelle, m'affubler d'un nom indigène ridicule : chimpanzé, à cause de ma

(40) Chemin de fer à voie étroite reliant le port de Douala à Edea et Iseka en vue d'atteindre Yaounde.

(41) Moyen de transport fréquemment utilisé à l'époque en Afrique, mais relativement peu par Pierre Ryckmans qui lui préfère la marche ou le cheval.

barbe. Je me suis informé; j'ai appris sa petite supercherie, et que les soldats m'avaient baptisé autrement : mundele makasi (42).

16 juillet 16 (43). Kasongo. Changements considérables depuis la page précédente; la filière (44) me fait assez bien souffrir, et j'ai eu des misères à l'oreille qui menacent; id. pour les ganglions.

Nous reprenons une autre marche, probablement plus longue que la première: je l'aborde de bon coeur, mais en ayant la terreur de rester en route...

A Duala, 3 avril, départ du général Dobbell (45). Ses services sont remis aux français.

10 avril; Libreville (46), Cap Lopez (47); arrivée à Boma le 16 par une tornade formidable. Réception, revue; je reste malade.

(42) En lingala: l'européen fort.

(43) Les sept lignes qui suivent ne sont pas à leur place dans la chronologie.

(44) Il s'agit vraisemblablement d'un filaire dont Pierre Ryckmans souffrira de nombreuses années.

(45) C.M. Dobell (et non Dobbell), général de l'armée anglaise commandant les forces alliées au Cameroun.

(46) Chef-lieu de la colonie française du Gabon.

(47) Port situé dans la colonie du Gabon.

5. Lettre à son frère Etienne du 18 avril 1916 .

Mon cher Step, me voilà revenu au pays après quelques journées excessivement intéressantes et quelques moments de profonde émotion. Je vais te raconter cela.

Nous avons quitté Duala le 10, par l'"Europe", paquebot français beaucoup moins bien monté que les nôtres; on avait à bord le complet d'Européens, plus 1004 soldats et porteurs noirs: Force Publique et tirailleurs sénégalais rentrant à Brazzaville. Tu vois d'ici le grouillement de tout ce monde sur le pont de deuxième ! Il y en avait partout, entassés dans tous les coins; et comme il a plu beaucoup pendant la traversée, il leur arrivait même de se réfugier en grappes sur les escaliers et en paquets dans les couloirs. Avec cela, tous malades comme des chiens, avec une peur atroce quand ils ont vu que les rives se perdaient dans la distance, et qu'on n'amarrait pas le bateau pour la nuit, comme cela se fait sur le fleuve ... La veille du départ, une délégation est venue me trouver pour m'expliquer qu'avec la meilleure volonté du monde, un noir ne pourrait pas vivre en ne buvant que de l'eau salée : ils n'avaient jamais songé qu'on pût avoir de l'eau douce à bord...

Escale de 24 heures au large de Libreville, mais sans descendre; même chose devant Cap-Lopez; et en fin de compte, nous sommes arrivés à Boma le 16 (48).

De très loin, on voyait flotter d'innombrables drapeaux, un pavoisement général tel que je ne l'aurais pas cru possible aux colonies; une foule de blancs en blanc et de nègres de toutes les couleurs, qui hurlait; la troupe, la musique et le salut des canons du fort. Une émotion, tant chez nous que chez nos hommes, indescriptible: on se sentait vraiment comme chez soi, à l'ombre de notre drapeau. Nous étions d'autant plus fiers que nous jouissions de l'étonnement des français devant la splendeur de la réception.

(48) L'arrivée triomphale et mouvementée de l'*Europe* à Boma est rapportée également dans la *Tribune congolaise* du 8 juin 1916.

Au moment d'accoster, une tornade arrive, non pas soudaine, mais subite. Un formidable coup de vent, les drapeaux par terre, les mâts abattus, la foule dispersée; le bateau qui rompt toutes ses amarres; un nègre dans un canot qui est jeté à l'eau et sauvé avec peine; et nous voilà partis à la dérive vers la rive portugaise. En une minute il ne restait plus en scène que le commissaire en écharpe sur le pier, où ses policiers faisaient la haie; de l'écharpe découlaient sur son pantalon blanc des flots de couleurs mélangées, puis, la compagnie de Boma, stoïque sous le déluge. Un sergent-major noir a rabroué une des jeunes recrues qui émettait des opinions blasphématoires, et lui a expliqué que le bon Dieu envoyait cette pluie comme une épreuve, pour qu'on puisse distinguer les soldats des femmes.

Enfin, une heure après nous avons fait un grand tour et revenions accoster une deuxième fois, la bonne. Marseillaise, Brabançonne; une Compagnie Sénégalaise débarque d'abord, pour nous rendre les honneurs; elle est follement acclamée. Puis, c'est notre tour. Hurlements, larmes, nos braves poilus bombant le ventre sous leurs loques, et serrant leurs fusils comme pour broyer les crosses. Défilé par la ville, derrière la musique : toutes les négresses de Boma dansant comme des possédées en avant de la troupe...

Le lendemain, revue du Gouverneur(49), remise des décorations à la troupe, discours et la suite: réception au Club chic de Boma où l'on a commencé par du champagne et du bridge et fini, fort joyeusement par de la bière ! (congolais en plein, cela ?) et des chansons, vers le matin... invitations dans tous les coins, repos complet.

Projet d'avenir. Les trois compagnies du Cameroun constitueront désormais un bataillon, dit "bataillon du Cameroun". Je suis proposé pour y être nommé Sous-lieutenant, et serai officier dans quelques jours. Nous allons reprendre la troupe

(49) Il s'agit d'E. Henry (1862-1930), nommé gouverneur en 1916. Voir *B.C.B.*, IV, 390.

pendant quelques semaines, donner l'instruction de la grenade, et après élimination des moins bons éléments et adjonction de quelques anciens du Kivu et de quelques recrues choisies, nous repartons dans l'est comme bataillon d'élite.

Ce titre de bataillon du Cameroun est un levier pour la vanité de soldat de nos hommes, et ils marcheront volontiers avec nous, et nous avec eux.

Je crois que nous passerons notre repos à Léopoldville ou à Coquilhatville (50); en tout cas, écris-moi simplement Boma, on me trouvera toujours.

Je n'ai pas reçu le tabac envoyé, pour le bon motif que M. Balthazar (51) est mort et enterré. Inutile donc de le choisir encore comme correspondant.

Voilà quelques nouvelles. Envoie-m'en aussi, et des journaux. Bien des choses à la maison. Tibi. Pedro (52).

(50) Chef-lieu de la province de l'Equateur situé sur le fleuve Congo.

(51) Non identifié.

(52) Depuis son enfance Pierre Ryckmans était surnommé Pedro dans sa famille; cette forme hispanisée de son prénom est même utilisée lors de ses inscriptions au collège.

6. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917.

Départ pour Léo (53) le 26. - J'y reste de nouveau malade, je puis heureusement partir avec la compagnie de Léo le 27 Mai.

Arrivée à Stanleyville (54) le 12 Juin, départ le 26. - Ponthierville (55), séjour d'une dizaine de jours; départ pour Kindu (56) le 2 juillet; arrivée le 8; 2e tronçon du chemin de fer le 10 jusqu'au Km. 245 (57) et enfin repris la marche le 15 dans l'après-midi.

1e étape 15. Départ à 13.30, en plein soleil. 4 h 1/2 de marche à peu près, sans un arrêt. Fatigue extrême. 20 Km. environ.

(53) Abréviation de Léopoldville, futur chef-lieu de la colonie, actuellement Kinshasa.

(54) Chef-lieu de la province Orientale situé sur le fleuve Congo au point où il cesse d'être navigable depuis Léopoldville. Point de départ du chemin de fer vers Ponthierville.

(55) Chef-lieu du territoire du même nom situé sur le fleuve Congo au point où il redevient navigable.

(56) Chef-lieu du territoire de l'Enano situé sur le fleuve Congo au point où il cesse d'être navigable depuis Ponthierville.

(57) Les troupes sont déposées à l'ouest de Kasongo, au point le plus proche de cette localité. A cet endroit leur route, jusqu'alors orientée nord-sud le long du fleuve, s'oriente nettement à l'est en direction du lac Tanganyika.

16 juillet. Départ de fort bonne heure : à 9 h 1/2 nous étions au fleuve qu'il faut traverser en pirogue pour atteindre le poste de Kasongo (58). 16 à 18 Km. environ.

La compagnie de Léo est partie depuis longtemps. Nous allons la rejoindre à Uvira-Usumbura, ou plus loin...

17.VII. Repos Kasongo, poste qui n'a qu'un intérêt historique...

18.VII. Bonne petite étape de tout repos. 18 Km environ. Kimputus (59) au gîte d'étape: raie noire sur le front pour conjurer le mauvais sort.

19.VII 20 Km environ.

20.VII. 24 Km. - joli pays, marche en forêt : cela vaut mieux que la plaine d'hier.

21.VII. 18 Km au plus. petite étape excellente; grand village Kugulu ? - Un mendiant se présente porteur d'un certificat lui permettant de demander la charité parce qu'il a eu les mains et les oreilles coupées par un chef arabe avec la femme de qui il avait été surpris. - Un autre a les poignets coupés, mais a conservé ses oreilles. - Moignons aussi propres que si l'opération avait été faite par un chirurgien de renom.

22.VII. Forte étape, 22 Km environ. Le terrain le plus giboyeux qu'on puisse rêver. Ces indigènes ont raison de dire que les antilopes s'y promènent comme les chèvres dans un village. 3

(58) Chef-lieu du territoire du même nom et du district du Maniema.

(59) En lingala: tique.

bêtes distribuées en ration. - Le soir, grande chasse. Baudry (60) tue un pundamwito (61) magnifique, ramené traîné par terre par une vingtaine d'indigènes qui chantent à tue-tête. Distribution bruyante dans la nuit noire, après un découpage dégoûtant ...

Traversée de la Luama ? (62) - grande rivière - en bac à traîlle.

23.VII. Une vingtaine de kilomètres. Cela commence à devenir montagneux - 3 antilopes tuées par Magotteaux le matin. Le soir, feux de brousse magnifiques.

24.VII. 12 à 13 Km - sans incident.

16.VII. environ 15-16 Km. Arrivée à Kabambaré , poste jadis important, aujourd'hui dépeuplé par la maladie du sommeil et le portage.

26.VII. Repos à Kabambaré.

(60) Il s'agit d'E. Beaudry (et non Baudry). Voir note 23.

(61) Composé de lingala: *punda*, le cheval et de swahili: *mwitu*, sauvage. S'applique vraisemblablement à une espèce d'antilope.

(62) La supposition de Pierre Ryckmans est correcte.

Druart (63), Lebrun (64), Fontaine (65) - Lu "Là-Bas" (66) et "La Pucelle de France" (67) - Bain d'Europe.

Pas de courrier malheureusement.

27.VII. Etape de 16 Km. environ; gîte en brousse. - Porteur a la tête ouverte par un léopard. Rencontré une source d'eau sulfureuse très chaude.

28.VII. 16 Km à peu près. Gîte en brousse. Cela devient le pays de la faim. Rencontré Vincke (68), agent militaire revenant du front. Avenir peint en sombre: occupation - peut-être une échappatoire sur l'Egypte ?

(63) Peut-être s'agit-il du docteur Camille Druart (1876-1937) qui vient de rejoindre les troupes belges cantonnées en Afrique orientale allemande (*B.C.B.*, IV, 147).

(64) Peut-être s'agit-il du lieutenant Alfred Lebrun (1894-1947) détaché à ce moment à la ligne des étapes à Ujiji (*B.C.B.*), V, 532 et *Campagnes*, II, Annexes 204.

(65) Non identifié.

(66) Oeuvre de J.K. Huysmans (1848-1907).

(67) Oeuvre de J. Chapelain (1595-1674), encore qu'on puisse s'interroger sur la vraisemblance de l'existence de ce texte en ce lieu à cette époque. A moins qu'il s'agisse d'une erreur de P. Ryckmans.

(68) Non identifié.

29.VII. Longue étape de 27 Km environ sans villages. Logement dans un très misérable petit hameau de licenciés (69). - Pintades et miel.

30.VII. Matin 12-13 Km. environ d'un terrain fort pénible. Du sable tout le temps.

Séjour de la journée à Niembo dans la maison du dernier chef de poste, tué par un léopard - à deux ou quatre pattes (70) ? Comment le savoir ?

8 Km dans l'après-midi sur la digue qui traverse le marais de la Luama. Total 20-21 Km.

31.VII. Marche de 27-28 Km vers les montagnes.

1.VIII.16. Longé les montagnes pendant 23 Km environ; arrivée au pied de sentiers montant. Magnifique ascension dans l'après-midi.

Logé dans un cirque de montagnes très élevées, où tous les vents du ciel semblaient s'être donné rendez-vous. La tempête secouait les tentes, et j'ai mangé bien de la poussière avant de pouvoir m'endormir.

2.VIII. 1916. Kalembe-Lembe.

(69) Il s'agit de travailleurs ou soldats ayant été employés par l'administration et licenciés par elle à l'achèvement du travail pour lequel ils avaient été recrutés.

(70) Allusion à la secte des hommes-léopards.

Dure étape de 23 Km environ. Grimpade d'un millier de mètres en deux montagnes - Montagnes nues, désolées, se chevauchant, s'enchevêtrant, grimant l'une sur l'autre jusqu'à impressionnante hauteur. Couleur - du fauve pelage de lion au noir de charbon - avec par-ci par-là une petite traînée restée vaguement verdâtre, les têtes de marigots.

Kalembe, poste misérable mais qu'on s'efforce d'arranger gentiment.

- Il paraît que le canon tonne à Ujiji (71) et que nous y allons;

- Je suis sans boy. L'un m'a quitté à deux jours de Kabambare, l'autre hier.

Total environ 340 Km ? en 17 jours.

(Passage indéchiffrable)

Nous attendons des ordres ici.

3.VIII. 16 Repos à Kalembe. Geboers (72), Muller (73).

(71) Localité sur la rive est du lac Tanganyika en Afrique orientale allemande. Ujiji fut occupé par les Belges le 27 juillet 1916.

(72) Geboers (Joseph-Henri-Léonard), né le 17 août 1877; administrateur territorial de 2e classe.

(73) Non identifié.

Alternatives d'espoir et de découragement. En fin de compte, c'est bien à Uvira (74) que nous allons. Ujiji est pris, on ne parle plus de nous envoyer au front par la voie la plus directe.

4.VIII. 20-22 Km. Bonne route mais forte pluie en chemin.

5.VIII. 22 Km. envi. On longe les montagnes, les laissant à gauche. Plus de boy, celui de Beudry malade - Pas de villages. Feux de brousse assez impressionnants.

6.VIII. Forte étape de près de 30 Km. mais dans un bon terrain. J'achète à un soldat une pipe BBB (75), d'ailleurs reperdue aussitôt .

7.VIII. Baraka, poste merveilleusement situé sur le lac, 12 Km. à peu près. Nous l'avions déjà vu hier, mais sans grande émotion. Je demande à un soldat si l'étendue laiteuse qu'on découvre de loin dans la brume est bien de l'eau ? Il me répond de poser cette question à un "motu na mai" (76). Ce n'est pas bien brillant, comme premier aspect.

Dans la soirée, réparation. Une jolie plage de sable fin, une magnifique étendue d'eau bleue, un bain exquis. -

(74) Chef-lieu du territoire de Bufulero sur la rive ouest du lac Tanganyika. Uvira est devenu ultérieurement le chef-lieu des territoires occupés du Ruanda-Urundi jusqu'en 1921.

(75) Pipe de marque anglaise réputée à l'époque.

(76) En lingala: homme de l'eau.

8.VIII. Repos à Baraka. Dîné chez Glachant (77), chef de service de la ligne télégraphique.

420-22 Km à peu près ?

9.VIII. Nous nous remettons en route, j'inaugure un nouveau mode de locomotion en faisant mes cinq bonnes heures de pirogue sous un soleil terrible, mes genoux en porteront longtemps les traces .

Nous logeons avec dans les oreilles le murmure du lac pareil à celui de la mer - 22-24 Km ?

10.VIII. Même étape qu'hier mais, plusieurs hippos. 25-27 Km.

11.VIII. Une forte étape, dont une bonne partie sur le lac démonté, à se glisser entre des rochers qui de temps en temps montrent les dents sous l'écume... 25-27 Km.

12.VIII. Uvira. 25 Km. à peu près. Poste déjà abandonné, à très peu près.

13.VIII. Repos à Uvira.

14.VIII. Usumbura (78). Premier poste allemand. Foule. On loge sous la tente. Peu de maisons de blancs, beaucoup de

(77) Chef du service téléphonique du VIIe bataillon (*Campagnes*, I, 385).

(78) Chef-lieu des territoires allemands du Ruanda et de l'Urundi occupé par les Belges le 6 juin 1916.

factoreries arabes. Cases infectes, kimputus en nombre. Hôpital. Rencontré Genin (79) et les Coppens (80).

Parti vers 11 h. du soir en pirogue. Faux départ, pirogue remplie, nous nous sommes séchés en pans près d'un grand feu et repartis vers 2 heures pour arriver au matin. 30 Km. à peu près.

Nous attendons ici le bateau qui doit nous mener, dans x jours, à Kigoma (81). - 550 Km.

25.VIII. En route depuis hier; une première étape d'une bonne heure, puis 3 heures et demie environ. 22 Km.

Nous nous rendons à Kigoma pour rejoindre une formation du front. Arriverons-nous à temps ? On parlait d'un ordre prescrivant d'entrer à Tabora le 23; Molitor(82) l'aurait exécuté ?

Marche le long du lac. Porteurs incompréhensibles. Indigènes vêtus de peau; villages de quelques huttes rondes entourées d'une palissade de cactus. Toujours le même vent qui monte vers midi, se met à souffler en tempête, démonte le lac, puis tombe vers le soir.

(79) Théo Genin. Sous-officier infirmier (*Campagnes*, III, 403).

(80) Alfred (décédé 1942) et Paul Coppens (1892-1969). Le second nommé, volontaire de guerre en 1914, puis engagé dans la Force publique en 1916 comme son frère, a connu Pierre Ryckmans dans sa jeunesse à Anvers et à Louvain où il achevait ses études de droit au début de la guerre. Voir *B.C.B.*, VII B, 67.

(81) Port principal de l'Afrique orientale allemande sur le lac Tanganyika. Aboutissement du chemin de fer venant de Dar es Salaam sur l'Océan Indien. Occupé par les Belges le 28 juillet 1916.

(82) P. Molitor (né le 11 juin 1869), colonel, commandant la Brigade Nord (*Campagnes*, II).

Bonne route plate; mais aucune végétation sauf les cactus. - Grande séance de chicotte aujourd'hui à midi.

Rencontré à Usumbura les Coppens qui nous ont précédé sur la route de Kigoma.

26.VIII. Rude étape dans la montagne et au bord du lac: plus de chemin, il faut sauter de pierre en pierre. Avec cela, d'arrière-garde. Rien de plus énervant que de devoir faire passer devant soi tous ces gens qui ne veulent - ou ne peuvent pas avancer.

Campé au bord du lac: à dix mètres de l'eau j'ai pris mon bain après m'être dévêtu dans ma tente. 20-22 Km. environ.

27.VIII. Montagne, belle étape en montant et descendant à pic des suites de côtes; chemin taillé dans le rocher: toutes pierres contenant des "carnets" de feuilles mica. - 18 Km environ. Feux de brousse le soir et même de plantations de bananes...

28.VIII. 22 Km. nous redescendons dans la plaine. Le temps devient beaucoup plus clair: on voit distinctement l'autre rive, surtout la pointe qui ferme la baie de Burton en face de Baraka.

29.VIII. Etape en pirogue, ce qui me vaut un bain. 19-18 Km. à peu près. Logé dans un ancien poste de blancs, où un Portugais en voyage vient se plaindre de ce que les soldats l'aient menacé de mort comme Allemand.

Achévé hier la lecture de "Der Tunnel" de Bernhard Kellermann (83), trouvé déterré et mangé de fourmis à Usumbura. Magnifique .

(83) Homme de lettres allemand (1879-1951).

Poste bien situé, très joli, mais abandonné par la population commerçante qui devait être très nombreuse. Lommonge ou Lumungi ?

30.VIII. Très forte étape de 32-35 Km. et journée pleine d'incidents. Au matin je reçois un ordre grotesque d'amener mes pirogues vers une rivière pour organiser le passage d'eau. Je prends un bain, arrive quand tout le monde est passé, et continue par terre. En atteignant l'étape à deux heures, sans m'être reposé, je fais remarquer à Magotteaux que "j'ai pris un beau bain pour son plaisir", je reçois sur le champ une demande d'explications par écrit.

31.VIII. Fait route avec Van Hoof (84) dont nous avons rejoint la colonne hier, jusque Nyanza. Environ 29 Km. 2 blancs, dont un Anversois qui a jadis voituré père (85) en auto; de vieilles connaissances.

Je réponds à la demande d'explications d'hier.

Le temps devient beaucoup plus clair on distingue fort bien les montagnes de la rive belge.

1.IX. Repos à Nyanza. Des malades sont toujours en arrière.

2.IX. Très dure étape de 18 Km. env. Dans les montagnes. Nous logeons au pied de la dernière que nous aborderons demain matin. Rencontré un fortin allemand, et un pendu.

(84) Il s'agit vraisemblablement d'un sous-lieutenant faisant partie du XVe bataillon du Corps d'occupation (*Campagnes*, II, Annexe, 217).

(85) Alphonse Ryckmans (1857-1931), avocat à et Conseiller communal d'Anvers.

- On m'apprend la déclaration de guerre de la Roumanie (86). Effet de succès russes ?

- Soir. Escaladé la montagne, abattu d'une balle au vol un aigle qui planait à 100 ou 150 mètres.

3. IX. 20-22 Km. - Un homme blessé d'un coup de couteau par un indigène à qui il voulait faire porter son sac; coups de feu; un indigène blessé. - J'ai une forte bronchite.

4. IX. 25-27 Km. Logé dans un camp où se trouve un commandant. Route dure, je suis assez malade. Nous devons être à 2.000 mètres environ suivant toujours les crêtes.

Le soir, causerie en Kiswahili (87) avec un Grec qui m'annonce la participation de son pays à la guerre.

5.IX. 27 Km. en descendant vers le lac. Tsétsés. Un petit bout de chemin de fer au Km. 1247-9.

Kigoma. Bien situé, belle baie, quelques grands bâtiments. Nous logeons sous la tente.

Retrouvé Legrelle.

(86) Cette notation du 2 septembre 1916 illustre le niveau d'information de Pierre Ryckmans à l'époque; la Roumanie était en guerre depuis le 27 août, soit depuis 6 jours.

(87) Après le bahia appris au Cameroun et le lingala, langue véhiculaire de la Force publique, le swahili est la troisième langue africaine à laquelle s'essaie avec un certain succès Pierre Ryckmans.

Difficultés ici avec les Grecs et les Indiens qui conservent des munitions et des explosifs.

Toujours pas de courrier.

9.IX. Toujours à Kigoma sans nouvelles ni ordres. La visite médicale de la compagnie faite ce matin a donné des résultats désastreux. Tous les hommes sont malades et exempts de service. Que va-t-on faire d'eux ?

Désorganisation complète. Depuis que nous sommes ici, nous avons reçu la ration de deux jours. Le 5 au soir nous n'avions pas pu distribuer de vivres; depuis le 4 les hommes ont touché 15 sacs de farine de manioc; ils n'auront rien, aujourd'hui encore. Cela après deux mois de marche. Et l'on s'étonnerait?

A deux jours d'ici, les indigènes vendent très volontiers un boeuf pour 15 à 20 francs, un grand mouton pour 3. Ici, les blancs paient 2 francs le gigot d'agneau, 1 fr. le kilo de boeuf...

Nous sommes logés sous la tente; les maisons restent vides.

Au demeurant, un beau poste, mais non encore achevé.

Je suis allé à Udjidji avant-hier. Il y a 4000 indigènes, un village immense, et quelques belles habitations de blancs.

10.IX. A confesse hier, à Communion aujourd'hui.

L'Afrique a cela de bon, que forcément elle développe la personnalité. On est toujours seuls, en ce sens que l'on ne fait jamais partie d'une société où certaines idées, certains principes sont admis a priori, comme choses s'imposant d'elles-mêmes. En

matière religieuse, en matière morale il y a peut-être exception, en ce sens que là il est reçu de n'avoir ni idées, ni principes. Si l'on veut en avoir, il faut bien savoir pourquoi; ce n'est certes pas par convenance que l'on s'abstiendra de n'importe quel excès; tous sont admis.

Comme réflexion, comme lectures, il faut bien que l'on pense par soi-même. D'abord, très peu de gens lisent. Ensuite, ceux qui lisent, ceux qui pensent, ne seront pas plus gênés de lire devant vous des livres idiots ou pornographiques, ni de vous exhiber des images obscènes, que d'admirer un grand auteur ou un peintre de génie. On ne se sent pas entouré à chaque instant d'une quantité de gens comme qui il faudra penser, d'une critique qu'on lira avant d'avoir lu l'ouvrage, pour être sûr de le juger comme tout le monde. En regardant une gravure, on ne peut pas rechercher l'effet sur la figure de son compagnon avant de se permettre une appréciation.

On s'habitue ainsi à se regarder soi-même, avant d'admirer; on subit pour ainsi dire, un dédoublement: une partie de nous-mêmes se laisse imposer des impressions, des joies, des dégoûts, même des courants de pensées, l'autre nous constate ces influences; et juge alors la cause en voyant les résultats. Cela conduit à une sincérité plus grande vis-à-vis de soi-même. On se rend compte que si telle oeuvre, considérée comme chef d'oeuvre par quelques penseurs et beaucoup de snobs, ne vous émeut pas, c'est parce que vous pensez autrement que les penseurs, et que grâce à Dieu vous ne vous condamnez pas à ne pas penser comme les snobs; que vous auriez beau essayer de feindre une admiration factice, cela ne vous ferait pas admirer, et que si vous admiriez, vous ne seriez plus vous-même; vous auriez réussi à fausser un coin de votre personnalité.

En un mot. Moi, je suis moi, que diable; et si j'admire à la fois Tolstoï, Kellermann, Kipling et Jack London, c'est qu'il est logique d'admirer à la fois Jack London, Kipling, Kellermann et Tolstoï, quand on a le cerveau bâti comme le mien. Ici en Afrique, un homme en vaut un autre; si mon voisin pense autrement que moi, c'est son affaire; mais tout ce que je pense,

tout ce que j'éprouve, je me reconnais le droit de l'éprouver et de le penser, rien que parce que je me reconnais à moi le droit d'exister.

Quand je serai arrivé à analyser ainsi avec une sincérité rigoureuse, l'effet que me fait chaque chose, et à exprimer le résultat de mon analyse aussi librement que je montre ma figure dans les rues, ce jour-là j'aurai pris conscience de ma personnalité et j'arriverai à faire quelque chose de bon. Encore un peu d'Afrique ?...

Marche depuis Kasongo, un peu plus de 800 Km.

13.IX. Arrivée du colonel Moulaert (88).

- Discussion un peu trop vive hier soir avec Paul Coppens, ma vivacité provoquée d'ailleurs en bonne partie par son pessimisme.

Il ne voulait pas reconnaître l'étendue de notre oeuvre au Congo; j'affirmais que seules les voies de communications créées depuis 30 ans avaient immensément accru les possibilités de la colonie (89).

On s'est trompé en voulant chercher le progrès dans des cultures qui ne peuvent pas faire concurrence à des cultures de

(88) G. Moulaert (1875-1958), lieutenant-colonel de l'armée belge, commandant le groupe II sur le lac Tanganyika. Voir *B.C.B.*, VI, 758.

(89) Voir sur ce point les réflexions ultérieures de Pierre Ryckmans in *La politique coloniale belge*, 65 et, pour les considérations sur le travail qui suivent, *Dominer pour Servir*, "Demi-vérités et mortelles erreurs", p. 186 de l'édition de 1948.

pays plus favorisés; mais qu'on trouve des matières plus précieuses, on pourra immédiatement en retirer le profit.

Je prétends que le "travail" ne civilise pas: le travail abrutit. Ce qui civilise, c'est un travail non épuisant, récompensé par un confort proportionné à l'effort. Au Congo, on ne parviendra jamais à donner au noir ce confort proportionné à l'effort, tant qu'on ne leur vendra que des marchandises d'Europe. Trop d'intermédiaires les grugent. Chez nous, un ouvrier gagne autant par jour; cela lui permet d'acheter des objets ayant coûté à peu près le même travail que celui pour lequel il a eu son salaire. Ici, un nègre porte 30 Kilos pendant 500 kilomètres, cela lui permet d'acheter une chemise. Et on voudrait qu'il travaille avec comme mobile l'intérêt ? Il n'est pas assez bête pour ne pas voir la disproportion entre son salaire trop petit et les marchandises trop chères.

C'est pourquoi les industries locales seules pourront civiliser le pays. L'acheteur et le vendeur seront sur le même pied. Celui qui aura travaillé pendant un jour à décharger des bateaux pourra acheter, avec son salaire, le produit du travail d'un jour de l'agriculteur, du vannier, du menuisier et du tisserand. Le besoin vaudra l'effort nécessaire pour le satisfaire (90).

Donc : exportation de marchandises précieuses pour nous; échange de marchandises viles entre indigènes, petites industries locales, voilà le progrès. Rien ne le prépare mieux que la création de communications nouvelles.

- Deux de nos hommes sont morts.

(90) Ce thème est repris dans la conférence prononcée par Pierre Ryckmans au Jeune Barreau avant son départ en qualité de Gouverneur général (voir *Journal des tribunaux*, 1934, col. 639). Le texte en figure dans *Dominer pour Servir*, p. 186 de l'édition de 1948..

Un des meilleurs, le grand Leta, est en train de mourir. Je viens de l'aller voir, sous sa petite tente étouffante, pour lui porter une boîte de lait. Maigre, brûlé par la fièvre, les yeux jaunes, il disait tranquillement son chapelet en attendant le pire; et son merci, quand il me serrait la main de sa main décharnée, m'a profondément ému (91).

Il faudra bien qu'on les renvoie au Congo belge. Depuis deux ans, ils ont trop subi.

20.IX. Tout est de nouveau changé. Je devais partir au front, je suis en route pour Nyakassu (92), où je dois m'installer avec mon peloton pour remettre les indigènes à la raison.

De Bisschop (93) qui était parti est revenu malade le lendemain; j'ai été envoyé d'urgence à sa place; me voilà faisant de la marche forcée pour rattraper Friart (94) qui avait deux jours d'avance.

Une demande que j'ai faite au Colonel Moulaert n'a même pas eu l'honneur d'une réponse.

(91) Cette scène a pu inspirer la description de la mort de Sambwa dans "Brebis galeuse", *Barabara*, 99.

(92) Poste allemand situé dans le sud-est du Burundi.

(93) M. de Bisschop (né en 1893). Sous-officier faisant partie, comme Pierre Ryckmans, du XVI^e bataillon du corps d'occupation (*Campagnes*, II, Annexe, 217).

(94) Premier sous-officier faisant partie, comme Pierre Ryckmans du XVI^e bataillon du corps d'occupation stationné en Urundi (*Campagnes*, II, Annexe, 217).

On a affiché hier à Kigoma : "Le drapeau Belge flotte sur Tabora" (95). Puisque je ne pourrai pas être de ceux qui auront pris la capitale, autant aller faire de la besogne utile là-bas. - J'ignore si la campagne est terminée par la prise de Tabora; je suppose que la reddition du gouvernement n'a pas encore eu lieu; elle seule mettra fin à la guerre.

27-30 Km. ?

21.IX.12 Km. Lussimbi, retrouvé Friart. Aperçu trois zèbres.

Tout ce pays a changé en quelques jours; deux ou trois fortes pluies ont suffi à lui donner une allure printanière.

Forte tornade dans l'après-midi.

22.IX.16 Km. environ - Une nuit de tempête; ce matin, ciel d'une pureté merveilleuse. On voyait nettement la baie de Kigoma, le lac, les montagnes de la côte belge.

23.IX. 17 Km. environ - Beau temps - Nous avançons dans un vaste plateau ondulé; deux ou trois ondulations par jour. Beaucoup de villages, tous abandonnés: les indigènes s'enfuient en apprenant notre approche, et nous regardent défilier de loin, assis en rond sur les mamelons. Un peu avant l'arrivée, nous avons dispersé, - toujours de loin -, un nombreux marché installé sur une espèce de plateau quadrangulaire au centre d'une plaine très habitée .

(95) La prise de Tabora est la victoire marquante de la première campagne belge dans l'Est africain; elle eut lieu le 9 septembre 1916.

Hier il a fallu réquisitionner les vivres, je suppose qu'il en sera de même aujourd'hui.

Mon brave planton Bima a trouvé du pombe (96) dans un village; il en a bu quelques verres et, chose cocasse qu'on ne peut voir qu'en Afrique, il est en train de faire mon lit, assis par terre se glissant sur le derrière au fur et à mesure, en introduisant les draps sous le matelas, et jacassant comme une pie...

24.IX. 18 Km. nous mènent chez Funda (Luassa) grand chef de la région.

Nous avons commencé par gravir une série d'escaliers qui nous ont enfin menés sur un haut plateau complètement plat et nu. De là dans un vallon, au-delà duquel se trouve le village du chef. C'est un assez jeune homme vêtu de bleu militaire et accompagné d'un "soldat" armé d'un 1871 (97) allemand.

Les premières cultures vraiment belles que j'ai vues ici: de petits champs soigneusement labourés, traversés de sillons, ornés d'épouvantails. Une source doit subir mille fantaisies pour les arroser tous, d'étage en étage. -

Trois grues couronnées hier au soir. -

Un temps d'automne: pluie grise, il fait triste, presque froid; 1700 mètres d'altitude.

(96) En swahili: bière ou vin de banane.

(97) Il s'agit vraisemblablement d'un des premiers Mauser se chargeant par la culasse.

29.IX. Il a plu hier toute la journée et presque toute la nuit. Nous nous sommes remis en route par des chemins impossibles et dans la pluie encore. Au bout d'une heure, arrivée à la capitale de Funda. On laisse à droite une mission joliment située dans la montagne. - Puis on voit Kasulu, joli fortin blanc sur un éperon qui domine la plaine.

15 Km. environ.

26.IX. Kasulu, repos. - Chef de poste: Savalle (98); adjoint, Michot (99), qui a eu de sérieuses palabres avec les indigènes, a été attaqué, et en a tué quelques-uns...

Le grand chef, Funda, a l'air d'une nullité abrutie.

Poste tout récent, mais bien conçu, qui aurait été magnifique dans quelques années. Belles plantations, prunes du Japon délicieuses.

27.IX. Nous repartons le matin par un temps frais et clair, toutes les fumées flottant comme de petits nuages dans la plaine.

Bonne route, mais tous les ponts détruits - Le terrain change un peu, petite brousse couverte de buissons.

20 Km. environ. Beau temps.

(98) Sous-lieutenant faisant partie du groupe du Tanganyika (*Campagnes*, II, Annexe, 213).

(99) Agent militaire faisant partie du groupe du Tanganyika (*Campagnes*, II, Annexe, 213).

28.IX. 15 Km. Kilimba. Nous montons pour arriver à la ligne de faite qui nous sépare du bassin de la Mlagarasi (100). Belle vue sur les montagnes qui bordent le Tanganika, peut-être même, je crois, sur celles de la rive belge.

Difficultés avec les soldats: vols de chèvres et de poules, affaires de femmes. Je crois qu'il faudra en envoyer quelques-uns au conseil de guerre pour faire un exemple et remettre de l'ordre dans la compagnie.

Le nombre de malades s'accroît. Cela commence à ressembler aux dernières étapes de notre marche Usumbura-Kigoma.-

Pluie le matin, beau temps l'après-midi.

29.IX. 22 Km. dans un pays splendide: la forêt clairsemée, où le début de la saison de pluies met des couleurs incroyables; le rouge domine.

Rencontré le Dr. Stouffs (101), qui a fait une visite de nos malades.

Beau temps.

Chasse le soir: ramené trois pintades, perdu une dans la brousse, raté x ... Elles restaient sur un arbre, attendant d'être touchées, sans se déranger au sifflement de nos nombreuses balles...

(100) Rivière formant partiellement la frontière sud-est de l'Urundi.

(101) A. Ch. Stouffs, médecin du 1er bataillon de la Brigade Sud (*Campagnes*, III, 400).

30.IX.16 22-24 Km. jusqu'à une assez grande rivière d'ailleurs infecte. Traversé la Mlagarazi dans la journée. - Le soir, deux pigeons.

- De ma tente, j'entends rugir le lion; la sentinelle fait du feu. - Beau temps.

1.X.16 12 Km. environ jusqu'à une rivière très profonde - au courant fort rapide, comme toutes celles d'ici. Comme le gué en sera impraticable d'ici peu de jours, je me suis arrêté pour jeter un pont. J'ai heureusement trouvé un ancien pont brûlé, j'ai enlevé les matériaux, les ai transportés à bonne distance, et remis en oeuvre au nouveau point choisi pour la traversée. - Un rassemblement trop mou ce matin avait été puni d'un vigoureux pas gymnastique en plein midi, dans la brousse. L'après-midi, les hommes ont travaillé ferme; moi aussi: je suis abruti de fatigue. - Tué un délicieux perdreau pour le déjeuner de midi.

Beau temps. Nous arriverons demain; le gros-oeuvre de mon pont étant terminé, j'ai chargé le chef d'achever le reste. - Je suis fier de mon architecture comme un gamin de son fort de sable. Peut-être bien que les hautes eaux vont faire filer tout cela comme des brins d'herbe: j'aurai toujours appris quelque chose.

2.X.16 15 Km de formidables montagnes nous hissent jusque Niakassu. Tué en route, d'une balle au cou, une belle antilope: à 3 ou 400 mètres.

Fixons les impressions de suite, avant que l'habitude n'ait tout émoussé.

Jamais encore vu pareil chaos de montagnes que celui que l'on découvre au sommet de la crête qui divise le bassin du Congo de celui du Nil. On se trouve vraiment sur l'arête, très étroite, puis une vallée profonde, puis des escalades de collines successives qui

atteignent à certains endroits douze ou treize silhouettes se profilant l'une derrière l'autre. -

Un grand village dans les bananiers - puis plus rien, le plateau nu où souffle un vent âpre.

Pas un arbre. - tout à coup, au point le plus désolé, j'aperçois une petite ruine brune. C'est cela ? Non, heureusement. Mais plus vers la droite, au sommet de la crête, une autre ruine, blanche et rouge. De loin on distingue les vieilles tôles ondulées jetées au hasard au-dessus pour servir de toit...

Quel paysage on découvre de là-haut . D'un côté, la plaine de la Mlagarazi, villages, marais, bananiers; de la formidable hauteur d'où on la domine, plus rien, là-bas, ne révèle la vie; seules les ombres des nuages se traînent sur le sol, gravissant les croupes et dévalant les pentes de la même allure identique et indifférente. - De l'autre côté, un chaos horrible de montagnes, sans un arbre; un peu de vert, beaucoup de fauve, des rochers gris, des taches d'un noir d'encre là où des pans de roc à pic jettent une ombre nette - et toutes ces lignes successives de montagnes taillées de ravins comme de cicatrices...

C'est vraiment "la plus féroce, la plus horrible, la plus inhumaine des solitudes" - Mais je la réhabiliterai par le travail.

- Je fais le tour du propriétaire. J'ai trouvé: 10.000 briques; de la terre à briques, du sable à mortier; un potager où les tomates pourrissent, où les choux sont morts, les fraises achèvent de se dessécher définitivement; les pommes de terre poussent; il y a des groseilles du Cap et des prunes du Japon en abondance. - Je sais où trouver un peu de mobilier (à trois jours) des tôles ondulées (à deux jours).

Il me manque absolument 1. des habitants - je les ferai convoquer. 2. des bambous; - j'en ferai couper à un jour d'ici. -

J'écrirai à Gitega (102) pour avoir des poutres, des outils, des étoffes, de l'argent...

Il fait froid. Dans la cour du fortin, 300 porteurs grouillent, empestent, fument leur viande. -

3.X.16. Sans nouvelles. - Continué le tour du propriétaire. A examiner le champ de tir et les ruines qui s'y trouvent.

Découvert un canon qui est une merveille: un mur de roc rougeâtre qui tombe de deux cents mètres. - Echos tumultueux .

5 heures. Ordre vient d'arriver. Nous allons tenir garnison à Kitega.

Je crois qu'il finira par y avoir du bruit, si l'on continue ainsi à se moquer de moi. Ce n'est pas pour cela que je suis venu en Afrique.

4.X.16. Friart malade, nous ne partons pas aujourd'hui. -

Grande promenade dans la gorge: 5 heures à peu près pour aller et revenir, je suis descendu jusqu'au fond, et j'ai pris quelques photos.

5.X.16. Pas de nourriture. Depuis notre arrivée ici les hommes ont eu deux fois un petit morceau de viande; c'est tout. Devant cette situation, je suis obligé de partir quoique ce soit en

(102) Chef-lieu de l'Urundi. Mieux connu sous l'orthographe Kitega, qui est utilisée ultérieurement par Pierre Ryckmans, encore que Gitega soit plus correct.

plein midi; il faut bien que les hommes mangent. Nous allons réquisitionner de quoi rattraper le temps perdu.

- Lu dans ces derniers temps: Raoul Auernheimer, *Die verlichten, Die man nicht heiratet*; Rudolf Stratz, *Stark wie die Mark*; Arme (un mot indéchiffrable), Ludwig Ganghofer, *Rachele Scarpa*; Höcker, *Die Sonne von St. Moritz* (103).

6.X.16. Nous avons eu à manger hier, et ne sommes pas partis. - Départ ce matin, 12-13 Km. tué deux grues couronnées de deux coups tirés ensemble, Friart et moi, mais elles muent et la parure ne vaut plus rien.

Arrivés au campement, pluie, pluie, jusqu'au moment où j'écris. - Pluie d'ailleurs hier et la nuit précédente. Un de nos moutons a été enlevé par le léopard il y a deux jours.

7.X.16 Longue marche - 22 Km environ, d'abord des montagnes d'ardoises, puis de la terre lourde, grasse, où les piquets de tente n'ont pas de prise... Le fameux Detrouille (104), grand chef de la région, nous apporte une nourriture misérable; nous prenons un troupeau d'une centaine de têtes, dont on choisit à loisir, les indigènes étaient d'ailleurs là une heure après, avec une poule pour nous amadouer... Acheté un bélier et une belle brebis pour une brasse d'étoffe. Un peu de pluie.

8.X.16 17 Km environ. Même terrain épais - Chef orné d'épaulettes d'herbes vient m'apporter à manger. - Légère pluie le

(103) R. Auernheimer (1876-1948), L. Ganghofer (1855-1920), P.O. Höcker (1865-1944) et R. Stratz (1864-1936), hommes de lettres autrichien pour le premier et allemands pour les trois autres.

(104) Francisation du nom d'un chef rundi que nous retrouverons ultérieurement sous son nom exact, Deteruye.

matin; temps couvert toute la journée. J'apprends que Weyemberg (105) est arrivé à Kitega avec 20 hommes.

Printemps sur les monts. Tout ce qui était noir est devenu vert.

9.X.16 22-23 Km environ. On découvre le fortin de Kitega longtemps avant d'arriver au poste. - Rencontré Weyemberg à l'arrivée, qui m'annonce que je serai chef de poste. Je ne demande pas mieux, puisqu'enfin le front est exclu. - Ici, il va s'agir de travailler !.

10.X.16 J'ai pris mes fonctions de chef de poste et de payeur du XVIe bataillon (106).

Je suis épouvanté en voyant de loin les tas de petites besognes qui doivent paralyser un chef de poste, surtout dans un centre.

Je ne sais rien des chefs des environs, de l'organisation du pays, des villages, des routes. Je ne sais même pas où il y a moyen de recueillir des renseignements...

Joli poste, au point de vue constructions. Potager, vivres européens, etc: all right; mais pas un arbre. - La maison du commandant est d'un genre campagnard, basse, de grandes salles lambrissées de sombre, un grand foyer à bois que nous avons allumé ce soir...

(105) C. Weyembergh (né en 1884), capitaine de la Force publique, responsable du personnel pour la zone est du corps d'occupation (*Campagnes*, II, Annexe, 217).

(106) Constitue avec le XIVE et le XVE bataillon, le corps d'occupation du Ruanda-Urundi.

12.X.16 - 12 heures de travail effectif; même chose hier.

14.X.16. "Veillée des Armes" !? Je suis en route pour enquêter sur l'attaque dont un soldat a été victime hier. - Par une maladresse de cet homme, je me trouve, au lieu d'avoir campé, comme je comptais le faire, à proximité de l'endroit en question, campé sur le lieu même du sinistre. Je crains que les basendjis (107) ne s'enfuient; en tout cas, je les fais amarrer la nuit prochaine, un peu avant l'aube. Je tâcherai aussi d'amarrer leur bétail.

Fait un peu plus de 16 Km. en comptant les pas et en relevant la carte.

Je suis excessivement fatigué. - Départ vers 9 heures, arrivée à cinq.

29.X. Je me rends chez Marimbo (108) dont ce sont, paraît-il, ses hommes qui ont attaqué le soldat.

Couvert 24 Km. en faisant observations. Arrivé fatigué chez Marimbo. Tous les indigènes partis; nous sommes entourés de leurs cris, poussés d'une voix de fausset qui rappelle les intrigues de carnaval. Carnaval lugubre !.

J'ai amarré ce matin une douzaine d'indigènes, mais qui semblent ne rien avoir à faire avec les incidents. Il paraît que ce sont des hommes de Marimbo les vrais coupables. J'ai fait convoquer ce chef pour demain matin. - Nous verrons bien.

(107) Pluriel du lingala, mosenji, sauvage.

(108) Pour Marimbo et tous les chefs rundi qui suivent, voir la table des noms de personnes rundi en annexe.

26.X. Marîmbo - campement. Je n'étais pas fier hier soir, dans mon lit. Je me sentais vaguement dérangé; un soldat, à côté de ma tente était malade et semblait vomir péniblement. Je songeais au pombe bu une heure auparavant et je me posais de drôles de questions, essayant de retrouver le goût en imagination, pour m'assurer s'il était orthodoxe...

2 . - Je suis dévoré d'inquiétude. Ma patrouille, partie à quatre heures n'est pas rentrée 10 heures d'absence.

- Elle est enfin revenue vers trois heures avec 8 veaux et une dizaine de moutons !

La journée s'est terminée en tragi-comédie. - Je m'étais enfin remis en route, vers trois heures et demie, comptant loger à la Myakava , à trois heures de Kitega et j'étais arrivé au début de la grande plaine, quand un porteur vint me présenter le sac d'un soldat et son pantalon couvert de sang. On me dit que le soldat a été tué par les Warundis. Que faire ! Je commence par interroger l'homme, mais sa bêtise est telle - ou sa terreur - qu'il est incapable d'expliquer les circonstances de l'attentat. Tout ce qu'il peut me dire, c'est que le soldat a reçu un coup de lance à l'aine, qu'il a perdu beaucoup de sang, mais qu'il n'est pas mort. Il n'a pas tiré de coups de fusil. - Je décide de loger le plus près possible, à la première eau, et j'envoie deux soldats en arrière, avec quatre porteurs, pour rejoindre le caporal-bouvier, et revenir avec la patrouille en portant le blessé.

Evidemment, les commentaires vont leur train. Une corne d'antilope servant de pipe est reconnue; le soldat est un des hommes de ma patrouille...

Sur ces entrefaites, nous sommes surpris par une tornade, affreux mélange d'orage et de grêle, qui nous force à chercher refuge dans un petit village abandonné à proximité du lieu que j'ai désigné pour camper.

Au bout de dix minutes, je fais placer une sentinelle sur la route pour montrer le chemin aux traînants. Un quart d'heure après, mon caporal revient, un peu penaud de sa longue absence. Il m'annonce que tous ses hommes sont là ? Je dis "Et un tel" ? - Il m'a précédé"... - Comment ? J'ai ici son sac et son pantalon, il a été blessé d'un coup de lance ! - Stupéfaction, tentatives de trouver une explication; il n'a vu ni l'homme, ni l'expédition de secours... inquiétude... angoisse...

Des rassemblements d'indigènes se font dans le bas; on entend les cris de masques bien connus; j'ai avec moi une quinzaine de soldats, autant de prisonniers, un homme blessé, deux disparus.

Je fais démonter ma tente, que j'avais établie dans le petit village; j'installe mon camp en travers de la route, pour ne plus devoir diviser ma troupe en y plaçant un guetteur.

Et pendant ces opérations, le chef de patrouille de secours revient.

Tout s'explique. L'homme me suivait de cent mètres; ses sauveurs m'ont dépassé pendant la tornade.

Le malheureux souffrait d'une c.p. (109) accompagnée de sang; il a donné son pantalon au porteur, avec lequel il ne pouvait s'expliquer, comme témoignage de sa maladie et de la nécessité qu'il y avait de le faire porter; et le brave porteur, voyant le sang, a inventé tout le reste, jusqu'au trou d'entrée de la lance d'un côté et au trou de sortie de l'autre !!!

(109) Chaude-pisse.

Là-dessus, j'ai fait allumer un grand feu devant ma tente pour remettre un peu de chaleur dans mes pauvres membres, après toutes ces émotions...

27.X. Mon prisonnier dont j'étais si fier ? Eh bien, il m'a filé entre les doigts cette nuit. J'avais cependant bien recommandé aux jas (110) d'avoir l'oeil sur lui. Me voilà frais. Campé au milieu du chemin, en pleine brousse, sans savoir comment retrouver cette toute petite aiguille dans l'énorme charrette à foin ! - Et avec cela, les nègres qui se fichent de moi ! - J'ai fait aux hommes, ce matin, un petit discours bien senti. Ils rampaient de honte; moi, je ne sais si la honte ou la fureur dominait...

J'ai passé ma matinée à aller tuer un perdreau et à travailler à mes cartes.

Le soir, relevé de nouveau cinq kilomètres de terrain, pour corriger les erreurs d'avant-hier. Abattu en route un fort bel aigle pêcheur, dos noir, pattes et ventre blancs, queue brune.

Sauf en plein midi, c'est le printemps; tout ce vert jaune poussé des dernières pluies réjouit; ici, au moins, il y a quelques arbres. Il règne, ce soir, un vent coupant; le ciel roule de lourds nuages; cela me rappelle - ne riez pas - l'Irlande (111) et le vent mouillé de l'Atlantique.

28.X. Matin, gris, frais, humide; mais d'une clarté incomparable. Montagnes émergeant de tous les horizons vides de chaque jour. Toutes les fumées restent flotter sur place, immobiles.

(110) Terme employé pour désigner les soldats belges en 1914-1918. Parfois orthographié jass.

(111) Pierre Ryckmans a passé en 1910-1911 plusieurs mois en Irlande.

Dans la mare proche, les grenouilles, toute la nuit, ont chanté sur trois tons, exactement comme un glas.

- Quel merveilleux pays ! Un ciel couvert, mais lumineux; pas d'aveuglant soleil, mais une clarté diffuse dont on ne devine pas la source et qui inonde tout, égale, sans ombres. Pas de limites à la visibilité, si ce n'est la distance, rendant les objets trop petits, ou les montagnes coupant le ciel. Cà et là, très, très loin, un pic s'élève, fermant le cran de mire d'une vallée, comme pour montrer que, sauf obstacles, la vue s'étend jusqu'au bout du monde. Il ne fait plus un froid vif, comme ce matin; il fait frais, simplement. Autour de ma tente, les hommes dorment, bavardent, rient, la fumée de leurs feux me pique aux narines. - De temps à autre comme à un signal, les grenouilles reprennent leurs coassements sur trois notes, puis se taisent à nouveau...

Le boeuf est le centre de la vie, dans l'Urundi. C'est la richesse, la puissance, la gloire; la préoccupation constante, la passion dominatrice. Femme, armes, enfants, tout s'efface devant le bétail. On en parle tout le temps, on le soigne sans cesse. Le vocabulaire est d'une richesse inouïe, en ce qui regarde l'animal préféré. Il y a des termes propres pour désigner un gros boeuf, un boeuf gras, un maigre, un moucheté, un noir, un blanc, un à longues cornes, un à bosse volumineuse; il y a des verbes spéciaux pour désigner chaque action du boeuf, chaque geste du bouvier. Les indigènes sont, avec eux d'une habileté incroyable; je voyais l'autre jour le vieux Lussengo, qui a l'air parfaitement abruti, s'animer en m'entendant l'autoriser à reprendre du bétail que j'avais saisi. Son oeil terne s'allume, ses vieux membres s'assouplissent, il se précipite, brandissant sa lance, comme pour une danse guerrière; il parle à ses bêtes, il leur crie sous tous les tons, les harcèle, les sépare, les réunit de nouveau, les pousse sur le chemin, au trot, et revient haletant, mais fier, admiré de ses hommes. Pour la première fois, je l'ai vu "chef", et j'ai compris son autorité!...

Terminé la lecture de : "Die Krafft von Illzach", de Hermann Stegemann (112).

8.11.16. L'art pâlit devant l'oeuvre. Je quitte mes lectures pour revenir à mon cher travail. Je le confonds avec mon plaisir; il n'y a plus que la fatigue brutale pour me le faire quitter... Moi qui rêvait d'orner une maisonnette ! J'ai mon bureau, dans ma prison, pleine d'une odeur où le nègre, le tabac et le pombe se disputent la palme... J'ai ma chaise-longue démontée contre le mur... J'ai, dans la place voisine, un lit sous un toit, une table où mon déballage d'il y a un mois n'est pas terminé... J'y entre, quand j'ai sommeil; avec ma grammaire kirundi (113); je souffle la bougie quand mes yeux se ferment malgré moi. Les murs sont restés nus, sauf un vieux calendrier laissé par mon prédécesseur et que je n'ai pas encore songé à enlever... et avec cela, je suis heureux comme je ne l'ai jamais été...

Les livres, que j'aimais tant, il me semble que c'est fini : leur saveur s'en va. J'ai goûté celle des hommes... Comme roman, je cherche à démêler les drames que personne n'a encore soupçonnés, à connaître tous ces chefs qui s'agitent autour de moi, qui s'entretuent, s'empoisonnent, s'accusent mutuellement de leurs crimes. Ils veulent me tromper, et je les laisse faire, je les encourage, je parviens à les faire parler si bien qu'ils cherchent à se dédire le lendemain... L'autre jour, Ntarugera est venu m'apporter une caisse d'argent et un document politique des plus précieux: ç'a été un des moments de ma vie où j'ai été le plus fier.

Même l'angoisse de sentir la tâche au-dessus des forces, ou du moins au-dessus des moyens - avec les difficultés d'exécuter une action militaire quand on sent que le moment s'impose, -

(112) H. Stegemann (1870-1945), homme de lettres allemand.

(113) Pierre Ryckmans aborde ainsi sa quatrième langue africaine, après le bahia, le lingala et le swahili. Quant à la grammaire en cause, il pourrait s'agir de celle de F. Ménard, publiée à Alger en 1908.

même cette angoisse donne du prix à la vie, car il faut se sentir découragé pour apprécier la volupté du succès... tant de grains sont semés, que chaque jour il y en a bien un qui germe; chaque fois que je me suis abandonné presque au désespoir, j'en ai été tiré par le résultat inattendu d'un effort déjà oublié... de même que pour le Kirundi: je me désole devant cette brousse des verbes dérivés, et l'instant d'après une phrase saisie au vol dans une conversation d'indigène me fait en hâte rouvrir mon livre pour reprendre la tâche...

7. Danses indigènes (1916) (114)

Longue marche en montant et descendant. Kagaju vient à ma rencontre. File d'hommes de femmes et d'enfants arrivant au galop de tous côtés et se dirigeant tous vers le boma de Mambuba. Les sons du tambour de loin.

Pâturages; puis cultures; sources; petit sentier entre deux hautes haies de cactus et d'épines. Sons du tambour deviennent plus furieux.

Sous les grands arbres. Foule. Demi-cercle de 8 tambours, le premier battu par un géant, le dernier par presque un nourrisson. Gosses accroupis, hommes armés de leur lance; bac à lances à côté des grands tambours, pour les danseurs. Tambour de danse ou autre. Le danseur fait toutes sortes de gestes en mesure, il se désarticule pour atteindre la peau de vache du bout de sa baguette, de la façon la plus extravagante possible. Il frappe les parois du tambour à contretemps, la peau en mesure; il bondit, frappe des mains saute d'un pied sur l'autre; ne touchant jamais terre qu'au temps de façon que le bruit assourdissant ait l'air d'être produit par ses pieds touchant le sol. Femmes parées: pagne et voile de

(114) Ce petit texte crayonné au verso d'un formulaire allemand rempli et daté du 3 septembre 1901 annonce sans le moindre doute la causerie radiophonique du 14 juin 1934 intitulée "J'ai fait tomber la pluie" (*Allô Congo*, 93).

dessus, avec leur enfant sur le dos, aussi luisant de graisse qu'elles-mêmes, viennent déposer des poignées d'herbes aux pieds du danseur; d'autres dansent en agitant leurs huppées d'herbes dans un geste qui ne manque pas de grâce.

On m'invite à faire tomber de la pluie...

8. Lettre à son frère Gonzague du 2 novembre 1916 (115)

Mon cher Gon, je viens de songer que, à la vitesse où vont les lettres, il doit être à peu près temps d'envoyer mes cartes de visite. Ce que je fais. Je nous souhaite de nous revoir, et de revoir tout le monde à Anvers avant la fin de 17. Tâche, si tu en as l'occasion, de transmettre mes vœux à la maison.

Depuis ma dernière lettre, changement de décor. Ma compagnie est affectée au corps d'occupation; moi aussi... J'ai été très ennuyé en recevant cette désignation et ai fait une demande pour aller au front; mais le lendemain j'apprenais que Tabora était pris: cela m'a consolé, j'aurais dû faire demi tour en route, si j'étais allé aider à le prendre.

Me voilà chef de poste de Kitega, capitale de l'Urundi; il y a ici le Commandant du Cercle et quatre autres blancs; juste assez, et pas trop... Pays merveilleux, sauf qu'il n'y a pas d'arbres. Climat d'Europe, dix huit cents mètres d'altitude: nuits fraîches, matinées de printemps, journées d'été...

On travaille! Je t'écris, la retraite sonnée; mais même alors, je dois prendre sur d'autres besognes. Je travaille du matin au soir, comme je n'ai jamais cru qu'on travaillait en Afrique: mais une besogne passionnante qui fait oublier le temps; à laquelle je m'attache plus

(115) Cette lettre est écrite au verso d'une page de registre de l'administration allemande.

que je ne pourrais l'exprimer. L'entrée pas à pas dans un monde nouveau; la découverte, au jour le jour, de la langue, des moeurs, des coutumes de gens des plus intéressants; quand on est arrivé ici, les Allemands ont emporté tous leurs documents; ils ne savaient d'ailleurs presque rien sur le pays qui est tout nouvellement organisé. A un jour d'ici il y a des indigènes qui ne connaissent pas les blancs. L'Urundi est un Royaume féodal: le Roi est un petit gamin de 5 ans entouré d'intrigues; les princes vassaux sont les membres de la famille royale. Je suis en train, à mes moments de loisir, de dresser leur arbre généalogique. J'ai, à l'heure actuelle, enregistré et situé exactement environ 170 princes descendant de l'arrière-grand-père du Roi actuel. Tu vois d'ici comme c'est embrouillé. Avec cela, il faut dresser la carte du pays; avec cela, apprendre le Kirundi: je connais déjà les deux principales langues du Congo, cela m'en fait une troisième à bloquer! Avec cela, pour donner un peu de "?", j'ai à soigner pour la nourriture des troupes: l'angoisse quand on ne voit rien venir et que la faim menace, le petit frisson quand les longues caravanes se silhouettent sur les montagnes lointaines, amenant les charges de vivres, et précédés de boeufs aux cornes effrayantes. Puis, il faut recruter des porteurs!

...

De six heures du matin à onze heures du soir, tout cela ne me laisse pas beaucoup de loisirs! Aussi je te prie d'envoyer ce mot au Step, je ne sais où je pourrai lui écrire d'ici peu. Quand je le ferai, je lui demanderai de te donner communication: comme on faisait pour tes lettres quand tu étais à Jérusalem. Il y a ici un ancien de ton régiment, Pollet, qui te fait saluer.

Franchement, j'aurais dû commencer par te faire une scène. Plus de nouvelles de toi depuis le mois de Mars, lettre reçue en Mai. J'espère que tu te rattraperas d'un seul coup! Tibi, de tout coeur!

9. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917.

14.11.16. Reçu aujourd'hui une petite leçon de modestie qui ne sera pas perdue. On vole une parure à Makitaki, profitant de ce qu'il est mis à la boîte. Il se plaint, mais ne reconnaît pas le voleur. Décidé à tout, j'appelle les sentinelles de la veille et les interroge. Je leur fais un petit discours vibrant: j'étais vraiment furieux. Pendant mon speech, je vois la figure de mon planton Bima qui change. - Je me dis: il est pris. Je leur déclare solennellement que je le connais; je fais dire au chef que sa parure lui sera rendue demain matin; j'appelle chaque homme en particulier; je fais faire demi-tour à tous mais dis à Bima: c'est toi qui l'as pris. Il ne dit rien; mais plus tard, je le fais venir, sous prétexte de m'apporter mon tabac, et lui dis très simplement; tu m'apporteras l'objet demain matin. - Il répond: Bien mon lieutenant, s'en va, me rattrape, et me dit que la chose est entre les mains de Mopina... Cela n'a pas d'importance; je m'en vais, tout ému de ce succès; je le raconte; et voilà que je viens de découvrir avec stupéfaction ceci: il n'était que complice et c'est l'autre qui l'a pris. Voilà bien une figure expresssive, que seule la connaissance du coupable peut la faire virer ! Enfin, j'ai mon coquillage et le chef le recevra demain; mais une autre fois, il faudra que je sois plus prudent et me hâte moins d'être fier!...

- J'avais raison ! Et c'est en écrivant ce que j'ai écrit ci-dessus que je me trompais. Le nègre avait avoué sous le coup de l'émotion: le soir, il s'était ressaisi. Le lendemain, j'ai tiré l'affaire au clair; les deux complices ont été mis à la porte du boma (116) et punis. -

- Fin Novembre. Expédition chez Fyiroko. Croquis et rapport sont officiels. 30 Km. à peu près.

(116) En swahili, palissade, remblai, moyen de défense, retranchement, fort.

15.XII.16. Le sous-officier Jadot (117) a été assassiné dans les tortures, avec ses soldats, aux environs de Kigali (118) ou Nianza . Le Ct. Daelman (119) vient de débarquer à Usumbura avec 800 hommes, 28 Européens, deux canons et deux mitrailleuses. Cela va être terrible.

Ici, les choses vont plutôt mal. On se moque de nous; j'ai dû faire faire une réquisition forcée pour avoir des vivres Samedi dernier.

17.XII Je pars en opération de police chez tous les révoltés. Logé à Mugeru - 13 Km.

18.XII. 7 Km. - Très petite étape, mais très dure. Logé à Naremera. - Je suis blessé au pied et ai dû faire fabriquer un tipoy. Mais ce que les indigènes sont maladroits !!

Posho (120) : fr. 5.50. porteurs fr. 3.20 (de Mugege).

19.XII. 15 Km. environ. Logé au-delà du Ruvubu.

(117) Non identifié. Jadot n'est notamment pas cité dans *Sous-Officiers et civils militarisés ayant rang de sous-officier morts au cours de la guerre (4.8.1914 au 10.1.1920)*, (*Campagnes*, III, 427).

(118) Chef-lieu du Ruanda, distant d'une soixantaine de kilomètres de Nyanza.

(119) J.-L. Daelman (1875-1946), officier belge commandant le IV^e bataillon de la Force publique (*B.C.B.*, V, 203).

(120) En swahili, ration. La ration est fournie en nature (effets d'habillement, nourriture) ou en espèces.

- Je viens de recevoir un communiqué annonçant que l'Allemagne ouvre des pourparlers de paix: évacuation de la France et de la Belgique, constitution d'un Royaume de Pologne et de Lithuanie, restitution des Colonies !!!(121)

Première impression, magnifique.

Mais à y réfléchir, je me sens pris d'un sentiment de terreur.

L'Allemagne a attendu la prise de Bucarest pour agir. Elle a annoncé son intention de mettre fin au massacre, en même temps qu'une nouvelle de victoire; elle a frappé un dernier grand coup pour impressionner l'opinion, et obtenir une paix honorable.

Mais une paix honorable pour elle doit être une paix déshonorante pour nous. Elle n'a pas été vaincue sur les champs de bataille, son territoire n'a pas été foulé par l'ennemi, son orgueil n'a pas été abattu: et c'est contre son orgueil que nous nous battions.

Partie remise ? Les préparatifs n'étaient-ils pas poussés assez loin pour réussir à vaincre le monde, et l'Allemagne avoue-t-elle simplement cet échec: c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Elle renonce à son rêve de domination, et nous n'aurons plus à craindre son renouvellement de sitôt: les deuils auront été trop grands. Mais cela suffit-il ? Nous autres, les alliés, qui pendant deux ans et demi avons souffert la plus atroce des guerres, devons-nous nous dire satisfaits parce que le bourreau se déclare fatigué ?

(121) Il s'agit des ouvertures faites aux puissances alliées par les empires centraux (Allemagne et Autriche) afin de mettre fin à la guerre qui s'enlisait dans les tranchées sans résultats décisifs. Les démarches allemandes semblent liées à leurs succès contre les Roumains et à la prise par eux de Bucarest en décembre 1916 dont il est question quelques lignes plus loin.

Et d'autre part, continuer la guerre alors que l'Allemagne nous en rejette la responsabilité devant l'humanité et devant Dieu ? Quand bien même on se croirait en droit de la prendre, cette responsabilité, les peuples et les armées en auraient-ils le courage, quand on les affole en leur laissant entrevoir la paix possible, avec quelques apparentes satisfactions ?

La paix aujourd'hui, c'est l'amnistie sur tous les crimes. - Et en tous cas, nous ne pourrions l'accepter qu'après une victoire. La situation actuelle fausse l'opinion. L'Allemagne est comme un concurrent qui vient d'abaisser, d'un coup, ses prix dans une proportion inconnue, puis offre un arrangement à son rival. Celui-ci doit-il l'accepter ? Deux jours de plus, et l'autre serait ruiné...

La paix aujourd'hui, c'est le "time" annoncé alors qu'un des boxeurs est sur le dos depuis neuf secondes - c'est une occasion qu'on laisse échapper alors que l'autre amateur était bien décidé à ne plus surenchérir.

En somme, excellente nouvelle pourvu que l'on n'y voie qu'un indice de la fatigue de la bête; le coup le plus habile de la diplomatie allemande, si l'on s'y laisse prendre, et une véritable catastrophe pour nous. Que sera la Belgique, à côté d'une Allemagne vaincue ?...

20.XII. Chez Ntarugera. 10 Km. - J'ai acheté cinquante boeufs à un prix défiant toute concurrence, et été reçu comme un Roi ! Depuis hier, cela va très bien. Au passage du Ruvubu, les corvées volontaires ont commencé. Dix ou douze grands diables, nus comme des vers, se sont précipités sur, ou plutôt sous ma chaise, et j'ai passé ce gué très difficile en un clin d'oeil, comme porté sur un pavois. - Les soldats ont été passés de la même façon, mais sans chaises. Les indigènes se ruaient sur eux, à cinq ou six, et nos braves jas, qui ne s'étonnent de rien, s'installaient de leur mieux, le fusil en bandoulière, l'air digne au-dessus des têtes...

Aujourd'hui, chez Ntarugera, un boma détruit par Bikino et récemment reconstruit. J'ai été présenté à deux de ses épouses, auxquelles j'ai offert à chacune un pagne et à quelques-unes de ses filles.

Les femmes sont de tristes poupées. Couvertes de voiles grasseux, suivant le beurre mélangé d'ocre rouge, chargées d'anneaux qui leur rendent tout mouvement impossible, les jambes encerclées jusqu'aux genoux de bracelets superposés qui ont l'air de bottes disgracieuses, et puant cet infect parfum indigène qui me force d'ouvrir ma porte pendant une journée quand j'ai reçu la visite de la Reine-Mère... (122). Comment une pensée de sensualité peut-elle s'attacher à des êtres aussi repoussants?

Le boma lui-même est énorme, mais c'est tout. Une première enceinte, pour les boeufs, très grande, bien débroussée, bien enclose, où traîne une odeur horrible âcre d'urines, et que remplit la musique des veaux soignés dans la maison. Puis la seconde enceinte, le "rugo" (123) lui-même, au milieu duquel s'élève la case : beaucoup plus grande que les cases vulgaires, mais du même modèle. Un demi-cercle de pieux enfoncés en terre devant l'entrée; des herbes fines très soigneusement disposées à la porte. J'entre et j'y trouve deux "princesses", celle d'ici et sa collègue de Muhireza, attirée par la curiosité de me voir.

- La maison elle-même est comme toutes les autres : la natte de papyrus serpentant à l'intérieur et cachant tout, ce n'est d'ailleurs pas indispensable, puisqu'il y fait noir comme dans un four...

(122) Ndirikomutima, veuve de Mwesi Kisabo, mwami du Burundi, décédé en 1908. Elle joue à l'époque un rôle déterminant dans la politique du pays.

(123) Deuxième cour d'une habitation rundi, unie à la première par un parvis.

L'après-midi est consacrée aux affaires. J'achète quarante boeufs; j'étale le prix à terre pour en montrer l'étendue... Ntarugera en est si enchanté qu'il fait aussitôt amener dix autres boeufs, et me remercie de ma générosité.

Un soldat s'étant éloigné du cantonnement, je fais faire l'exercice, l'escrime à la baïonnette. Le brave Ntarugera s'imagine que je donne une représentation en son honneur. Pour remercier les soldats, il me prie de faire tuer un des boeufs qu'il a apportés; il apporte cinq chungu (124) de pombé, et jusqu'au soir, c'est un défilé apportant sans cesse des suppléments de posho pour manifester sa satisfaction. Il distribue royalement ses étoffes, qui ne lui ont d'ailleurs rien coûté; mon interprète reçoit le prix d'un boeuf et il en offre à mes sergents...

Le soir, je fais visite à ses jeunes filles, qu'il avait oublié de me montrer; j'ai de la chance en tuant de deux coups de suite, deux pigeons qui picoraient dans ses greniers, derrière la maison : cela complète l'impression de l'escrime à la baïonnette...

21.XII. Mon voyage continue d'avoir la même allure de joyeuse-entrée. J'ai dû attendre jusque 2 1/2 h. que les boeufs de Kabondo arrivent. J'ai enfin pu envoyer 80 bêtes à Kitega et me suis remis aussitôt en route.

8,7 Km. de promenade charmante. Temps idéal, bonnes routes et révélations d'un nouveau paysage à gauche de la grande montagne. Logé à Murama, au pied du sommet.

Cour nombreuse. Fait la connaissance de Bariyoberua, un enfant qui se promène avec une dignité merveilleuse, entouré de ses "grands".

(124) En swahili, pot de terre.

22.XII. Départ triomphal de chez Ntarugera, qui a forcé les gradés d'accepter les porteurs mis à leur disposition. - Puis, le spectacle change. Chez Mutwenzi, chez Ndabunga tout le monde s'enfuit. Je prends 130 boeufs, qui ramènent à leur suite les propriétaires. - Visite de Ndabunga qui m'apporte des vivres. Après-midi consacrée à faire le triage des boeufs et à écouter les doléances de leurs maîtres. - Il m'en reste finalement 84 à envoyer à Kitega 17 1/2 Km.

23.XII. Chez Bishinga. - Plus de guide, il a fallu que je devine le chemin. Je fais prendre un troupeau aperçu dans le lointain: pour le moment, j'attends les résultats. - 13 Km.

Soir. Je me trompais. Ma boussole m'a conduit chez Ntarugera - tout au bout de ses terres, dans le domaine qu'il a donné à Kikovyu. Le nom de celui-ci restera toujours avoir à mes oreilles un son mélancolique: sa terre suinte la mélancolie. Je ne sais ce qui crée cette impression; peut-être les circonstances la favorisent-elle - marche sans guide, pas de posho, perspective d'un immense marais à traverser demain (comment ???)

- Mais certes, le paysage y est pour quelque chose. Un profond ravin borde la vue en face, avec une eau jaune qui s'y faufile entre les papyrus - au-dessus, c'est la montagne nue, d'un vert uniforme, tristement monotone. Derrière un village - sans bruits, sans animations, vide - à droite le ravin qui se ferme, à gauche une pente douce coupant le ciel; on voit de loin, par le trou du ravin, les belles cultures à l'air riant de chez Sebiriti; mais ce seul petit coin joyeux est de l'autre côté du potopoto (125) - terre promise inaccessible.

Les habitants se sont, évidemment, enfuis; ils reviennent, soumis et suppliants, derrière leurs boeufs... Ils meurent de faim... Les maigres rations qu'ils m'apportent, je les paie largement : 3

(125) En lingala, boue.

francs en makuta (126) : ils ne savent pas ce que c'est et semblent très étonnés d'apprendre qu'ils pourront avec cet argent se procurer un peu de sel à Kitega. Quels pauvres êtres craintifs et sympathiques ! Je leur dis que si, en repassant ici, je ne trouve pas plus de cultures, je les prendrai comme porteurs. Ils me répondent que c'est Mbanzabugabo qui les a empêchés de cultiver, mais qu'actuellement ils se préparent à semer le sorgho... Je leur demande si Kikovyu est un bon chef : ils disent qu'il ne l'était pas jadis, mais que son père lui a fait la leçon... Je leur dis de traire les vaches pour me donner du lait: ils se demandent comment ils pourraient oser traire pour moi, n'étant pas Bututsi (127) !...

24.XII. Journée mouvementée. Pour commencer, le marais ! 1 Km. à peu près ici - c'est le point le plus étroit; on y enfonce jusqu'à la poitrine. J'ai traversé sur mon tipoy, avec une demi-douzaine d'hommes de chaque côté: un vrai plancher. - De l'autre côté, tout fuyait. J'ai envoyé Bima, amarré un troupeau de boeufs parti trop tard...

Arrivée chez Sebiriti, pas une âme; un guide qui ne connaissait pas son chemin... On voit de loin d'immenses plantations, de grands arbres qui font la caractéristique de la région. On me montre de loin son boma. Avant d'y arriver, je trouve sur la route un poulet fraîchement enterré, proprement ficelé dans un petit sac, barrière magique qui doit m'empêcher de passer.

Nous cherchons pendant une heure; puis un indigène vient au-devant de nous pour nous conduire chez Ruchamuchero. Nous traversons un village: au lieu de filer comme ailleurs, les indigènes nous regardent passer du seuil de leur porte... A l'entrée de ses terres, Ruchamuchero vient au-devant de moi avec un boeuf et 80

(126) En kikongo, centime, petite monnaie. On constate l'apport composite des langues africaines au vocabulaire pratiqué par l'Européen.

(127) Le privilège de traire le bétail est réservé aux seuls Tutsi.

paquets de haricots... Je suis tellement confondu de cette attitude que je ne sais que lui dire !

Noël 1916. - Chez Ruchamuchero, où j'ai fait de bonnes affaires: acheté 56 boeufs.

Les indigènes se montrent tout à fait soumis et confiants. J'ai fait une grande promenade dans les environs: les gens ne se sont même pas enfuis.-

Visite de Sebiriti à qui j'ai donné mes ordres. J'irai chez lui demain.

26.XII. Journée sans événements: mais je voudrais qu'il y en eût! Ruchamuchero m'a amené ses 400 charges de vivres. Les boeufs de Sebiriti ne sont pas encore arrivés; j'espère bien qu'il sera là pour demain matin ! 6 Km. environ.

27.XII. Le zèle a son revers de médaille : c'est l'impatience et l'agitation. Je suis dans un état de rage inexprimable parce que le sergent Moyo, que j'avais envoyé chercher du bétail, n'est pas rentré à l'heure. Je lui avais donné l'ordre formel de revenir à midi, avec ou sans boeufs. Il est une heure, et il n'est pas en vue. Je cherche à me ressaisir, et à me moquer de moi-même : mais je ris jaune, et je me rends compte que rien ne sert de vouloir me tromper moi-même : je suis enragé... Je me demande sur qui ou sur quoi faire passer ma colère.

28. Logé hier chez Machemago; couvert 8 Km. environ. Aujourd'hui chez Mayabo dont j'ai visité la femme une jolie petite créature timide.

29.XII. 16 Km. Buhangura chez Mwambutsa (128). Tout le monde enfin.

30.XII. Rushemeza, 14 Km.

Résidence Royale.

Le petit Roi est un joli enfant, familier et gentil. Il porte les cheveux rasés jusqu'au milieu de la tête, longs derrière et décollant de beurre teint à l'ocre. Il a un petit pagne, sous lequel se devinent des chapelets d'innombrables amulettes, petites cornes remplies de médecine et morceaux de bois informes. - Au-dessus la grande médaille des chefferies.

- Le Boma se compose d'une première enceinte d'environ 50 m. de diamètre, enceinte des boeufs. Dans un coin, 2ème enceinte, salle d'attente et palais de justice. De là on passe dans une 3ème : appartements privés.

31.XII. 24 Km. Retour à Kitega pour le réveillon.

(128) Mwami de l'Urundi (1913-1977), monté sur le trône en 1915 à la mort de Mutaga Mbikije, lui-même successeur de Mwezi Kisabo. On remarque dans ces trois noms de souverains la succession des noms caractéristique de la monarchie du Burundi: Ntare, Mwesi, Mutaga, Mwambutsa.

10. Notice généalogique sur la famille royale de l'Urundi de janvier 1917 (129)

NTARE

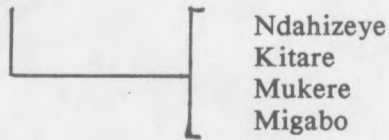
1. Ndivyariye	II
2. Rwashu	III a III b
3. Birori	IV
4. Ruhiza	} V
5. Baseka	
6. Rusera	} VI
7. Vyendahafi	
8. Usumana	
9. Kisabo (Mwezi)	VII a VII b.

(129) Cette notice généalogique, à l'intérêt de laquelle Pierre Ryckmans fait allusion dans sa lettre du 2 novembre et dans son *Journal* le 8 novembre constitue sans doute son premier travail de fond sur les problèmes de l'Urundi. Il avait été précédé dans cette recherche par le père J.M.M. Van der Burgt, dont M. Meyer allait reproduire les travaux généalogiques dans son *Die Barundi*, publié à Leipzig à la fin de l'année 1916. Il ne semble pas que Pierre Ryckmans ait eu connaissance des travaux de Van der Burgt lorsqu'il effectue ses enquêtes sur les chefs rundi; de même il est peu vraisemblable qu'il ait eu à sa disposition en janvier 1917 l'ouvrage de Meyer. La comparaison entre son travail et celui de son prédécesseur serait évidemment intéressante, mais elle dépasse mon propos; je me bornerai à souligner qu'il n'existe à première vue entre l'un et l'autre que peu de points communs. De même la comparaison s'imposera-t-elle avec la thèse de J.-P. Chrétien sur le Burundi à l'époque allemande dès que celle-ci sera disponible. Enfin on peut comparer les tableaux avec ceux fournis par J. Gahama, *Le Burundi sous administration belge*, Paris 1983.

NDIVYARIYE

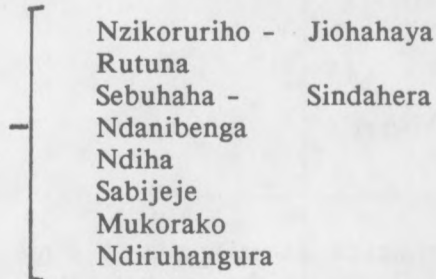
Nasango + Kanugimo +

Mbanza-bugabo

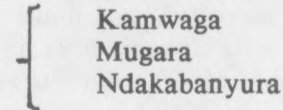


Sebanani + Busokosa Karibwami Segikara + Rwamba

Rugari +



Bitongore +



Kilimana + Kigarawa - Bunihankuye

RWASHA

	[Rusabiko+	Runzumwami
		Rusera+	
Rurakengereza+	[Senyamurungu	
(Ntango)		Muzazi+	Kiraranganya
		Kanyandaha	
		Mwawa+	Chiza
	[Ndikumwami	
Kinyamurima		Ngiramuyaga	
		Ntamagara	
Semutungwa +	[Mushirasoni	
		Ruviro	
	[Rushengo	Mavaruganda
		Kahiro (Kashâtsi)	
		Marimbo	
Bwenge+	[Ndagihimbi	
		Rurajugariza	
		Nkiranyi	
		Msahuzi+	Ndambari
	[Mimgo	
		Deteruye	
		Seharurwa	
Rugabe	[Karayenga	
		Bagiriye	
		Ruhurumba	
		Kisharara	
	[Misigaro	
Gitambuka +		Segatagara	
	[Nkuriye	
Bikoriwaga +		Busongoye	
	[Bitiro	
		Maguru	
	[Ngâmbiri	
Niongere		Rwamaheke+	Misago
		Bizimana+	
		Musukuri+	Semunya
	[Senyungu	
		Mobereza	
Kishâmba +	[Nyamusizi	

BIRORI (Sewatwa)

	[Kadangwa+	- [Mandore Masango Nyamibora
		Biradjuguma Sebinyondue Mugwiza+	- [Biomeko Nganzi
Bichebanyi	- [- [Kagaju Nkanganya Arusha Muhogo Ndawashemeze
		Bikândagira		
	[Kahiro Segihimbe Kashatsi		
Ruganyu+	- [
Sebaviey	+	Ngarama	+	Mbinga.
	[Rurangamura Kizirazira Ruhembe Mahigira Seruvaga Mseso Birasa+		
Mudare	- [- [Kabezi+ Kinyarutama+ Baranyanka
Kirezi				
Muziga +	- [Sebagaga Mudsimdahembe Kashenza Ngangata		
Zuwa	- [Mubira Bahingay Ndabakubidje		

BASEKA

Chabureze+	[Sekabwa+	[Rurongora
		Ngorota		Sebigana
		Rwahuhiro		
		Biresha+		
				Ndikobagabo (Nyoni).

RUHIZA

Senayoviye +	[Buchugu+	[Makere
		Kakeze		Ndahurinze
Mogege +	[Kaninya		
		Kanyarutara		
Runyonga +		Murozi +	[Semananga
				Simbakira

RUSERA

Ntoranyi + Bugogo Bujisho.

VYENDAHAFI

	[Sefumbe+	Fyiroko
Barandunduye+	-	Birami	
	[Bikino	
Biehukuru+	-	Mbongo	
	[Rukakira	
Banyaga	-	Ruhembe	
	-	Baryambona	

USUMANA

	[Ruzinga
	-	Mbakuye
	-	Ngangata
Mugwengezo	-	Bigana
	-	Mowamba
	-	Kobako
	-	Sentete.

Ruwomboza
 Ruhadza
 Rumonge
 Ruganda
 Kanganiro.

KISABO (Mwezi)

1. Nangongo + [Sebiriti
Machemago
Semwonde
Ruyimba
Ruchamuchero
2. Sebukandi + [Kagunge
Somasoma
Ndugu
Ararawe
3. Mahinga + [Yimzuguru
(Rushingwankiko)
Mahwera+
Mikere
5. Kichogori+ [Shebiagara
Makitaki
Ruhande
- 5.Ndahushira
- 4.Setoborwa+ [Bigeni
Kavyumbo
Nyenama
Mishita
Bohindikitero
- 6.Ngumidje [Bazaicha
Ndirwambarirwa
- Machim +
(Mafyuguru, Sekatwa) Bishimbakutira.
- Kabondo
Mayabo

7. Ntarugera
(Sherushania)

[Ngaruko
Serufiri
Ndzeye
Kikovyu
Aringanji
Kareke
Kibwebwe
Kigwe
Ndarusanze
Kurimu
Machemago

Rugema
Ndabunga (femme)

Rwamakere

Kitandâzi +

[Mukuba
Barihoberua
Rwaguzwe

Nyinakayenze (femme)
Nyinashadza (femme)
Simigirira (femme)
Mbabyie (femme).

Karabona
Nduhumwe
Nabayengero
Nyinangerere
Bishinga
Mbikidje (Mtaga) + Bangirichenge (Mwambutsa)
Bangura +
Ganguzi +

Nyamumira +

[Rusamana
Rufokosa

Barangeza
Sangabani +

Baranzata

Remarques sur la Notice généalogique annexée au rapport politique de janvier 1917.

I. Chronologie

- On est frappé, dès l'abord, des anomalies qui apparaissent dans l'âge de certains Chefs, Mwambutsa, par exemple, est descendant de Ntare à la troisième génération; Kinyarutama, qui a quinze ans de plus que lui, appartient à la cinquième, à examiner de près les dossiers que nous possédons, ces anomalies s'expliquent; elles permettent même de tirer quelques conclusions intéressantes quant à la chronologie du dernier siècle.

- Avènement de Mwezi - Mwezi est mort en septembre 1908. Il était très vieux, rendu infirme et presque aveugle par l'âge. Cet âge devait être fort avancé, même suivant nos conceptions européennes. Ntarugera était le septième de ses fils. Il me dit qu'à sa naissance, son frère aîné, Nasango, devait être pubère, avoir quinze ans. - Ngaruko, fils aîné de Ntarugera, a un fils de treize à quatorze ans: c'était un enfant de cinq ans à la mort de son arrière grand père; Ngaruko, pouvait avoir 22 ans à cette époque; Ntarugera près de quarante; Nasango, près de cinquante-cinq, Mwezi devait avoir 72 ans environ, peut-être même quelques années de plus. Il serait né vers 1836.

- Mwezi était le plus jeune des enfants de Ntare. Il est de tradition constante qu'en montant sur le trône il était extrêmement jeune, plus jeune même, dit-on, que ne l'est aujourd'hui Mwambutsa. Il existe encore dans le pays des vieillards qui sont nés sous Ntare, cette tradition n'a donc aucun caractère de légende et peut être admise. Mwezi serait donc devenu Roi vers 1840; et cette date, quelque reculée qu'elle paraisse, doit peut-être être reculée encore.

- Le premier document historique qui parle de Mwezi remonte à 1856 : un des premiers explorateurs du Victoria (130), je crois que c'est Burton ou Speke (131), signale à cette date un "Royaume de

(130) Il s'agit du lac Victoria.

(131) Explorateurs anglais (1821-1890) et (1827-1864) respectivement, dont on peut se demander quand Pierre Ryckmans a lu les ouvrages dont c'est la seule référence dans son oeuvre.

Mwezi" dans le Sud-Ouest. Il semblait prendre ce nom pour un terme géographique: aujourd'hui, que l'on connaît le pays, il faut admettre qu'il s'agit bien du Roi régnant à cette époque, Kisabo-Mwezi, fils de Ntare (132).

- Avènement de Ntare - Ntare serait donc mort vers 1840. Certains disent qu'il était très vieux, qu'il a atteint le même âge que Mwezi; d'autres croient qu'il était un peu plus jeune. - Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable: il avait un fils de deux ans, n'avait donc pas atteint l'extrême vieillesse. Toujours est-il que son nom est prononcé sans inquiétude, comme d'ailleurs celui de son fils, parce que dit-on, il s'est éteint au terme normal de sa carrière, entouré de ses enfants et des enfants de ses enfants; tandis que le nom de Mtaga, mort jeune, donc à la suite de sortilèges, porte malheur et qu'on évite de le prononcer. Il avait donc certainement "un bel âge", soixante ans, peut-être. S'il est monté sur le trône très jeune, comme c'est vraisemblable (la coutume exige, en effet, que l'on élise un roi impubère et on le prend d'habitude aussi jeune que possible) son avènement se placerait vers 1790.

- Cette longévité extraordinaire, - le fils mourant à 120 ans de l'avènement du père. pour étonnante qu'elle nous paraisse, a cependant un fondement certain dans les faits. La longévité est d'ailleurs une caractéristique reconnue de la race des Watutsi; la coutume consacre, au lieu du droit d'aînesse, une espèce de droit du plus jeune; et le temps pendant lequel un homme peut procréer des enfants semble être excessivement long: Yimzuguru, petit-fils de Mwezi, était sur le point de devenir père à la naissance de son oncle Bishinga, dernier fils du vieux Roi.

- Période antérieure à Ntare - Le règne de Ntare s'enveloppe déjà de légendes. C'est le "bon vieux temps", un âge d'or pendant lequel les hommes se battaient très peu; tout le monde vivait heureux dans le pays... Si l'on peut encore fixer une date approximative à

(132) Sur ce point, il semble qu'il s'agisse effectivement de l'oeuvre de Burton. Voir Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale, Paris 1862, pp. 478 ss. où il est question de l'Urundi et de Mwezi. Speke, par contre ne parle que de l'Ounyamouézi, ou Pays de la Lune, sans références à Mwezi lui-même.

la naissance de Ntare (1780), il est impossible de faire remonter plus haut une chronologie sérieuse. Du dernier Mwambutsa on ne voit déjà plus que le nom. Cependant, il est permis de conjecturer que son règne fut très court: car on ne lui connaît que de très rares descendants, ce qui ne serait pas le cas s'il avait eu le temps de se créer, comme c'est l'ambition suprême des Rois de ce pays, une nombreuse postérité. Les descendants de son prédécesseur Mtaga, (les Abarango) sont, au contraire, très nombreux.

- Les dates proposées seraient confirmées de manière indubitable s'il était établi que Vyendahafi est fils de Ndivyarive et non de Ntare. La question ne peut être tranchée actuellement, les descendants de Ndivyarive que j'ai pu interroger ne sont pas assez nombreux pour décider mon opinion, en présence de certaines contradictions. Mbanza-bugabo, chef de la famille, aura sans doute des renseignements précis à cet égard.

II. Des origines de Kilima.

- Kilima se dit fils de Ntare et de Nvanzobi, femme de la famille Mtusi des Banyabungo. Personne, dans l'Urundi intérieur, ne lui reconnaît cette qualité. Tous déclarent qu'il n'a avec les Rois aucun lien de sang, que rien dans ses origines ne le rattache à l'Urundi. Il n'est, sans plus, qu'un usurpateur; et s'il s'est déclaré fils de Ntare, c'est parce qu'il se rendait compte que l'esprit traditionaliste des indigènes ne l'accepterait jamais s'il ne se forgeait d'abord une légitimité.

- Tout de suite, ce désaveu unanime donne à réfléchir. La seule envie ne l'explique pas. La famille Royale a, dans Mbanza-bugabo, un ennemi aussi acharné et aussi puissant que Kilima: personne cependant ne songe à contester sa qualité de prince du sang. Ce n'est pas non plus le désir de chasser Kilima qui pousse à le renier: on en a chassé bien d'autres; point n'est besoin de prétextes pour cela, et l'origine Royale ne sauve personne.

- On pourrait proposer une autre explication: la mésalliance du Roi. Le Roi aurait commis une faute en prenant une femme là où il n'avait pas le droit de le faire; et de fait, je n'ai jamais entendu que les Banyabungo pussent s'unir aux Rois. Le souverain ne pouvant mal faire, on cacherait la faute en niant simplement ses

conséquences. Kilima serait, en somme, un enfant naturel que sa famille refuse de reconnaître.

- La seule vue de Kilima fait chanceler cette hypothèse. Le type est absolument, radicalement différent de celui, bien caractéristique, qui est commun à tous les Waganwa de l'Urundi. Kilima est un géant massif à la tête énorme, aux lèvres épaisses; les princes, au contraire, sont sveltes, élancés, souvent même d'une maigreur extrême; ils ont des têtes de momies aux lèvres minces, aux pommettes saillantes. Si Kilima est de bonne foi en se disant fils de Ntare, nous ne pouvons trouver surprenant que son frère ait refusé de se reconnaître dans un pareil rejeton.

- Mais il est plus vraisemblable que Ntare n'a jamais eu l'occasion de le renier, ne l'ayant jamais connu. Kilima et Mugwengezo se croient à peu près du même âge, et Mugwengezo n'était pas né à la mort de Ntare. Mwezi à l'époque de sa mort, il y a huit ans, était arrivé à l'extrême limite de la vieillesse que peut atteindre un homme; Kilima aujourd'hui est encore très vert. Il est vrai que l'évidence même le force de dire que Mwezi était beaucoup plus âgé que lui: c'est bien probable; mais alors il n'est pas fils de Ntare, celui-ci étant mort quand Mwezi n'avait que deux ans. S'il est fils de Ntare, il doit avoir au moins soixante quinze ans; cela paraît inadmissible.

- En somme, comme argument en faveur de Kilima nous n'avons que son affirmation. Contre lui, l'unanimité de tous les autres princes; son âge; son apparence même, jusqu'à ce que des preuves nouvelles soient rapportées: nous ne pouvons le considérer comme appartenant à la famille Royale. Il ne figure donc pas sur l'arbre généalogique.

Descendance de Ndivyariye

1. - De tous les chefs de cette branche, pas un ne reconnaît Mwambutsa, ou du moins ne vit en bonne intelligence avec lui. Quand les indigènes parlent de "Batare", (ce qui signifie proprement tous les descendants de Ntare, sauf Mwezi et sa descendance) c'est presque toujours de la branche Ndivyariye qu'il s'agit; et le mot de "Batare" est, pour ainsi dire, devenu synonyme de "révoltés".

- L'origine de cette haine est lointaine et obscure; ce qui est certain, c'est que du sang versé la rendit bientôt implacable.

- Ndivyariye était l'aîné des fils de Ntare. Cependant, à la mort du Roi, ce ne fut pas lui qui joua le rôle de tuteur de Mwezi; Rwasha fut désigné par son père. Cela fait supposer que Ndivyariye n'était pas bien vu. Il faut croire qu'il ne parvint pas à s'entendre à Rwasha, car il se révolta et poursuivit le nouveau Roi pendant longtemps. - Kisabo Mwezi, devenu grand, se vengea de façon sanglante. Ndivyariye lui-même, il est vrai, finit par mourir de mort naturelle; mais son fils Nasango et son petit fils Kanugimo furent vaincus et tués. Ce dernier, père de Mbanzabugabo mourut vers 1870, et les Batare, furent relégués dans le N. E. du territoire, où ils vivent absolument indépendants du Roi. Celui-ci leur avait enlevé le vaste pays compris dans la boucle de la Ruwuwu, à l'Est et au N.E. de Mugeru.

2. - Mbanzabugabo, chef de la famille. Habite à Ruanilo et est suffisamment connu.

- Busokosa, qui demeure dans l'extrême N.N.E. à la frontière du Ruanda, est le chef chez qui les Allemands ont fait les répressions sanglantes signalées au début de notre occupation. On n'est jamais parvenu à le prendre; le pays, ravagé, s'est vidé; mais Busokosa ne s'est pas rendu.

- Bunihankuye, n'a aucune importance politique. Il demeure chez Nzikoruriho dont il partage le sort.

- Kamwaga, vit chez Mbanzabugabo et fait, pour le compte de celui-ci, la guerre à Ntarugera.

- Rwamba, m'est inconnu.

- Nzikoruriho, après avoir été récemment dépouillé de ses terres, avait été remis en possession de son boma de Mugitaba, à l'O.S.O de Kitega. Il abusa de la situation et voulut reprendre tout ce qui lui avait appartenu jadis. Mais voyant l'inutilité de ses efforts, il s'est décidé à se retirer chez Kilima, qui consent à le recevoir et lui donnera une terre.

- Tous les autres descendants de Rugari ont été, en même temps que lui, dépouillés par Karabona.

3. Certains prétendent que Vyendahafi est fils de Ndivvariye : Nzikoruriho et Fviroko notamment me l'a affirmé. N'ayant pu encore vérifier cette assertion de façon certaine, je considère Vyendahafi comme père et non fils de Ndivvariye: il faudrait une preuve indubitable pour faire admettre que Fviroko, né en 1890 (un peu avant la grande épizootie de 1892) serait la cinquième génération depuis Ntare. La chose, on l'a montré, ne serait cependant pas impossible.

Descendance de Rwasha

- Cette ligne comprend un grand nombre de chefs très importants, établis pour la plupart au S.E., à l'E et au N.E. de Kitega. Leur importance s'explique quand on se souvient de la situation privilégiée dont jouissait leur aïeul, le Ntarugera de l'époque.

1. - Rurakengereza. Une lutte entre ses enfants de lits différents se termina en 1897 par la mort de Rusabiko, l'aîné du premier lit, tué par Muzazi, l'aîné du second lit. Les très vastes terres de Rusabiko passèrent à son fils Runzumwami, sous la tutelle de son oncle Senyamurungu. Bien qu'aujourd'hui Runzumwami soit adulte depuis longtemps, l'administration de son pays semble être toujours restée à Senyamurungu. Celui-ci est ainsi l'un des plus grands chefs de l'Urundi: il se place immédiatement après Karabona et Nduhumwe. Elles commencent à trois jours de Kitega et s'étendent entre les routes de Muyaga et de Ruanilo, sur les deux rives de la Ruwuwu.

- Kiraranganya, fils du vainqueur de Rusabiko, a, lui aussi, au Sud de la route de Muyaga, des terres immenses qu'il gouverne avec une indépendance presque entière. D'ailleurs, dans ces régions lointaines de l'Uyogoma, l'autorité du Roi semble n'être que purement nominale. Je crois que Kiraranganya a non seulement été instruit par les missionnaires, mais a même embrassé le christianisme. Ce serait, à ma connaissance, le seul prince qui en eût fait autant.

- Kanyandaha est beaucoup moins important. Il demeure à la frontière de Fyioroko et de Senyamurungu. Son neveu Chîza semble se trouvera chez lui dans la même situation que Runzumwami chez Senyamurungu.

2.) - Kinyamurima - Son fils aîné Ndikumwami a été, il y a de longues années, disgrâcié et chassé. Il demeure actuellement chez les fils de Mugeyo, à Mubujibukirizi, dans l'Ubututsi. Il est négligeable au point de vue politique et même presque inconnu dans le pays de son père.

- Ntamagara et Ngiramuyaga - ce dernier le plus important - demeurent sur la route de Muyaga.

3.) Semutungwa - Mushirasoni et Ruviro demeurent entre la route de Nya-Kassu et celle de Muyaga.

Mushirasoni ne s'est pas encore présenté, malgré de multiples convocations. Ruviro est très influent à la Cour. Il ne s'entend pas avec Rugema, à qui il a fit la guerre il y a deux mois.

4.) Rugabe - Les plus puissants de ses enfants sont Deteruye et Karayenga, le premier surtout. Ils demeurent sur la route de Nya-Kassu et à l'Est.

- Seharurwa a été en conflit avec Mwambutsa, à propos d'un vol de 290 boeufs qu'il aurait commis.

- Ruhurumba a une petite terre dans l'Ubututsi, (O. de la route de Nya-Kassu). Il héberge Misigarô qui n'a plus de terre, ayant, dit-il, été dépoillé par Karabona.

- Deteruye et ses frères sont plus ou moins en conflit avec Rugema au N et Mugwengezo à l'Ouest.

5.) Bwenge - Rushengo, - qu'il ne faut pas confondre avec un autre Rushengo, simple Mtusi, propriétaire de vastes terres dans le Bugufi (Extrême Nord, près de Busokosa) - demeure avec ses frères sur la route de Muyaga. Il est l'aîné et le plus important. Il a beaucoup d'influence sur Kahiro et Marimbo avec qui l'on peut

traiter par son intermédiaire. Le plus puissant après lui, Kahiro, lui a même complètement abandonné l'administration de sa terre pour aller vivre à la Cour, où il a beaucoup d'autorité. Il a reçu du Roi les belles terres de Mtahu et Kuruhororo, au N. de Kitega, sur les deux rives de la Ruwuwu.

- Mimgo habite au Sud de Kanyandaha. Je ne connais pas Ndagihimbi, Rurajugariza et Nkiranyi. Quant à Ndambari, c'est un petit chef sans importance. Il est vêtu à l'Européenne, a fréquenté, je crois, la mission, et parle un peu Kiswahili. Il a élevé des prétentions injustifiées sur des terres appartenant à Mimgo.

6.) - Niongere - Famille déchue et malheureuse.

Rwamaheke, Bizimana, Musukuri et Senyungu, ont été mis à mort par les Allemands. Misago est un jeune infirme, Semunya un enfant: leurs conseillers les empêchent de venir à Kitega. Maguru pille et brûle chez Ntarugera. Tous mes efforts pour l'amener au poste ont échoué. Ngambiri refuse de se présenter, avec la même obstination.

Tous habitent dans le S.E.

7.) - Les autres représentants de la famille de Rwasha: fils de Gitambuka, de Bikoriwaga (Ubututsi, S.O) et de Kishamba (S.E. route de Kibondo, me sont tous inconnus.

Descendance de BIRORI (Sewatwa).

- Les chefs de cette lignée sont, pour la plupart, peu importants. Beaucoup habitent dans le voisinage immédiat du poste; les autres au S.O., dans les montagnes qui forment le bassin du Tanganyka. Tous les chefs des environs donnent pleine satisfaction. Par contre, de tous les chefs du S.O., un seul, Mbinga, s'est présenté une fois au poste, pour apporter cinquante rations; tous les autres sont franchement insoumis et traitent, paraît-il, les chefs fidèles d'imbéciles.

1. Voisins du poste: Masango et ses frères au S.E., Biomeko au N.

Bikândagira et ses fils à Kitega même et à l'Est. Les fils de Mudare au N.N.O. et O. en deça de la Luvironza.

2. Les chefs du S.O.. Chez plusieurs d'entre eux:

Biradijuguma, Mudsimdahembe, Kirezi, Sebagaga et ses frères, mes messagers ont été chassés à coups de flèches. Chez Kirezi, une opération a été faite, il y a quelques mois, par les ordres du Commandant Bastin (133). J'ignore quel en a été le résultat.

Sebinyondue va, prétend-il, à Nya-Kassu.

Descendance Baseka.

- Tous ces chefs sont peu importants. Tous ceux que je connais, sans exception ont été dépouillés par Karabona.

Descendance de Ruhiza

- Petits chefs habitant dans le N. de Kitega, a peu de distance, Makere donne toute satisfaction, les autres également, à l'exception de Makeze qui a récemment refusé de se présenter pour une palabre.

Descendance de Rusera

- Je ne connais que Bujisho qui est venu se plaindre d'avoir été dépouillé par Kabondo. Cette affaire paraît être en voie d'aboutir à un règlement amiable.

(133) Non identifié. Il existe plusieurs officiers de ce nom et grade dans les troupes de l'Est africain.

Descendance de Vyendahafi

- La question de savoir qui est le père de Vyendahafi a été soulevée plus haut.
- Le seul chef important de la lignée est Fyiroko, qui a été réconcilié avec Ntarugera au mois de novembre. Cet accord heureux a, jusqu'ici, été maintenu et donne toute satisfaction.
- Tous les autres sont réfugiés chez Mbanzabugabo. Bikino et Mbongo qui ont été dépouillés de leurs terres assez récemment au profit de Ntarugera, ne semblent pas encore avoir renoncé à l'espoir d'une revanche, et guerroient sans relâche sur la frontière, comme chefs de bande de Mbanzabugabo. Il est impossible de les faire venir au poste.

Descendance d'Usumana

- Le plus important de ces chefs- qui habitent tous dans le S.O. et S.S.O., entre la route de Nya-Kassu et le lac - est Mugwengezo, l'aîné. Après de longues hésitations ce chef a fini par se présenter à Kitega. Il paraît que la disette très réelle qui règne dans son pays avait été cause de son retard. Mugwengezo avoue n'avoir pas assez d'autorité sur ses frères pour les amener ici. Aucun ne travaille à Kitega; mais peut-être Rumonge visite-t-il le poste qui porte son nom, rattaché au cercle d'Ujiji.

Descendance de Mwezi

N.B.- Les aînés de ses fils ont été numérotés dans l'ordre de leur âge. - Les fils de même mère sont réunis par une accolade - La descendance des femmes ne figure pas: en effet ces enfants,

quoique chefs très importants quelquefois, ne sont pas considérés comme appartenant à la famille Royale: ils ne sont pas Waganwa.

- Les descendants de Mwezi sont nombreux; ils sont, de loin, la famille la plus puissante du pays, à la génération actuelle. La chose n'a rien d'étonnant, vu la longueur du règne de Mwezi. Chaque fois qu'un de ses enfants devient adulte, le Roi, en même temps qu'une femme lui donne une terre; l'un ou l'autre Mtusi ou un Muganwa de date ancienne est dépouillé au profit du nouveau prince. Il suit de là qu'à chaque règne, il se fait un nouveau partage du pays; et que chaque Roi doit combattre les héritiers de ses prédécesseurs, qui ne sont pas toujours disposés à céder la place sans résistance. Mwezi eut le temps de soigner pour tous ses nombreux enfants: un seul, Bishinga, n'était pas encore placé quand son père mourut.

- Mtaga, au contraire, eut un règne très court. Monté sur le trône en 1908, il mourut en 1915, à peine adulte et ne laissant que deux enfants en bas âge. Il ne put donc réaliser la politique traditionnelle des Rois: avoir une progéniture nombreuse et la doter le plus richement possible. Mais la Reine-Mère, qui prit rapidement la première place dans le Royaume, poursuivit inlassablement cette politique au profit de ses enfants, à elle.

Karabona, Nduhumwe et Bishinga, dont le premier seul avait quelque importance quand leur père mourut, profitèrent, sous la régence de leur mère, de toutes les spoliations. Ils sont aujourd'hui, après Ntarugera, rivaux même avec lui, les premiers dans l'Urundi; cependant que les deux gendres de Ndirikomutima, Biranguza et Rotuna, n'étaient pas oubliés non plus. La dernière grande opération territoriale, le massacre des Abavubikiro, accusés d'avoir ensorcelé Mtaga et coupables d'habiter à proximité de Nduhumwe, Bishinga et Rotuna, profite exclusivement à ces trois chefs; Karabona, pendant ce temps, se servait de son côté aux dépens de Nzikoruriho et de ses autres voisins assez faibles pour ne pas pouvoir se défendre.

- Ces menées devaient fatalement rencontrer Ntarugera, fils préféré de Mwezi, à qui la première place se trouve ainsi sur le point d'échapper. De là, deux partis hostiles: la famille de la Reine-Mère, à laquelle se sont joints quelques chefs du N.O. soustrait par l'éloignement à l'influence et à la protection de Ntarugera, devenus flatteurs par instinct de conservation, comme Yimzuguru, Makitaki, Nyenama; et d'autre part Ntarugera et les autres Abezi, surtout les faibles, ceux qui sont seuls de leur maison, comme Kabondo, Mayabo, Barangeza, Baranzata.

- Yimzuguru habite le N.O., vers la forêt de Kihira. Des renseignements de Ntarugera ont signalé des soldats Allemands en armes et en groupe sur son territoire. Appelé pour s'expliquer, il n'est jamais venu, non plus que ses frères.

- Makitaki demeure plus au N.E. vers Ikokawamni.

- Parmi les fils de Nangongo, qui habitent au N., Sebiriti est le plus puissant. Il se soustrait absolument à notre action et ne s'entend pas fort bien avec ses frères, surtout Machemago. Celui-ci donne asile à Semwonde et Ruyimba, chassés par Sebiriti. Ruchamuchero s'est soumis de fort bonne grâce lors de ma visite en décembre.

- Des fils de Sebukandi, je connais Ndugu, qui vient à Kitega, et Ararawe, qui va à Nyakassu. Ils demeurent dans les montagnes du Tanganyka, à l'Est et au S.E. de Rumonge.

- Ntarugera est suffisamment connu. Parmi ses fils, l'aîné et le plus important est Ngaruko; les préférés sont Kikovyu, Kareke et surtout son neveu Mukuba qu'il considère comme son fils. Ce dernier a un vaste territoire au N. de Kitega, sur la rive droite de la Karusi. Les trois plus jeunes, Ndarusanze, Kivumu et Machemago n'ont pas encore de terre.

- Rugema est affligé d'un fils fort turbulent, Rwamakere qui se bat avec tous ses voisins et entraîne son père dans des difficultés sans nombre. Ruviro, Karavenga, Deteruye, Mushirasoni, sont parmi ses ennemis.

- Ndabunga demeure au N., près de la frontière de Bishinga; elle n'a qu'une petite terre et se considère comme vassale de Ntarugera. Il en est de même des fils de Katandazi.

- Nyinashadza, demeure sur la route à Usumbura.

- Nyinakavenze, a une terre dans la Mubarazi et Imbuye, résidence Royale.

- Simigirira est mère de Ruhutu, que je ne connais pas;

- Mbabyie, était mère du chef très important Muyabaga, qui demeurait au N. et N.O. de Kitega, au delà de la Luvironza. Muyabaga vient de mourir, le 27 janvier 1917; son fils Barankenvereve lui succède.

- Kabondo demeure entre la Ruwuwu et la Karuzi. Il s'entend fort bien avec Ntarugera.

Ses fils de Setoborwa se partagent le domaine paternel sur la route d'Usumbura, à quelques heures de Kitega. De plus, Bigeni a une grande terre au S. de Nya-Kassu et Nyenama une terre au Kambi ya Baridi. Bohindikitero qui est très jeune n'a, je crois pas de terre.

- Ngumidje, l'aîné des enfants de Mwezi restés en vie, ne jouit pas, semble-t-il, d'une grande influence. Il vit retiré dans ses domaines, au S.O. de Kitega. On ne le voit jamais dans les grandes réunions, ni dans l'entourage Royal.

- Bishimbakutira a sur son territoire la mission abandonnée à quelques heures au N.N.O. de Kitega. Son père Machim ou Mafyuguru a été tué dans un combat contre le liet. Von Grewert (134), en 1899, alors en guerre contre Mwezi.

- Mayabo a sa terre sur la rive droite de la Rumurwa, au N.O. de Kitega. La Reine-Mère ne l'aime pas et lui a enlevé plusieurs montagnes pour les donner à Semanangeri. Celui-ci, emprisonné à Kitega jusqu'à restitution de 90 boeufs volés par lui à Mayabo, est parvenu à s'enfuir, mais n'a pas reparu chez lui. La terre litigieuse a été rendu à Mayabo.

- Karabona, l'aîné des fils de Mwezi et de Ndirikomutima, avait déjà été très largement pourvu du vivant de son père. Depuis la mort de celui-ci, il a profité de toutes les occasions pour s'étendre encore, à l'Ouest de Kitega, aux dépens de Nzikoruriho, Ngorota, Misigaro, Rwahuhiro, etc.

- Nduhumwe se montre le moins possible à Kitega. Il est le grand favori de sa mère, et a des terres dans le N. depuis la Rumvuwu jusqu'à l'Akandjaru (frontière du Ruanda).

- Nyinangerere est femme de Biranguza. Terre au N. près de la Ruvuwu.

- Nabavengero est femme de Rotuna qui a sa terre, agrandie des dépouilles des Abavubikiro, au N.E. à la frontière de Mbanzabugabo.

(134) Faute de biographie coloniale allemande et de trouver von Grewert dans les biographies générales, je ne puis que renvoyer à P. Ryckmans, *Une Page d'Histoire coloniale: L'occupation allemande dans l'Urundi*, Bruxelles, Institut royal colonial belge, 1953.

- Bishinga a deux terres, l'une entre Nduhumwe et Machemago, l'autre à l'Est de Sebiriti.

- Mwambutsa, fils de Mtaga, règne depuis fin 1915. Dans le poste de Kilima on croit, ou affecte de croire qu'il n'est pas fils de Mtaga mais bien de Nduhumwe. Les enfants en bas âge de Nduhumwe sont élevés avec lui.

- Bângura et Ganguzi sont les enfants de Ndirikomutima morts jeunes, comme Mtaga, à la suite dit-elle des sortilèges des Abavubukiro. L'un a succombé à la malaria, l'autre à la phtisie. Leurs terres ont été héritées par Nduhumwe.

- Les fils de Nyamumira, Rusamana et Rufokosa, n'ont pas de terre. Ils habitent chez Kabondo.

- Barangeza (O.S.O.) de Kitega) est en butte aux persécutions incessantes de la Reine-Mère, qui convoite sans doute sa terre pour Karabona. Il n'a de protecteurs que Ntarugera et Rugema.

- Baranzata est l'enfant en bas âge de Sangabani tué par Mbanzabugabo en juillet 1916. Il a une terre très fertile au N.N.E., près de la frontière de Mbanzabugabo. Il vit sous la protection, se changeant en vasselage, de Ntarugera.

11. Extrait d'un rapport incomplet (1917) (135)

... il sent que dans les circonstances actuelles, il a tout à attendre de lui. Quel auxiliaire précieux si l'on parvenait à se l'attacher une fois pour toutes en lui rendant sa grandeur de jadis !

En attendant que Mwambutsa grandi ait pu prendre les responsabilités du pouvoir, où trouver un Régent mieux qualifié que Ntarugera pour le rôle qu'il devrait remplir ?

Fils préféré, et pour cause, du vieux Roi Mwezi, le dernier des grands rois, au courant, mieux que personne, de tout ce qui regarde le Royaume, ayant exercé déjà la Régence pendant la vieillesse de son père, et au début du règne de Mtaga; chef d'un territoire immense, assez grand pour combler ses ambitions et lui enlever tout désir d'agrandissement personnel; et enfin, acceptant le blanc, et soumis à son influence. Avec cela, intelligent, suffisamment franc pour accepter la responsabilité du pouvoir en même temps qu'il en aurait l'honneur; aimé de tous les petits que menace l'ambition envahissante de la famille royale, parce qu'il est le premier menacé. -Et cet homme nous devant sa situation, ayant besoin de nous pour la conserver !

Ndirikomutima, elle, est une vieille femme, elle en a tous les vices, servis par une intelligence subtile et par une obstination passive tenace dont aucun obstacle ne décourage la sereine inertie.

(135) Le texte n'est ni daté, ni signé. Il est de la main de Pierre Ryckmans, mais nous n'en possédons ni le début ni la fin. Il est cependant antérieur au 29 juillet 1917, date de la mort de la Reine-Mère (*infra*, p. 87) dont il parle au présent. Il est fort possible qu'il ait été rédigé au début 1917, comme la notice généalogique précédente afin d'accompagner le rapport sur l'administration de l'Urundi en 1916.

Femme de Mwezi qui n'a jamais voulu avoir de rapports avec les blancs, elle représente l'ancienne autocratie avec une indomptable ténacité. L'ordre établi est pour elle l'idéal; tout ce que nous faisons trouble cet ordre et diminue la situation dont elle jouit. - La préoccupation unique et constante de sa vie, c'est une politique de spoliations au profit de ses enfants, politique que nous ne pouvons tolérer; l'exercice du pouvoir se résume pour elle à dépouiller tous ceux qui sont assez faibles pour se laisser faire, et dans la réalisation de ce but nous la contrarierons toujours. Toute puissante, elle n'a rien à espérer de nous, elle ne peut que nous craindre et nous haïr.

Depuis l'occupation, nous avons eu le temps d'apprécier sa manière d'agir, et de constater les lamentables effets de son influence. Soumise en la forme, en ce sens qu'elle n'aurait garde de se soustraire à une convocation, elle use de tous les moyens pour annuler notre action; elle conditionne sa collaboration à des concessions impossibles; détourne nos réquisitions sur des faibles pour épargner ses favoris, ses fils et le domaine propre du Roi; reçoit et encourage des révoltés; pousse ses hommes à la fuite et nous présente des innocents quand on réclame une sanction; n'agit, en somme, que sous la menace et dans la mesure exacte de cette menace; et se présente, lorsque la mesure de notre patience semble atteinte, comme une pauvre vieille femme malade, fatiguée des charges du pouvoir, désireuse de tout abandonner pour se consacrer exclusivement aux soins de l'éducation de son petit-fils, le Roi-enfant. Cette éducation est en bonnes mains.

Pour se faire une idée de ce que signifie, aux yeux de cette femme, l'exercice de la royauté, il suffit de se souvenir de ce qu'a été la courte période pendant laquelle, soustraite à l'influence allemande, elle n'avait pas encore senti le joug belge. De hideux massacres sont venus venger la mort de Mtaga sur ses soi-disant assassins. Toute la race des Abavubikiro, à peu d'exceptions près, exterminée; leurs terres, enlevées et données à Nduhumwe, Bishinga et Rotuna, fils et gendre de la Reine-Mère; six mille têtes de gros bétail volées; tous ces crimes avoués; et excusés, aux yeux de leurs auteurs par l'ordre qu'elle avait donné...

Nduhumwe, le plus influent de ses fils, est le digne héritier des sentiments de sa mère. Plus insaisissable encore, parce que l'administration d'une terre lointaine lui donne un prétexte pour ne pas se rendre à nos convocations. Son association avec le Roi, son identification plutôt, l'exempte de toute corvée. Pas un porteur, pas une charge de vivres, pas un boeuf, pas un contribuable ne sont fournis par ses immenses territoires. Les seuls rapports qu'ait avec lui l'administrateur de Kitega, s'échangent à l'occasion de prestations réclamées par le chef de poste d'Ikogamwami, exigences qu'il a soin de présenter comme des atteintes à l'autorité du Roi et à la dignité du chef de poste de Kitega. La Régence lui a fourni le moyen d'arrondir son patrimoine aux dépens des faibles; il est craint mais haï de tous ceux qu'il n'a pas eu l'adresse de s'attacher par des bienfaits souvent criminels. Pour lui comme pour sa mère, la présence du blanc ne peut être qu'une gêne, parce que toute sa politique se ramène à des efforts constants vers des buts que nous ne pouvons admettre. Son père et son frère n'ont pas eu le temps de le pourvoir au gré de ses appétits: il faut qu'il se serve lui-même, et il ne peut le faire que par des spoliations qui jetteront le trouble dans le pays; il s'efforcera du reste, dans la mesure du possible, d'en rendre le blanc complice inconscient, et, par là, de le faire haïr.

Cette politique, - nous discréditer et nous faire haïr, - est illustrée par l'histoire des circonstances dans lesquelles est mort le roi Mtaga. L'histoire est instructive, et, croyons-nous, racontée ici pour la première fois. Elle donne une idée de l'effrayante, de l'inconsciente audace de la femme à qui le Résident von Langenn (136) confia, lors de son voyage à la Résidence Royale où le roi venait de mourir de fièvres, la régence du Royaume.

Le frère de Baang Mtaga, Bångura, aimait d'un amour coupable une de ses belles-soeurs, épouse du Roi. Celui-ci eut des soupçons, surveilla son frère, le surprit et le frappa d'un coup de lance en pleine poitrine. Bångura, en se défendant, riposta d'un coup de lance au bas-ventre; ce fut sa dernière vengeance, et, soit qu'il ait succombé dans ce duel fratricide, soit que les témoins de

(136) Non identifié. Voir *supra*, note 134.

l'affaire aient vengé immédiatement l'attentat contre la personne sacrée du Roi, il précéda son frère, de quelques jours, dans la tombe.

Il s'agissait de faire le silence. Le Major von Langenn ne vit plus le Roi : on venait de le confier à la terre. Son frère Bångura, mort depuis peu, avait succombé à la même épidémie de fièvre malarienne. (Nduhumwe était vraiment malade: cela corroborait la version; sa mère éplorée craignait de perdre son troisième fils).

Les témoins devaient être supprimés. La femme, objet de ces criminels désir, fut tuée d'abord. Trois Bahutu qui avaient assisté à la scène, furent tués ensuite, par ordre de Ndirikomutima. Et quand le blanc arriva, la comédie fut admirablement jouée; mais parmi les indigènes, quelques princes ont su la chose. - La famille des Abanyanki (chefferie Makitaki) qui ont enseveli le Roi, sait à quoi s'en tenir.

Un autre fils de la Reine-Mère, Nganguzi, (celui-ci est mort de phtisie) avait jeté un oeil de concupiscence sur sa cousine, la fille de Nyabarifa, soeur de Ndirikomutima et femme de Ndugu Sebudandi. Du moins, Nyabarifa le soupçonnait. La fille se trouva enceinte, on la fit avorter, et elle mourut dans l'opération et sans savoir au juste si c'était de Mtaga, de Nduhumwe ou de Ganguzi, la mère indignée choisit ce dernier comme victime, et lui fit boire de la bière de bananes au miel de sa composition. Mais cette petite affaire de famille ne regardait personne officiellement, cela faisait trois fils de la Reine-Mère, dont le Roi lui-même, lâchement ensorcelés car la maladie dont ils étaient morts, - trois jeunes gens en pleine force de l'âge ! - ne pouvait avoir d'autre cause que des sortilèges.

On le fit bien voir aux Abavubikiro.

Mais où se révèle Ndirikomutima tout entière, c'est...

12. Extrait du Journal du 9 octobre 1915 au 31 juillet 1917.

De nouveau en route depuis 3 jours, sur la route de Muyaga.

Le 8, 16 Km.

Le 9, 22 Km. Gîte chez Marímbo.

Le 10, 8 Km. Chez Ndamagara.

Tout le pays est magnifique. Depuis la frontière Kairo-Marímbo, la forêt clairsemée tout le temps. Je suppose qu'en saison des pluies, la région au-delà de Kasongo doit avoir le même caractère. Mais ici, par endroits, c'est un véritable parc immense. Des pelouses d'un vert tendre où s'élèvent çà et là, dans un désordre pittoresque, des massifs.

- Je crains que Ndamagara ne se moque de moi de la belle façon. Je n'espère pas le voir venir.

17. VI. Serions-nous à la veille d'événements intéressants ? Il y a une dizaine de jours - dix jours pour recevoir cette nouvelle - nous avons été réunis par le Colonel Stevens (137) qui nous a annoncé qu'une colonne allemande, 400 hommes, 40 blancs, 21 canons, 16 mitrailleuses, avait forcé le chemin de fer le 24 mai et remontait vers le Nord. Le passage avait eu lieu à une centaine de kilomètres à l'Est de Tabora. Puis pendant quelques jours, aucune nouvelle. On avait envoyé des patrouilles ici; sous prétexte de

(137) G. Stevens (1866-1928), officier belge, commandant les troupes d'occupation au Ruanda-Urundi. Voir *B.C.B.*, III, 824.

conférences préliminaires à l'impôt, j'avais réuni les chefs, et forcé mes réquisitions dans une proportion anormale.

Déjà auparavant, on avait annoncé que le fameux Wintgens, ancien Résident du Ruanda (138), avait forcé les lignes anglaises et menaçait Karema; nous croyions même que c'était là le motif de la rentrée en campagne des Belges. Mais cette expédition s'était terminée - nous le supposons du moins - par la capture du pauvre Wintgens, malade, par une de nos patrouilles. C'est sa colonne qui faisait une réapparition soudaine, sous les ordres du Lieutenant Naumann (139), ancien Résident de l'Ussuwi (140). Ils connaissaient les lieux.

Vers le 10 ou 12, les Allemands sont signalés de nouveau, dans l'Ussukuma (141). Ils ont, depuis le chemin de fer, piqué droit au Nord, parallèlement à la grand' route de Moanza.

Cela décide des mouvements. Attout (142) s'en va, avec une compagnie, renforcer l'Ussuwi : cent cinquante hommes et deux mitrailleuses.

(138) Non identifié. Voir *supra*, note 134.

(139) Naumann. *idem*. Sur les mouvements de la colonne Naumann à l'époque, voir *Campagnes*, III, 55 ss. et carte 6, 94.

(140) L'une des divisions administratives (résidences) de l'Afrique orientale allemande.

(141) Région située à une centaine de kilomètres au sud-est du lac Victoria.

(142) Sous-lieutenant faisant partie, comme Pierre Ryckmans, du XVI^e bataillon du corps d'occupation (*Campagnes*, II, Annexe, 217).

Le lendemain (11 juin) nouvelle sensationnelle : l'ennemi a passé la ligne Moanza-Tabora, et se dirige vers le territoire Belge. - Attout reçoit ordre de forcer de vitesse et d'atteindre Biaramulo en doublant les étapes. Il y est probablement arrivé. -

Ce soir, nouveau télégramme qui déclenchera peut-être un nouveau mouvement où je serais intéressé; les Allemands sont au Victoria.

Quelle que soit l'issue de cette équipée, elle est formidable et ceux qui en auront été les héros pourront être fiers : Et se vanter de nous avoir fait courir !

Les mesures sont prises ici en vue d'un départ. La Reine-Mère est sur les lieux et le millier de porteurs qu'il nous faudra pourront être, je crois, assez vite rassemblés.

L'activité politique va sans doute être suspendue ? Et mes indigènes qui se mettaient en mesure de se préparer à payer l'impôt ! Ils seront exempts pour quelque temps encore...

Je venais de faire un coup d'Etat qui pourra compter comme une date dans l'histoire du pays : rendre la régence à Ntarugera (143). Cela a provoqué une sensation immense, quoique pas de surface; et ç'avait été précédé d'une entrevue qui ne manquait certes pas d'intérêt.

(143) A proprement parler Pierre Ryckmans ne rend pas la régence à Ntarugera; celui-ci était en effet régent aux côtés de la Reine-Mère et de Nduhumwe. Toutefois il avait progressivement laissé la place à Ndirikomutima et à son fils. En sa qualité d'ami des Belges, Pierre Ryckmans le remet en position de jouer un rôle de premier plan auprès du jeune souverain.

28 Juillet. 2 h. 10 matin. Il vient de se produire une forte secousse de tremblement de terre. - Bruit lointain comme d'une tornade qui approche, puis comme un léger frémissement, puis une bonne série de secousses qui font tomber des plâtras du plafond.

- Je pars au front. -

- La Reine-Mère est à la mort.

30. VII. Me voilà en route : mais pas encore pour le front. La Reine-Mère est morte la nuit dernière, et le Colonel Stevens m'envoie avec le Résident (144) pour surveiller ce qui va se passer. Logé à la Mission protestante en ruines.

31. VII. Arrivé à Imbuye vers onze heures, bien en avant de ma caravane. - Le Boma de Imbuye, où la reine est morte, est abandonné. La cour s'est retirée dans un boma voisin.

De tous côtés, on apporte de la paille, des perches, des matete (145), des papyrus pour la construction du campement provisoire.

- Nduhumwe vient à ma rencontre : je mets pied à terre pour lui serrer la main. Il a vraiment l'air très affecté. Je lui donne rendez-vous pour l'après-midi, et je m'en vais installer mon camp. - Pour débrousser l'emplacement de ma tente, les Barundi se servent de

(144) Il doit s'agir du commandant J. Jammes (1877-1932), commandant les troupes d'occupation en Urundi (*B.C.B.*, III, 470), le titre de résident marquant le passage progressif, mais non officiellement réalisé, à une conception "civile" de l'administration.

(145) En lingala, herbes.

leur lance : pendant un mois, ils ne pourront pas toucher une pioche... (146).

L'après-midi, visite de Nduhumwe et de Bishinga. Ce que j'attendais s'est produit; ils déclarent que leur mère est morte à la suite d'un sort qu'on lui a jeté. Ils nomment les coupables et sont sincères, ils relèvent qu'ils n'accusent ni Kilima, ni Mbanzabugabo, leurs pires ennemis pourtant, mais bien les Abavubikiro, que si cela ne cesse pas, si ces gens ne sont pas ou tués ou chassés, eux-mêmes s'en iront chercher refuge auprès de Muzinga. Bishinga est le plus violent. Il dirige la conversation par des réflexions à voix basse et souffle à son frère la réponse qu'il devra donner quand je lui demande si sa mère n'avait ni lésion ni enflure.

Ce gamin est capable de tout.

13. La Guerre au Soleil (texte inédit de 1917) (147).

I.

Sous les boules fraîches des manguiers en fleur, leur feuillage impénétrable jetant à leur pied un cercle d'ombre noire, nette, - les tentes et les bagages des Belges sont éparpillés en un désordre des plus pittoresque. Anciennes plantations, semble-t-il, car les tapis des tentes ondulent sur de vagues sillons. - Du côté du chemin de fer, une animation comme, probablement, il n'en a jamais vu au temps lointain de la paix. Le long des voies, des chargements de peaux, de sacs, de caisses, attendent de partir. Les

(146) Il s'agit de l'un des nombreux interdits résultant du décès de la Reine-Mère.

(147) Ces textes ouvrent une série de feuillets isolés qui contiennent l'ensemble des textes repris sous 9, 10, 11 et 12 ci-dessous. Ils contiennent également un calendrier des déplacements de Pierre Ryckmans du 13 août au 14 décembre 1917.

lourds chariots que promènent paresseusement leurs attelages de sept ou huit paires de boeufs, vont et viennent, avec une lenteur paternelle, malgré les hurlements et les grands coups de fouet des guides. Mais les hommes sont dans la fièvre. Anes de Buridan entre vingt picotins, les blancs, un peu éperdus, ne savent où donner de la tête et passent leur journée à se demander quelles besognes, entre toutes celles qu'ils n'auront pas le temps de faire, seraient les plus urgentes. Les nègres, talonnés, déchargent les wagons au milieu des cris. Les maigres Hindous, aux genoux indécis, à la chemise flottante, circulent portant des papiers. Les femmes de soldats belges, évacuées de l'avant, errent à l'aventure, cherchant quelqu'un à qui confier leurs peines, le magicien dont les "baruas" toutes puissantes pourraient faire revenir leurs casseroles et leurs pagnes perdus en route. Des plantons sortent du grand bâtiment blanc qui abrite, en face de la gare, la "Place Belge de Tabora" : ils vont offrir, de tente en tente, des plis dont ils ne connaissent pas le destinataire, résignés d'avance à d'interminables courses. La petite plate-forme à baldaquin, sur rail, Decauville à moteur humain, qui fait le service de la gare au marché, revient dans un grand fracas de ferraille; ses pousseurs suants se reposent, grimpés sur leur machine, profitant des pentes. Des autos surchargées, conduites par de glabres Anglais, cahotent sur la route mauvaise.

- Voilà le train de Dodoma !...

Assis par terre dans une gloire de paperasses éparpillées, de linge, de livres, de boîtes et de "tines" qu'il essaie de ranger dans un ordre nouveau, R. (148) se lève, pour aller assister au quotidien spectacle. Le G. (149), qui lisait, couché, quitte son lit en grommelant, prend ses papiers et s'en va :

- De nouveau des femmes, sans doute ? ça ne finira donc jamais ?

(148) On peut croire qu'il s'agit de Pierre Ryckmans.

(149) On peut croire qu'il s'agit de Le Grelle, déjà rencontré dans les *Inédits* (*supra* note 27).

On l'a chargé, pour occuper les loisirs de son séjour, de l'évacuation des passagers.

La moitié des Belges de Tabora se trouvent réunis à l'arrivée.

Sur le quai rouge, la lumière est ardente, douloureuse au regard. Malgré soi, l'on cherche à reposer les yeux sur les lointains noyés d'une brume grisâtre de saison sèche : devant les pieds, la terre brûle d'un intolérable éclat. Un cube, d'un blanc de neige, avec des motifs de décoration carrés, gris perle et l'inscription "Tabora" en lourds caractères noirs, carrés eux aussi, et massifs : le pavillon allemand qu'on voyait aux expositions des dernières années. Devant, des lauriers roses en pleine fleur tremblent dans le vent d'est.

La poussière vole, cachant le train qui approche, dans un grand essoufflement d'express. Quand il s'arrête, les femmes, entassées sur des wagons plats qui les ont cahotées pendant un jour et une nuit, ne semblent pas se rendre compte qu'elles sont enfin arrivées : elles restent là, un instant, abruties, sans pensée. On les fait descendre. -

Pauvre bétail féminin, esclaves du mari qu'elles sont venues rejoindre, avec leurs bassins, leurs marmites, les pagnes et leurs enfants, sur des milliers de kilomètres d'un voyage impossible, mal logées, mal nourries, importunes partout et partout mal reçues, surplus de cargaison qu'on casait dans les coins des cales, sur les bâches des wagons, par-dessus les piles de ballots et de caisses, dans les hangars. - Un flux et un reflux d'ordres et de contre-ordres les a fait tour à tour avancer et repartir, toujours résignées, jusqu'à ce qu'enfin, à peine arrivées, elles doivent faire de nouveau demi-tour pour aller attendre dans les camps de concentration à Kigoma et Lulanguru, leurs maris repartis de l'avant.

Et c'est sur le quai, le traditionnel déballage des invraisemblables paquets, dont un large bassin constitue, de règle, le

soubassement, et qui finissent, tout en haut, après des formes impossibles, par le large noeud en oreilles d'âne d'un pagne lie-de-vin enveloppant le tout.

Pas d'Européens à qui l'on demanderait les dernières nouvelles; on regarde, distraitement, le troupeau des femmes qui s'en va, parmi les bruyants caquetages, au camp; et on s'en retourne à ses occupations ou à ses loisirs.

- Quand pars-tu ?

- Moi ? Demain, je viens de signer l'ordre.

- Et tes bagages ?

- Attends, tu vas voir comme ça s'arrangera.

R. voyage comme un Hindou : c'est connu. - Il avait compté sur six porteurs : ses malles n'en demandent pas plus. Mais les ravitaillements achetés en cours de route, les mille petites choses qu'on traîne après soi, qui s'accumulent et qui ne se jettent jamais, que les boys ramassent dans tous les postes et qu'ils n'abandonnent pour rien au monde, tout cela s'entasse dans des caisses sans couvercles dans des paniers, dans des sacs, dans des paquets; cela s'amoncelle sur les charges trop légères, s'accroche aux piquets de la tente, s'attache à l'indispensable chaise-longue par des ficelles, par des lianes, des cordes de papyrus et des liens d'écorce. Les vêtements qui s'usent, on les donne aux boys, pour supprimer du poids inutile, mais les boys ne font que les déplacer, se préparent des réserves au fond de caisses rarement ouvertes, dans des sacs de literie, entre des toiles de tente.

Au bout d'un an de pérégrinations, il faut le triple de porteurs. - Aujourd'hui, l'on arrive à un tournant. A Dodoma, chaque blanc reçoit, dit-on, onze porteurs, et chacun s'attelle à

l'impossible tâche de réduire les charges sans rien abandonner. Et l'on fait des comptes : "Ma tente, deux; mon sac-literie, trois; ma malle-bain, quatre; ma malle en fer, cinq; ma valise, six; ma farine, sept; mon vin, huit; ma cantine, neuf; trois caisses de vivres, douze; ma chaise, pharmacie, lampe, treize; mes poules, quinze; "... Il faudra bien qu'on laisse quelque chose en route... Les poules, soit, mais des caisses qui ne ferment pas ? - Et les boîtes sont retirées de nouveau, remises en place avec des ruses d'arrimeur; mais les caisses trop lourdes doivent finir par exiger deux porteurs. Et dans un impossible espoir on recommence le compte par l'autre bout : "ma malle-bain, un; ma cantine, deux; mes vivres, cinq; ma tente, ...".

Puis de guerre lasse, on finit par se dire "Au fond, j'ai tout le temps demain; le train ne part qu'à midi; je verrai, tout à l'heure...".

Le lit de camp est toujours là, des journaux et des livres à portée de la main.

x
x x

Quatre heures.

Le vent est tombé. Le ciel s'est, peu à peu, couvert. La chaleur est devenue lourde.

Des tentes, on ne voit plus aucun mouvement. A la gare, les rails s'allongent, sans un wagon. - Les piles de bois sont à hauteur, les bûches touchant la corde qui fixe la limite. Plus personne autour des tas de peaux, des piles de caisses de cartouches.

Sur les marches des magasins de l'intendance anglaise, la foule bigarrée des portefaix - fez rouge, robes blanches ou robes

brunes, ou damiers de loques - somnolent ou bavardent... Le sous-officier épicier assis sur son comptoir, dans l'embrasure d'une porte, fume, en paix, sa pipe... Les autos alignées comme au cordeau ont l'air d'avoir fini leur journée...

Du côté de Lulanguru, un long sifflement - auquel répond, de suite, un cri sorti d'on ne sait où, de partout à la fois. Et la place se réveille.

- Planton ! ... - Planton !!

- Présent !

- crrdomme nom de tonnerre, est-ce que tu n'entends pas quand on t'appelle ? Va dire à Talatala (150) que le train de Kigoma arrive.

Quand l'interminable train belge entre en gare - quatre voitures de voyageurs, une série de wagons plats, quatre-vingts essieux, quelquefois davantage, - on se presse sur le quai pour recevoir les arrivants.

C'est d'abord le mécanicien, penché hors de sa machine, le casque souillé assujetti par sa jugulaire, la face noircie de charbon, aux traits étirés d'une atroce fatigue : dix heures dans cette fournaise, harcelé de tsétsés... Sur les wagons, debout, prête à descendre, l'habituelle cohue de soldats et de porteurs... Aux plateformes des voitures, quelques blancs, visages que l'on cherche à reconnaître, les têtes hardies des boys; quelques femmes.

On descend, on se reconnaît. Quand on distingue une figure où l'on peut mettre un nom, on s'avance avec la petite inquiétude

(150) En lingala, regarde, regarde.

que l'on a toujours, ici, en se retrouvant après un an d'absence : pourvu qu'il me reconnaisse ! c'est qu'un an marque, quelquefois...

Dans une cohue de manoeuvres et de porteurs, on met les bagages sur le quai. Voici, commodément installée dans une chaise-longue, une négresse qui surveille les coffres de son blanc, habituée aux attentes, résignée et passive. - Et là-bas, la tête connue, mais combien changée ! d'un sous-officier aperçu au passage, dans le bas.

- Tiens, D.(151), ... Bonjour ! Quelles nouvelles ? et la famille ?

- Ca va toujours ... La famille ? Elle est ici, la gamine et la femme...

- Et tu vas ?

- Dodoma. Le front. J'ai demandé à partir... J'en avais assez, tu comprends... Là-bas, ...

- Et la conversation s'engage; les bagages arrivent toujours. Des caisses, des coffres, des malles, des caisses, des sacs, des coffres, des caisses, un panier à poules, des chiens, une femme, une enfant métisse, et d'autres caisses, et des dame-jeannes, et des lampes à pétrole, des boys, des petits boys, des boys de boys; tout cela s'entasse, s'amoncelle. Les gens se démènent, les bêtes crient et aboient, un singe essaie de se sauver, tirant après lui une chaîne à attacher un lion; une poule s'échappe du panier, et la poursuite s'engage, où les chiens prennent part, joyeux de la liberté retrouvée.

(151) Non identifié, si ce n'est que Pierre Ryckmans a dû le rencontrer dans le Bas-Congo.

- C'est à toi, tout cela ?

- Oui; où veux-tu que j'aie laissé mes affaires ?

Un Anglais passe, les jambes musclées et poilues sous le capitula (152), la poitrine rouge dans la chemise ouverte, pipe aux dents. Il s'arrête une seconde devant l'in vraisemblable tas de colis du guerrier belge; puis continue sa route sans avoir l'air de comprendre.

- D'ailleurs, il y a des bagages de la femme. Elle ne voulait pas laisser sa machine à Léo, de peur de la retrouver abîmée... Et mon gramophone, je viens de le recevoir, avec des plaques neuves... Je ne pouvais pas, cependant, le lâcher sans l'avoir même entendu !

- Comment vas-tu faire pour traîner ce magasin à ta suite ?

- On tire son plan...

Il allume une cigarette pensif; puis, s'adressant à la femme :

- Allez, mama, surveille les bilokos (153), hein ! Je m'en vais avec le blanc, je reviendrai tout à l'heure. Attention à la petite !

Caporal ! Ma tente là-bas, sous ce manguier où il n'y a encore personne...

(152) Culotte dans le langage des Belges d'Afrique.

(153) En lingala, objets.

Et c'est ainsi que l'on part en guerre, portant, ou du moins faisant porter, tous ses biens. Ca a pu suivre jusqu'ici, ça ira bien un peu plus loin. Quand il faudra les lâcher, il sera temps d'aviser...

x
x x

Pendant que le soleil plonge dans un dernier nuage - coucher rapide et discret qui n'a rien des splendeurs de chez nous - une dernière fois la gare réunit les passagers pour le départ du train vers Dodoma. Depuis un mois, il en va de même chaque soir. Le train arrive : deux heures de repos, le temps de décharger en jetant tout à bas, et de recharger hâtivement les piles préparées un peu plus loin - et l'on repart.

La grande voiture de première classe est en tête, les blancs assis déjà, s'organisent pour la nuit. Derrière, sur les wagons plats, entre les caisses et les malles des blancs, soldats et porteurs s'entassent. Les soldats, vieux routiers, en ont vu bien d'autres. Déjà des tentes se dressent, fixées on ne sait comment, des nattes s'étendent, on arrange les sacs pour servir d'oreillers, et on déplie les couvertures. Les porteurs, ahuris, gauches dans leurs vagues tenues militaires, regardent autour d'eux avec l'air incurieux et résigné de bêtes de somme. Ils ne songent pas, eux, à s'atténuer l'inconfort du voyage. Ils attendent. S'il doit faire froid la nuit, eh bien, ils souffriront en attendant le matin. - Peut-être vont-ils mourir là-bas, loin de leurs forêts chaudes, parmi des montagnes désolées et froides ? Qu'y faire ? Ils laissent couler leur vie et attendent leur sort; sans désespoir et sans espérance.

Les boys revenus de tout, sans souci, sachant bien que dans l'ombre du blanc ils trouveront toujours à se caser sur quelque plateforme ou sous des toiles de tente, sont assis, les jambes ballantes, la casquette ou le casque du maître par-dessus leur couvre-chef; ils fument des cigarettes, blasés, indifférents et goguenards.

Le mécanicien vérifie sa machine; des Hindous accroupis examinent les boîtes et les essieux; et tout à coup, brusquement, un coup de sifflet retentit et le train s'ébranle.

Les blancs sont rentrés dans leur voiture; les noirs sont occupés de leur installation; ils ont connu tant de départs que la petite émotion n'existe pas pour eux. - Le train s'en va, c'est tout; sans un avertissement, sans bruit, dans une indifférence générale. Il sort à peine de la gare que tout le monde s'en est retourné.

Dans la nuit qui tombe, quelques femmes restent seules: leurs pagnes lie-de-vin les marquent comme femmes de Belges. Elles sont venues pour un adieu qui sera peut-être le dernier. Elles restent là, un moment encore, agitant un torchon d'un geste las que les partants ne regardent plus.

Puis elles partent, elles aussi; peut-être pourrait-on, là, trouver quelques larmes. Et loin vers l'Est, déjà dans le noir, le train roule, roule, dans un fracas de plus en plus assourdi.

C'est ainsi que l'on part en guerre.

Septembre 1917

Dodoma, au temps de sa splendeur, - il y avait là des bataillons, tout le Grand Quartier Général et tous les services -, avait pour tous les sens, des caractéristiques inoubliables. C'était une ville de toile. On s'était installé de la façon la plus pittoresque du monde, dans une plaine de sable où il n'y avait rien. - Un aveugle vous aurait dit, qu'à Dodoma il avait entendu sonner plus de clairons, et plus infatigablement et plus mal que partout ailleurs dans les deux mondes. Chaque compagnie, chaque détachement sonnait son réveil, ses rassemblements et sa retraite, aux heures les plus fantaisistes, et sans se préoccuper de ses voisines; et quand ils ne sonnaient pas pour de bon, les braves clairons sonnaient pour rire, faisaient l'exercice de peur d'oublier. De temps en temps, on

entendait, servant d'arrière-plan au tableau de cette harmonie, la musique du Corps Expéditionnaire Belge qui répétait, note par note, avec une patience que seuls peuvent avoir des musiciens nègres et un instructeur blanc qui est un sujet unique, les accords d'une marche entraînante ou d'une valse nouvelle.

Pour un malheureux aveugle et sourd Dodoma aurait été reconnaissable et gravé à tout jamais dans sa mémoire par l'horrible odeur de cadavre qui y flottait sans cesse, et qu'à chaque instant la brise semblait réveiller, aviver comme un feu qui aurait failli s'éteindre. Les cadavres ne manquaient pas, boeufs et chevaux à tous les degrés de la décomposition, d'innombrable amas de charogne à beau squelette, nettoyé par les bêtes, lavé par la pluie et impeccablement blanchi au grand soleil; mais l'odeur cadavérique ne provenait pas de ces cadavres, c'étaient de grosses fourmis noires qui la charriaient à l'état de puissance, pour la libérer quand un bourreau maladroit s'avisait de les écraser. Pareille odeur devait traîner sur les villes, jadis, quand les grandes pestes y tuaient tant de monde que tous les vivants devenaient fossoyeurs et que ces fossoyeurs ne parvenaient pas à suivre l'allure de la mort.

14. Deux textes en langue anglaise sans titre (1917) (154)

a) On the road - but, no, I don't think I ought to call it a "road" - a clearing, thirty feet wide and a hundred and fifty miles long, cut through the thorn-bush from the rail south to Iringa, now winding up mountains shoulders, then running straight through the sandy plains. The company - two white men first, then the soldiers, carriers bringing up the rear, crawls painfully along in the dust. Hair and beards, eyebrows, lashes are powdered, giving the men a quaint appearance of muscular old warriors. As motor cars jolt by, their springs shrieking under the strain, big clouds come up, rolling slowly away like the smoke of heavy guns. A telegraph line runs along the trail; thorn-trees

(154) Ces textes témoignent de la maîtrise de la langue anglaise acquise par Pierre Ryckmans au cours de ses séjours en Irlande.

acting as poles : from the knotty trunks, all the beams have been roughly chopped off, except the one that shoots up highest; isolators have been fixed on top, and the wire strung.

b) Canvas-city, has a British and a Belgian quarter. The British quarter is white; dazzling white-some big, house-like tents, with two entrances opposite each other, dining-room, bed-room, bath-room and what not; and a great many mushrooms, the sides lifted about a foot, catching the wind and rocking. A circular row of big white stones runs round them; and paths are drawn through the open, marked down by stones too. - The Belgian quarter is green - for the first few days; then colour disappears, everything turns gray then the green shows up again ; to them, canvas-city is but a frame. Leave them at one place for three days, they've got a fence up, a few poles, some grass; then, if their stay runs into weeks, they dig themselves in altogether. First comes a veranda, in front; when that's ready, they think a roof would do finely all over their place; they build a shed; then the true home appeals to them; they fill in the walls, get the canvas out of the house, and throw it over the roof to spread out against rain: and when they get on the march again, they leave a village behind.

15. Texte sans titre (1917) (155)

Il était en route de nouveau, depuis trois jours, avec une de ces missions vagues que l'on reçoit en Afrique : se rendre à vingt jours de là pour y relever une compagnie destinée à d'autres aventures, et se mettre à la disposition d'un chef qu'il n'avait jamais vu, et qui devait se trouver par là.

- Où, je n'en sais rien; mais d'ailleurs, notre arrivée sera annoncée, et il se mettra certainement en rapport avec vous, dès avant votre arrivée à Ifakara ...

(155) Ce texte est écrit à Kilossa où Pierre Ryckmans se trouve du 25 septembre au 8 octobre 1917.

Et l'on était parti...

Il s'était levé de bonne heure, ce jour-là; l'étape devait être de quinze milles, et dans un pays sans ombre et sans eau, il n'est pas joyeux de marcher en plein soleil.

On s'était mis en route dans le matin gris; et une fois traversée la vaste clairière parsemée de baobabs, la caravane avait retrouvé le paysage toujours semblable: un large chemin de sable rouge creusé d'ornières aux contours croulants; et, des deux côtés, la brousse triste de buissons bas, d'acacias rabougris auxquels commençaient de pousser de petites touffes de feuilles rouges, et de mimosas nus aux troncs torturés et aux longues épines blanches. La ligne télégraphique courait à gauche: de loin en loin, au long de la route, un arbre laissé debout pendant la construction, et dont quelques coups de hache avaient amputé les branches, sauf celle qui poussait le plus haut; un isolateur fixé au sommet et l'on déroulait le fil; la ligne était prête, on pouvait l'ouvrir.

Dès les premiers milles, un convoi fut rencontré. Un blanc en tête, à cheval, enveloppé d'un large manteau, et semblant dormir en selle; puis une file interminable de longs chariots sud-africains, traînés par huit paires d'ânes et conduits à grands cris et avec force claquements de fouet par des muletiers du Cap. La poussière leur collait aux cheveux, aux sourcils, aux cils, et rendait plus grises encore leurs mines grises de gens qui n'ont pas dormi. Le vent portait la poussière, en lourds nuages, vers l'Ouest, et les soldats, en file unique, se mirent du bon côté pour y échapper, car, pour ménager les bêtes, ils voyageaient la nuit. Un peloton d'Indiens à l'air endormi fermait la marche, tristes figures enturbannées, encadrées de barbe noire ou grise; puis un dernier

cavalier, Burgher (156) du Transvaal (157) ou d'Orange (158), l'air rêveur et morne.

Tous avaient la gorge sèche quand les hurlements se furent perdus dans le lointain halo de poussière.

Au bout de cinq milles, Jean vit la brousse s'ouvrir, en avant; l'"Uitspan"(159) de Kambako : la clairière de toujours, où les baobabs et les paillottes laissent de l'Afrique, et où les tas de caisses couvertes de bâches vertes et les parcs d'autos alignés jettent un si brutal contraste.

Il y avait un trou d'eau, laiteuse, couverte de mousses malodorantes, moirée de taches multicolores, huileuses. On s'arrêta; le pain, la boîte de beurre, le pot de confiture enveloppé d'un journal, lui furent mis entre les jambes, et son boy lui passa la gourde.

Son déjeuner fut interrompu par un Anglais, sorti de la paillotte d'en face, qui lui tendait un papier.

That for you, Sir !

(156) En néerlandais, citoyen. Appliqué ici à un Afrikaner d'Afrique du Sud.

(157) Province ou état où les premiers colons hollandais installés en Afrique du Sud se sont réfugiés sous la pression anglaise.

(158) Idem. Il s'agit de l'Oranje Vrij Staat ou Etat libre d'Orange.

(159) En afrikaans, relais (endroit où l'on dételle les chevaux ou les boeufs).

C'était un télégramme le rappelant d'extrême urgence. Un train devait le prendre à Mwakitira, au terminus du chemin de fer qui pousse de Dodoma vers le Sud, le jour même.

Il fallait rebrousser chemin sur les cinq milles déjà couverts, ajouter les dix-sept milles de l'étape de la veille : vingt-deux encore, vingt-sept pour la journée. Il répondit immédiatement par télégramme qu'il arriverait le lendemain; mais il savait, au fond de lui-même, qu'il arriverait le jour même: car avant d'être rendu, il n'aurait jamais le courage de se dire trop fatigué pour continuer.

On repartit, sous le soleil déjà plus chaud. Des autos passèrent invraisemblablement cahotées, soulevant des nuages de poussière pareils à des éclatements de gros obus.

A midi, ils firent halte: il restait dix-sept kilomètres à couvrir pour rejoindre cette bienheureuse gare, et Jean décida de ne repartir que vers quatre heures, et de marcher de nuit: la lune était pleine.

Cette dernière partie de la route fut dure; mais la fatigue disparaissait à l'idée du "record". Vingt-sept milles en un jour, une compagnie complète et ses porteurs, c'était un beau chiffre, qui perdrait toute valeur si l'on n'arrivait pas en bon état. Puis, il fallait faire honneur à sa signature. Il s'était annoncé pour huit heures, il fallait arriver à huit heures, non à neuf: c'est militaire.

Quand même, quand les premières lumières parurent, il s'avoua sa fatigue: il eût été impossible de se la dissimuler. Malgré tous ses efforts, et les repos qu'il prolongeait, il y avait quelques traînants, et la colonne s'égrenait. Une colonne égrenée, ce n'est rien quand on a fait quatre heures de marche; quand on en a fait dix, il faut arriver en rangs...

Pendant qu'il allait s'annoncer à la gare, un peu déçu de ce que l'on ne s'étonnât point de le voir déjà, on dressait sa tente. A

son retour, il vit la fente de lumière dans la toile verte, ses pantoufles l'attendaient, au pied du lit.

Quand il y eut reposé ses pieds endoloris, il ouvrit un livre et attendit son repas avec une vague pitié pour les boys dont le travail commençait avec son repos. Un remords le fit sortir pour s'occuper des soldats, se montrer, leur dire que pour cette nuit ils auraient du bois de locomotive et de l'eau de la pompe des blancs: on leur devait bien cela.

Il trouva, en rentrant chez lui, un boy qui l'attendait, porteur d'un journal rose et d'une enveloppe bleue. Après une pareille étape, aussi ! Ces courriers qu'il connaissait si bien, l'enveloppe bleue pour lui donner du bonheur; le journal rose pour chasser l'ennui. Il eut une pensée de reconnaissance: ces postiers sont de braves gens, quand même, de vous poursuivre pour vous faire plaisir... - Le postier, lui, a des plis qui lui brûlent les doigts... il s'en débarrasse au plus vite pour avoir fini son travail... Jean s'assit, pour s'avourer, et alluma une pipe. Quand il déchira l'enveloppe, d'entre les feuilles couvertes de l'écriture serrée et pointue qu'il aimait, une photo tomba.

Cela valait mieux que la lettre même; sans lire, il se mit à contempler.

Vous auriez vu, sur cette photo, le plus charmant visage de jeune fille: sur un fond noir, uni, une tête fine à cheveux blonds, coiffée d'un grand béret sombre, tiré sur le côté avec une négligence coquette, des yeux clairs, si bleus qu'on ne distinguait que le point brillant des pupilles, un nez droit, une bouche mince, le menton un peu carré; un petit air crâne, décidé, joyeux, franc, énergique aurait-on dit, si les mèches folles et la blancheur d'un jabot frais n'avaient ajouté à la physionomie quelque chose d'un peu flou, d'un peu esquisse qui enlevaient à cette figure de jeune fille ce qu'elle aurait pu avoir de trop garçon.

Vous auriez vu cela: Jean, lui, comparait à son souvenir, songeait avec un battement au coeur que ce sourire s'adressait à lui, et se sentait vaguement infidèle à Marguerite de l'admirer tout en la trouvant si changée.

16. Extrait de Journal du 4 octobre 1917 (160)

Naumann est passé à Kilossa cette nuit, prisonnier, se rendant à Daressalam. Il porte son épée et regarde les Anglais avec mépris. Ses subordonnés sont, paraît-il, exténués, hâves, les cheveux dans le cou, maigres et faméliques. Lui est resté le chef, soigné, rasé, frais et fort. Il s'est rendu parce qu'il n'avait plus que 50 cartouches par homme. Mais jusque là il s'était nourri sur les dépôts britanniques. Quand il y avait une compagnie d'Indiens montant la garde, on tirait quelques coups de feu, et ils s'empressaient de déguerpir. Il ne devra pas se laisser traiter d'embusqué, celui-là.

Moi je fais la guerre, pour le moment, dans une belle maison.

Il paraît qu'à la Brigade Sud (161) on en voit de dures. Tous les récits de leurs souffrances augmentent ma honte d'être embusqué comme je le suis

(160) Ceci est le seul élément de journal tenu par Pierre Ryckmans pendant la campagne de Mahenge.

(161) Les forces belges en campagne dans l'Est africain allemand étaient réparties en deux brigades dont la composition a fortement différé au cours des deux campagnes de Tabora et Mahenge. Voir *Campagnes*, II et III.

17. Note sur le Rapport Politique de l'Urundi (1918) (162)

1. La Politique Allemande

Mwezi a été soumis en 1902. A partir de ce moment, les Allemands ont cherché à ramener sous son autorité les chefs dont ils s'étaient servis pour lutter contre lui, et dont ils avaient reconnu l'indépendance. Cela amena six ans de guerres, - En 1909, le gouverneur v. Rechenberg (163) changea la politique de v. Götzen (164), et décida de laisser indépendants ceux qui l'étaient de fait, mais de maintenir l'autorité du Roi là où elle existait encore réellement. v. Schnee (165) suivit la même politique (voir son Rapport à ce sujet, *Kolonialblatt* (166), 1913, pp. 746 seq.).

Kitega fut fondé le 15 Août 1912. A cette époque, on envisageait la création d'un poste dans l'Urundi du Sud (Nyakasu); cette région était troublée et on y avait en 1911 attaqué des caravanes et massacré des commerçants. Nyakasu fut construit en 1914. - Au moment où la guerre éclata, les Allemands avaient décidé la création d'un nouveau poste dans la région des lacs (environs de la mission de Kanyinya et du poste de Kisiba actuel) dans le Nord du pays. Leur pénétration a donc été progressive et systématique. Ce sont des nécessités budgétaires et des limitations

(162) Cette note, confidentielle, est vraisemblablement adressée au Commissaire royal, J. Malfeyt (1862-1924), nommé à cette fonction à la fin 1916. (*B.C.B.*, III, 588). La note est incomplète, s'arrêtant au milieu d'une page. Elle concerne le rapport du 1er trimestre de 1918.

(163) Non identifié. Voir *supra*, note 134.

(164) Non identifié. Voir *supra*, note 134.

(165) Non identifié. Voir *supra*, note 134.

(166) Journal officiel des colonies allemandes.

de personnel qui les ont forcés de ne pas occuper tout le pays à la fois.

2. La politique de l'ancien chef de poste de Kitega ne s'est pas basée sur un arbre généalogique. Cette étude n'a été faite que pour éclairer les autorités sur les intrigues de famille, en établissant exactement le degré de parenté entre les chefs, tous issus d'une même souche et en permettant ainsi de prévoir les querelles qui se poursuivent à travers des générations. La base de la politique a été le fait d'une royauté existante, fait dont il faut tenir compte et dont il est sage de tirer parti.

Le rapport à propos des empiétements de Ntarugera, parle des rappports entre Abezi et Abatare. Il est indispensable d'expliquer ces termes et de rectifier en même temps certaines données fournies à ce sujet par l'Administrateur de Nyanza.

Les rois de l'Urundi ont quatre noms, qui se succèdent régulièrement: Ntare, Mwezi, Mtaga, Mwambutsa; puis de nouveau Ntare. Quand Ntare meurt, un de ses fils est élu pour lui succéder. Il perd son nom, on y ajoute celui de Mwezi. Le dernier Mwezi, par exemple, s'appelait Kisabo, et les indigènes disent: "du temps où Kisabo était Mwezi"; cette dernière appellation est donc, pour ainsi dire, le nom commun de tous les rois de quatre en quatre; les successeurs de tous les Mwezi sont des Abezi, et ainsi de suite. - Les descendants des rois portent, comme nom de famille, de tribu, celui du plus rapproché de leurs ancêtres qui ait été revêtu de la dignité royale. Si Ntare, par exemple, a trois fils, dont le dernier lui succède, les descendants des deux premiers sont des Batare, ceux du troisième sont des Bezi, parce que Mwezi a été roi après son père. Des fils de Mwezi, l'un devient Mtaga, et ses descendants deviennent des Bataga; tandis que les descendants des autres restent Bezi.

Exemple:

NTARE

ARBRE GENEALOGIQUE

1ère génération : ABATARE

2ème génération : ABEZI

3ème génération : ABATAGA

4ème génération : ABAMBUTSA.

Dans cet exemple, il arrive donc un jour, à la cinquième génération, où naît un nouveau représentant des Abatare: c'est à la naissance du premier fils du Ntare suivant. A partir de ce moment, les Abatare d'auparavant perdent leur nom de Batare et en prennent un autre: il ne peut jamais exister concurremment deux branches de Batare. Un changement de cette nature a eu lieu il y a six ans, à la naissance du Roi actuel, Bangirichenge (Mwambutsa), fils de Mtaga. C'était le premier des Abataga nouveaux; les Abataga précédents ont perdu leur nom et ont pris celui de Abarango. Cette famille a encore plusieurs représentants qui sont chefs, surtout dans l'extrême Nord et Nord-Est.

La conséquence de cette perte du nom, c'est la perte du titre de "Mganwa", ou prince. Le terme Kirundi pour désigner cette déchéance est "kutahirwa" qui signifie, étymologiquement, "être épousée". En effet, les Baganwa ne peuvent s'épouser entre eux. Un des Abezi peut épouser une des Abarango, alors qu'il ne le pouvait pas il y a sept ans, quand cette famille portait encore le nom de "Abataga".

Mais c'est tout. S'ils cessent d'être "Baganwa", (princes) - s'ils peuvent contracter avec ceux-ci des unions qui ne soient pas

incestueuses, parce qu'ils ne font plus partie d'une des 4 races de la famille royale - il ne s'en suit pas qu'ils cessent d'être chefs - "Batware". Il ne faut aucune autorisation du Roi pour qu'ils restent à la tête de leur territoire.

Mais, quand les nouveaux Bataga, par exemple, arrivent à l'âge d'homme, leur père doit les marier et en même temps leur donner une terre. Cette terre, il ne la prend pas sur son domaine à lui - ce qu'on pourrait appeler le domaine privé de la Couronne - celui-ci doit rester réservé aux successeurs futurs du trône, il va la chercher ailleurs, en spoliant d'autres chefs. Ceux qu'il choisira ne seront pas, en général, des Bezi, ses proches, ou d'autres Baganwa, mais des représentants de la famille récemment déchu de son rang princier. Ceux-ci le savent, et ne se laissent pas toujours faire; ils prennent même leurs précautions avant la date de leur déchéance et cherchent, par tous les moyens, dont le plus puissant à l'heure actuelle est la protection du blanc, à se rendre, avant que le danger ne menace, définitivement indépendants de l'autorité du Roi, à ne plus tenir leur terre de lui, mais proprio jure.

Actuellement, il n'y a pas de Bataga, sinon le Roi lui-même, parce que Mtaga, mort très jeune, n'a laissé que deux enfants et un seul frère. Les frères du feu roi Mtaga se considèrent comme représentants de la famille et se sont largement dotés. Il n'y a plus d'Abarango à dépouiller: ceux qui sont restés chefs ou sont trop loin pour être réductibles, notamment, je crois, Muhini, ou demeurent parce qu'ils ont su conquérir la faveur de la famille dominante par des alliances ou autrement. - Après les Barango - ex-Bataga, - les premiers à déchoir, quand le Mwambutsa actuel aura des enfants, sont les Abambutsa; mais il n'y en a presque plus, le Mwambutsa antérieur étant, lui aussi, mort très jeune ne laissant que deux fils, et ils n'ont que fort peu de terres. Puis viennent les Batara. Ceux-ci, naturellement, seront spoliés avant les Bezi, dont la qualité princière est plus récente et donc plus respectable. Ils sont les premiers menacés et cherchent à se prémunir d'avance en se rendant indépendants; les conseillers actuels du Roi voient dans ces terres des garanties pour eux-mêmes; tant qu'elles resteront soumises au pouvoir central et partant disponibles, leurs fiefs à eux ne tenteront pas les appétits des fils futurs du roi.

A ce premier motif de rivalité entre la royauté et les Batare s'ajoute une haine de sang entre les Batare et tous les autres Baganwa, qui a eu comme origine une autre tendance de la politique des rois.

De tous temps, ce qui les a le plus intéressés, ce sont leurs frontières; et ils cherchaient à y placer leurs fils. En effet, les régions avoisinant de près leur propre résidence n'auraient jamais pu se révolter, la répression aurait été trop facile. Mais au loin, là où l'action directe du pouvoir central ne se faisait plus efficacement sentir, des révoltes auraient pu réussir, ou des invasions: c'est là qu'il fallait des vassaux fidèles; les plus fidèles étaient leurs fils. Les placer le plus loin possible, c'était acquérir à la fois trois garanties précieuses: offrir une résistance opiniâtre aux invasions; écarter tout danger de révolte là où il aurait été difficile de la réprimer à cause de l'éloignement; mettre entre deux feux ceux qui, dans l'intérieur, auraient tenté un soulèvement. Ntare l'a fait: presque toutes les frontières lointaines ont été tenues par des Batare. Mwezi l'a essayé; il a guerroyé contre Kilima, dans l'Ouest et le Nord-Ouest; il n'a pas réussi; mais ce sont des Batare qui voisinent avec l'ennemi; il a réussi dans le Nord; n'a pas essayé du côté de Muhini où déjà Ntare n'avait rien fait; a réussi dans le Sud mais échoué complètement à l'Est. Pendant les guerres qui ont été menées là par Ntarugera, le plus énergique des fils de Mwezi, Kanugimo a été tué avec l'aide des Allemands (du temps de Gotzen). Ce sang reste entre les Bezi et les Batare une cause de haine absolument irréductible. Le fils de Kanugimo, Mbanzabugabo, et son frère ou cousin Busokosa ont continué la résistance. Une expédition terriblement sanglante contre Busokosa en 1908 n'a conduit à rien; en 1909 v. Rechenberg ayant changé la direction politique, on a reconnu l'indépendance de cette région du N.E.. Cette indépendance est un fait acquis. Mais si Kamwaga veut se rapprocher de Ntarugera - et du Roi - pourquoi l'en empêcher? (territoire Est, au bas de la p. 3).

Empiètements de Ntarugera chez Nyamusizi.

Le poste de Nyakasu n'a jamais eu d'action politique, du temps des Allemands. C'était un "Polizeiposten", où un sous-

officier de la Schutztruppe (167) était chargé de maintenir l'ordre, et qui devait devenir une perception d'impôt; mais toute la politique du royaume entier se traitait à Usumbu Kitega. Nyamusizi, du temps des Allemands dépendait, je crois, déjà de Ntarugera; mais pour les travaux de la construction du boma, il fournissait des hommes à Nyakasu. Il en a profité pour chercher à se rendre indépendant de Ntarugera qui était le représentant autorisé du roi dans ces parages. - Ruviro et Mushirasoni habitent tout près de Kitega, où ils ont toujours fourni leurs prestations. Ils s'entendaient, quand j'ai quitté, au mieux avec le Roi, ne subissaient aucune violence de la part de Ntarugera ni de Rugema, et ne manifestaient certes aucune velléité séparatiste : Ruviro était même un grand favori de la Cour ! Il avait eu quelques difficultés; non avec Rugema, mais avec un de ses fils, jeune homme turbulent que son père a d'ailleurs remis à la raison.

Il est certain qu'actuellement, dans la mentalité des chefs politiques européens, rattacher un chef au territoire de Nyanza, dont l'administrateur n'a et ne peut avoir matériellement aucun rapport avec le Roi, ni aucune connaissance de ses décisions - c'est rendre ce chef indépendant de l'autorité Royale. Cela ne veut pas dire qu'il en est de même de la mentalité des indigènes. Ruviro, Mushirasoni, Mugwengezo, Ndeterye et Ndugu, notamment, ne cesseront pas d'avoir des rapports avec le Roi, et d'aller faire leurs séjours à la Cour, à moins qu'on ne les en empêche. Cette dualité me paraît absolument déplorable; et la déclaration d'indépendance que signifie ce rattachement au poste de Nyakasu tend à enlever au Roi la moitié de son territoire. Voir plus loin.

Kisiba. Muhini est un chef très puissant de l'extrême Nord (environ 50.000 à 80.000 indigènes). Il a de tout temps été peu pressé, et paraît jouir de peu d'autorité sur les populations.

Usumbura

(167) Troupes coloniales allemandes composées, comme la Force publique, d'Africains encadrés par des Européens.

- Je note que le Résident reproche à Kilima de "s'affirmer Roi et indépendant du vrai roi de l'Urundi Mwambutsa". Et Nyamusizi ? Et tous les chefs dépendant de Nyanza, Nyakasu et Rumonge ?

Territoire Est.

J'ignore tout de Kibondo, dont les indigènes ne sont pas des Barundi.

Mbanzabugabo, Rusokosa et Rusengo ont été détachés du territoire de Kitega pour passer à celui de l'Est. C'est une excellente mesure. Ces chefs sont indépendants du Roi, et l'administrateur de Kitega était aussi mal placé pour diriger leur politique que l'administrateur de Nyanza l'est pour diriger la politique de chefs dépendant du Roi.

Senyamurungu n'a jamais donné beaucoup de satisfaction; sa relégation ne présenterait sans doute pas de graves inconvénients, du moins en ce qui concerne la partie du territoire où Runzumwami devrait régner: ce dernier étant légitime serait aisément accepté par la population.

Ntare

Senyamurungu était le plus jeune des enfants d'une des femmes de Kurakengereza; il est donc vraisemblable que de son propre droit il ne tient pas un bien grand fief. L'aîné des fils, Rusabiko, fut tué en 1897 par l'aîné des fils d'un autre lit, Muzazi, père du grand chef actuel de Muyaga; Kiraranganya (celui qui a été récemment baptisé) Runzumwami, orphelin très jeune, fut élevé par son oncle Senyamurungu, qui administra ses terres jusqu'à sa maturité. Mais cette administration dure encore; je me souviens que Runzumwami (qui devait être le chef de la famille) est venu un jour s'en plaindre chez moi; mais j'ai dû le renvoyer au chef de poste de Muyaga.

Toutefois, si Senyamurungu a des fils, il serait imprudent de les spolier, au profit de Runzumwami, du fief que Senyamurungu tient en son propre nom.

J'ai déjà noté l'inutilité d'empêcher Kamwaga de revenir sous l'autorité du Roi.

Nyanza.

Le poste territoire de Nyanza se divise en 3 zones: 1. la zone côtière ou lac (Nyanza, Rumonge), 2. la plaine de la Mlagarazi; 3. les montagnes de l'intérieur.

Les deux premières zones en dépendent logiquement. La troisième - qu'on a une tendance à étendre aux dépens du territoire de Kitega, ne devrait pas en dépendre.

En effet, les deux premières zones, tout en faisant normalement partie de l'Urundi, échappent en fait à l'autorité des chefs. Les Watuzi (168) fuient le lac et la plaine de la Mlagarazi comme la peste: ils y contractent la malaria, et ne peuvent s'y rendre sans un réel danger. Aussi ne s'y rendent-ils pas. Ils y placent des "ivyariho" ou capitas (169); qui ne peuvent être que des Bahutu (170) acclimatés; eux-mêmes ne pourraient y vivre, et par conséquent ne surveillent pas ce qui s'y passe.

(168) Orthographe ancienne de Batutsi. Les Tutsi étaient l'ethnie dominante au Burundi comme au Rwanda.

(169) Nom donné pendant la période coloniale aux Africains auxquels les administrations conféraient des pouvoirs administratifs subalternes.

(170) Les Hutu étaient l'ethnie numériquement majoritaire, mais dominée aussi bien au Burundi qu'au Rwanda.

Dans les montagnes, le voisinage immédiat de Nyanza échappe sans doute à l'autorité du Roi; qu'on reconnaisse cette situation de fait. Mais tout le poste de Nyakasu le reconnaît, au Nord de la ligne de partage, à partir des montagnes qui font la ligne de partage Congo-Nil. Bikândagira, ici cité, est le chef de Kitega, où il a placé un de ses fils, Kagaju pour le représenter ! Mugwengezo, ~~dernier-frère-vivant~~ le seul cousin germain du Mwezi (son père Usumana et Mwezi étaient frères de mêmes grand-père et mère) jouit d'une influence énorme et est appelé à tous les conseils; Ntarugera l'estime et le respecte; Ndeteruye l'estime se rendait chez le Roi alors même qu'il était en révolte contre l'Européen de Nyakasu, je l'y ai vu moi-même; c'était chez le Roi que Ruviro et Mushirasoni allaient se plaindre quand le fils de Rugema lui causait des difficultés; ~~Bogemi est un Mwezi, Ndugu de même~~, Ruviro était même un des quelques favoris de la cour, Ndashushira est oncle du roi et frère de Ntarugera, Ndugu est son neveu ainsi que Bigeni, et l'on parle, (p. 2) d'une frontière ethnique entre les territoires de Kitega, ~~les postes de chefs~~ Mbanzabugabo, Rusengo, Rusokosa; qu'on en sépare encore Muhini et Choya, qui sont pratiquement indépendants, cela n'aurait, au point de vue de la politique royale, nulle importance; mais rattacher les Chefs du Nord de Nyakasu à Nyanza, c'est diviser le royaume actuel de l'Urundi en deux, et supprimer d'un trait de plume l'autorité du roi sur près d'une moitié de son territoire.

En effet, c'est bien là l'idée du Résident (171) et de l'Administrateur (172) de Nyanza. Le Résident parle d'une frontière ethnique ! l'administrateur croit de son devoir de prendre envers les chefs de Nyakasu l'attitude d'un défenseur éventuel: ce sont, dit-il, presque tous des Abatare et je les ai persuadés que leur meilleur soutien contre les incursions des Abezi serait

(171) La Belgique était représentée dans l'ensemble des territoires formant le Ruanda-Urundi à l'époque par un Commissaire royal. Celui-ci était assisté de deux adjoints, les résidents, un pour le Ruanda et l'autre pour l'Urundi.

(172) Sous les résidents se trouvaient, dans la hiérarchie, les administrateurs de territoire.

l'Européen s'ils lui étaient soumis,... Les Abezi, c'est dans leur esprit, le Roi. ~~Je crois qu'il serait plus logique.~~ Pourquoi ne pas les protéger sans les séparer, en les envoyant, pour se faire soutenir, chez l'Européen qui peut se trouver à côté du roi et est chargé précisément de veiller à ce qu'il n'abuse pas de son pouvoir ? Pourquoi faut-il amputer ?

Parmi les Abatare, il en a quelques-uns, comme Nyamusizi et Mushirromi-Mobereza, qui cherchent à se rendre indépendants du Roi; mais la plupart des autres, Ruviro, Mushirasoni...

Note. Mwambutsa n'est pas un rejeton des Abezi, mais bien l'un des deux représentants des Abataga. Les frères germains de Mtaga sont en lutte ~~rivalité~~ contre les autres Abezi, ~~et se rapprochent plutôt en ce moment~~ des parce que ceux-ci, à la mort de leur père, avaient déjà été pourvus, tandis que Nduhumwe et Bishinga, frères germains de Mtaga, ont encore spolié sous le règne de celui-ci.

18. Lettre à ses parents du 30 mars-6 avril 1919, (173)

Mes chers Parents, je profite d'un dimanche pour vous écrire, car je suis à présent surchargé de travail. Depuis ma dernière lettre, il s'est produit un événement inattendu, qui n'est pas sans avoir une influence sur la durée de mon séjour ici: je viens d'être nommé Résident (174) de l'Urundi - c'est-à-dire, pour vous à qui ce jargon ne dit rien, chef militaire et civil d'une province d'environ 1 1/2 million d'hommes, la plus belle à mes yeux (faut-il l'ajouter) de l'Afrique. D'un côté, c'est un honneur qu'on me fait, d'un autre, c'est une responsabilité qu'on m'impose,

(173) Cette lettre est écrite en deux parties à Kitega.

(174) Cette nomination résulte pour partie du décès inopiné sur la route de son congé du résident du Ruanda, lequel avait été remplacé provisoirement par celui de l'Urundi, Pierre Ryckmans assurant l'interim de la résidence dans ce dernier pays.

que je n'avais pas demandée et qui me fait un peu peur; enfin, à la grâce de Dieu! Mais puisque j'y suis, vous ne m'en voudrez pas de ce que je reste. Ma santé est excellente: il faut qu'elle le soit pour qu'après trois ans et demi de terme je consente encore à entamer cette tâche. L'oeuvre de gouverner un pays vers le progrès n'est pas un travail d'un jour, et je ne pourrai laisser de traces durables de mon passage ici que si j'ai le temps d'exécuter ce que je veux. Cela me met dans l'obligation morale de prolonger. Si vous éprouvez quelque peine à cette pensée, vous aurez je n'en doute pas, mes biens chers Parents, un peu de fierté dans le fond, et vous trouverez que j'agis bien et que je sers le pays ici comme je ne pourrais jamais, à mon âge (175), le faire en Belgique. Mes lettres vous ont déjà dit que le climat de l'Urundi est magnifique: le supérieur de la Mission voisine d'ici (176) (à deux petites heures à cheval) a dix-neuf ans de séjour sans congé et ne s'en porte pas plus mal; et ma situation financière n'est pas mauvaise puisque je touche, avec mes indemnités et frais de représentation, plus de 15.500 francs (177) par an; on me laisse d'ailleurs espérer un très prochain avancement, puisque j'occupe en ce moment des fonctions supérieures (de beaucoup) à mon grade (178).

6.4.19

Je continue ma lettre le dimanche suivant, et avec un plaisir renouvelé, car je viens de recevoir l'ordonnance supprimant la censure. On peut donc enfin dire ce que l'on pense, sans crainte de voir sa correspondance s'en aller au panier...

(175) Pierre Ryckmans a vingt-six ans à la date de cette lettre.

(176) Il doit s'agir de la mission de Mugeru dont le supérieur était à l'époque Henri Bonneau.

(177) A peu près 120.000 francs de 1960.

(178) Pierre Ryckmans était encore administrateur de territoire pour la durée de l'occupation à ce moment.

Je commence de m'habituer à ma nouvelle vie: et je regrette l'ancienne. Jadis, ma responsabilité était limitée à mon territoire. J'y connaissais mes chefs, je tenais la situation en main, et je pouvais tout faire par moi-même: tandis que maintenant, ma principale fonction consiste à commander aux autres. Cela serait parfait si je les avais choisis ! Mais on reprend le commandement avec le personnel existant, et il s'agit de le faire marcher, qu'il soit bon ou mauvais: on prend la responsabilité de choses qu'on ne peut pas faire soi-même. Cela amène des soucis; et le fait que les clairons de l'Urundi sonnent à mon passage n'est pas une compensation à ces ennuis. Cela me donne envie de grimper sous terre, d'ailleurs. Je ne peux plus faire une promenade sans qu'on le sache, et la joyeuse insouciance du début s'en est allée. Plus de randonnée en brousse, pour échapper au courrier. Dans le temps, quand je me sentais des fourmis dans les jambes, je m'en allais bravement sur mon cheval, et on pouvait m'écrire tant qu'on voulait!...Maintenant, il faudra un secrétaire et une machine à écrire à mes troussees. La vie de bureau s'empare du malheureux appelé à commander un district. On attend le courrier avec impatience, les manches moralement retroussées. Et on travaille et on travaille, pour arriver à faire table nette; mais ce n'est jamais fini avant l'arrivée d'un nouveau mètre cube de paperasses au courrier suivant... Si on laisse s'accumuler, on est perdu, on n'en sort plus... Malgré cela, je n'ai pas pu renoncer au contact avec l'indigène, qui faisait tout le plaisir de ma vie. Et l'on peut voir, dans mon bureau tout à fait européen - grand meuble comme celui de Père, avec mon chien accroupi à mes pieds, fenêtres à vitres, s'il vous plaît, fauteuil administratif, armoire à dossiers etc... -on peut voir en face de moi, bien souvent, un beau grand chef majestueux en costume d'écorce, discutant des questions de succession de grands vassaux ou de politique royale. C'est d'un contraste qui paraîtrait bien bizarre à un non-initié!... Je compte partir d'ici quelques jours pour mon premier voyage, (de résident, bien entendu, car j'en ai fait quelques autres!!!). Je vais aller visiter un de mes postes au Nord, à la frontière du Ruanda, et une mission. Puis je reviendrai ici pour un petit mois, après cela j'irai visiter Usumbura et les postes du Tanganika, pour revenir par le Sud et être rentré ici le 21 Juillet. - Grandes fêtes, conférences avec les administrateurs et avec le Roi, vingt mille indigènes à la danse. Après cela la saison sèche sera revenue et je m'en irai dans l'Est: j'aurai fini mon inspection vers Septembre et m'occuperai

alors de faire des labours: je fais dresser des boeufs (179) et, (tel je ne sais plus qui dans la mythologie) enseigne aux hommes l'art de se servir de la charrue...

Pour le moment, il pleut, il pleut bergère ! Chaque jour, matin et soir, il pleut; les marais deviennent énormes et les rivières furieuses. Cela ne m'empêchera d'ailleurs pas de les traverser, car les braves indigènes coupent des monceaux formidables de papyrus pour fermer les marais au passage, et on vogue sur les fleuves dans des embarcations légèrement humides, mais sûres: deux grandes bottes de papyrus, faisant flotteurs comme aux hydroplanes, entre lesquels on se couche le ventre au fil de l'eau, avec un nègre de chaque côté qui gouverne en nageant. C'est parfait pour les hommes; mais les caisses !! On retrouve quelquefois du tabac un peu moisi, des allumettes mouillées, des vêtements à mettre au soleil... Je dois partir en voyage, malgré la saison, parce qu'un grand chef du Nord, insoumis depuis longtemps, vient de se rendre et a été mis en prison en m'attendant (180). Je vais partir avec Louis Delannoy (181), qui s'en va dans le Ruanda; c'est un de mes bons amis, et je vais le conduire jusqu'à la frontière. Voilà pour le présent.

Maintenant, questions politiques. Où en est-on en Belgique ? Que dit-on du départ de Renkin des colonies (182) ?. Départ forcé ou désir de se dégager pour pouvoir voler plus haut et chercher le

(179) Voir ci-dessous le rapport sur l'agriculture et l'élevage au Ruanda-Urundi.

(180) Il s'agit de Kilima.

(181) Louis Delannoy (1892-1950) Substitut de l'auditeur militaire près des troupes en campagne qui vient d'être désigné en qualité de chef du Parquet au Ruanda (*B.C.B.*, VI, 609).

(182) J. Renkin (1862-1934), premier ministre des Colonies de 1908 à 1918 fut remplacé, en novembre de cette année, par L. Franck (*B.C.B.*, III, 747)). Ses fils avaient été des camarades de tranchée très proches de Pierre Ryckmans et le ministre semble avoir facilité le départ de celui-ci pour la Colonie en 1915.

cabinet ? - Où en sont les élections ? Et les partis ? et le suffrage des femmes (183) ? Et le vote de liste (184) ? Et le beau banc d'Anvers: Augusteyns (185), Adelfons (186) et consorts ? Heureusement que Marck (187) est député effectif maintenant, pour avoir au moins des gens de valeur au parlement... Quel est le poids de Neuray (188) et de sa feuille? Ce brave qui parlant de l'utilisation des compétences et de la nécessité de nettoyer tous ces avocats de la vie politique, a l'air de croire que les journalistes (qui ont tous les défauts des avocats et la formation en moins) valent mieux... Il me dégoûte terriblement et j'espère qu'il parle tout seul. - Et Woeste (189) ? Qu'en a-t-on dit en pays occupé ? Et la reddition d'Anvers (190) ? Cela est-il terminé enfin ? Toutes questions qui m'intéressent bien vivement et auxquelles j'espère

(183) Le suffrage des femmes avait été adopté par la Chambre des Représentants de Belgique en 1919 en même temps que le suffrage universel pur et simple, mais cette partie du projet de loi gouvernementale ne fut pas adoptée par le Sénat. Les femmes ne deviendront électrices qu'après la Seconde Guerre mondiale.

(184) Le vote par listes de partis a été introduit en Belgique en 1877.

(185) L. Augusteyns (1870-1945), fonctionnaire communal anversois, membre de la Chambre de 1906 à 1919.

(186) Non identifié.

(187) H. Marck (1883-1957), homme politique belge, membre de la Chambre de 1918 à 1919 et de 1919 à 1957.

(188) F. Neuray (1874-1934), journaliste belge, fondateur en 1917 du Quotidien la *Nation belge*.

(189) Ch. Woeste (1837-1922), homme politique belge, ministre d'Etat.

(190) En sa qualité de membre du conseil communal, Alphonse Ryckmans a joué un rôle actif dans la reddition de la ville d'Anvers aux troupes allemandes après l'évacuation de la position fortifiée par les troupes belges en octobre 1914.

que vous me répondrez. J'avais, dans une de mes dernières lettres, tracé un programme d'objets que chacun devait aborder: hélas, je n'ai encore rien reçu. Si, deux lettres de Mère, mais si courtes! Comme si elles s'étaient suivies à trois jours d'intervalle, tout le temps de la guerre... Je ne sais plus rien de la famille. J'ignore même le nombre de mes neveux et nièces; je ne sais pas ce que Step est devenu, ni Gustave (191), ni Marcel (192): ni ce que Bob (193) a fait pendant la guerre... rien, enfin...

J'attends impatiemment des portraits de vous tous, des photos de la maison, des journaux (un ou deux abonnements me feraient plaisir), un colis de Semois (194), s'il y en a, un colis postal de pipes en terre. J'espère que vous avez reçu de mes nouvelles par Paul Coppens, et la lettre que j'avais remise pour vous à Mr. Claes (195).

J'attends avant tout des lettres, un journal complet de ce qui s'est passé pendant la guerre, et depuis la paix.

Mes bien chers Parents, je voudrais pouvoir serrer tous mes frères et soeurs dans mes bras et vous embrasser vous-mêmes de tout mon coeur.

(191) G. de Waelhens (1885-1944) a épousé, le 17 septembre 1910, Paula Ryckmans (1884-1964), soeur aînée de Pierre.

(192) M. Mativa (1891-1930), docteur en médecine, a épousé, le 5 janvier 1914, Elisabeth Ryckmans (1889-1983), soeur aînée de Pierre.

(193) Xavier Ryckmans (né en 1897), frère cadet de Pierre Ryckmans.

(194) Il s'agit de tabac belge cultivé dans la vallée de la rivière de ce nom.

(195) Non identifié.

19. Lettre à ses parents du 1er mai 1919 (196)

Mes chers Parents, je vous commence une lettre de la Mission de Kanyinya, ma première étape sur le chemin du retour à mon chef-lieu, après avoir passé une huitaine de jours fructueux dans le poste de Tshohoha, à l'extrémité Nord de mon territoire, sur la frontière du Ruanda.

Que vous raconter ? Les choses d'ici sont assez différentes de celles d'Europe, et je dois renoncer à l'espoir de vous faire imaginer ce que je voudrais vous décrire. Comment alors vous intéresser ? Tâchons cependant de parler de façon intelligible, pour reconstituer le mieux possible l'atmosphère.

Ma vie pendant ces huit jours: d'abord, deux jours de danses guerrières: d'innombrables équipes de danseurs vêtus de peaux de léopard et armés de leurs lances et de leurs arcs se succèdent pour faire, dans une poussière qui brouille tout et sous un soleil ardent, les mêmes pas compliqués et les mêmes gestes. Il faut les admirer tous, réserver un compliment spécial pour les équipes les mieux vêtues, sans froisser les malheureux qui viennent avec deux pelés et un tondu, et de vieilles défroques de peau d'antilope retournées le poil en dedans pour essayer de faire croire que c'est du léopard; ils sont tous de si bonne volonté. Il faut faire la connaissance de tous les maîtres de ballet, fils ou favoris des chefs, qui viennent vous tendre leurs mains suantes après le spectacle; avoir un tact de baronne Staffe (197) pour savoir quelles mains on serre et lesquelles on ne voit pas; se souvenir de toutes ces figures pour les réjouir à l'occasion en y mettant leur nom.

Puis, les réjouissances terminées, je suis redevenu, pour un jour, fonctionnaire. Inspection des équipements de la troupe; -

(196) Cette lettre est écrite de la mission de Kanyina.

(197) Expression populaire dérivée du néerlandais stijf (raide, compassé) qui se prononce en dialecte staef.

doléances du chef de poste qui demande à grands cris des uniformes neufs; - vérification des écritures, de la caisse; - inventaires des magasins; - visite des bâtiments; - et de nouveau doléances: il faudrait un maçon; il faudrait une armoire au lieu des vieilles caisses à vin; où vais-je trouver tout ça ?...

Ensuite, je me souviens que je suis chef militaire et je m'en vais, un matin, suivre gravement l'exercice; exprimer ma satisfaction comme un Joffre (198), donner un conseil, faire une petite critique (pour montrer que je me souviens moi-même des théories bloquées jadis à Gaillon) (199).

Enfin, je rentre dans mon élément: les braves indigènes. Je reçois la soumission d'un grand chef qui a couru la brousse pendant quelques mois, et qui a dû avoir une petite leçon militaire pour revenir. Un savant pardon après la rigueur, et le voilà remis dans le bon chemin... jusqu'à ce que ses sorciers lui tournent de nouveau la tête. Et à voir ses gens revenir et se presser autour de moi je triomphe dans mon for intérieur, parce qu'une fois de plus la politique de douceur (sans faiblesse) qu'on me reproche quelquefois, produit ses fruits. - (D'autres ne parlent que de destitutions, de déportations, de pendaisons; je n'y crois pas et je persiste de plus en plus à n'y pas croire).

Les autres chefs du pays sont parfaitement soumis. L'un d'eux traîne une broncho-pneumonie, suite de grippe espagnole; il se sent mourir: résultats : 1. Je reçois son testament (dans le plus grand secret, de peur que l'héritier désigné ne soit immédiatement ensorcelé par ses rivaux); et 2. je lui applique un vésicatoire à la cantharide tellement formidable qu'il le fera mourir un peu plus vite ou le sauvera malgré tout. - J'apprends aujourd'hui que le

(198) J. Joffre (1852-1931), maréchal de France, commandant-en-chef des armées françaises en 1915 et 1916.

(199) Localité de l'Eure où était installée pendant la guerre de 1914-1918 une école de formation à la sous-lieutenance où Pierre Ryckmans suivit des cours en 1915.

brave vieux est convalescent et se fera porter sur la route, demain, pour me remercier...

Alors, les palabres. Le chef de poste à côté de moi, en face, les deux chefs, assis sur des chaises; leur suite, debout ou accroupie, encombrant la petite place étouffante qui sert de bureau, entourant la table, fermant la porte, se répandant à l'extérieur en houle; tous soigneusement frottés de beurre indigène qui, mélangé à la sueur, forme un composé dont Pivert (200) n'a jamais atteint la suavité. Les nouveaux venus croient tomber faibles, dans ces assemblées; mais on s'y fait. - Et les plaideurs exposent leurs affaires: - "Voilà: Dieu garde le Roi Mwambutsa, je suis le chef du Bukakwa. Jadis, j'ai épousé la fille de X, fils de Y, du Bukuba. J'ai donné six vaches en dot: une rouge, appelée - qui a vélé quatre fois; mais deux des veaux sont morts, le troisième a été tué pour la viande; le quatrième, devenu vache, a vélé trois fois; un des veaux est mort, les deux autres existent. La deuxième vache était blanche..." et ainsi de suite, jusqu'à ce que j'aie compris que les six vaches sont devenues dix-huit. - On passe au fait: "La femme s'est enfuie de chez moi; au lieu de rentrer chez elle (son père est mort, mais son frère existe toujours et a mes vaches) elle est allée chez mon cousin" (il désigne l'autre chef) "et est devenue sa femme. Moi, on ne m'a toujours pas rendu les vaches; lui, il a la femme sans avoir rien payé. Non pas que je veuille reprendre la femme; je ne la veux plus, elle ne m'a d'ailleurs pas donné d'enfants; mais je veux mes vaches; et puis, ce n'est pas une façon d'agir entre cousins. C'est lui qui a mis le mauvais sang entre nous; et des masses d'hommes de chez moi se sont enfuis chez lui avec leurs vaches et il refuse de les renvoyer; et la terre que mon grand-père a donné à son père il y a cinquante ans au temps où nous avons fait la guerre à Busokoza, je vais la lui reprendre parce que nous ne nous aimons plus. Voilà. Qu'on me coupe le cou et le poignet droit si j'ai menti. Dieu sauve Mwambutsa"...

Quand après un pareil exposé de la situation et deux heures - ou trois, ou quatre - de pourparlers, on renvoie les ennemis pour

(200) Parfumeur français très connu à l'époque.

qu'ils s'en aillent bras dessus bras dessous, réconciliés, vider quelques pots de bière ensemble, on sent qu'on n'a pas perdu sa journée : car dans de pareilles haines, tous les sujets souffrent, et les petits doivent se battre entre eux pour les amours des grands...

J'ai ainsi opéré deux grandes réconciliations : de vieilles haines coriaces qui semblent inextinguibles et qui malgré tout ne résistent pas à la patience, au long bavardage, au mélange d'un peu de sentiment, un peu de grosse plaisanterie, un peu de menace et beaucoup de bon sens...

Quand j'avais ainsi passé la journée, j'étais content, le soir, de m'en aller avec Louis De Lannoy, en pirogue, sur le lac Tshohoha, tirer canards, poules d'eau, gibier à plume de toute espèce avec de temps en temps un coup de fusil, de loin, à un hippo. J'ai mangé beaucoup de canards, mais pas encore d'hippo: dans l'eau, on les approche très difficilement, et il n'y avait pas de lune pour aller les tirer à terre, où ils viennent ravager les plantations la nuit...

Enfin, pour clôturer cette bonne semaine, nous avons condamné un bandit à mort, hier, et je le ramène avec moi pour le pendre à Kitega. Figurez-vous que ce gaillard avait tué un homme, sa femme et ses deux petits enfants parce que l'homme, dans un jour d'ivresse, était grimpé au pilier central de la hutte où il buvait pour regarder de haut dans sa bière. Cela est considéré comme une insulte et a coûté la vie à toute la famille ! Comme il avait en outre une demi-douzaine d'autres assassinats sur la conscience, j'ai requis la peine de mort la conscience tranquille, et au soulagement de toute la population. Je deviens d'ailleurs un habitué, le premier acte que j'aie fait comme Résident a été de présider à l'exécution capitale d'un assassin contre lequel j'avais également requis moi-même. Mais, cette fois-là, nous n'avons pas eu de chance. Le lendemain, je me trouvais dans mon bureau, l'après-midi, quand éclate un formidable orage. Le premier coup tombe sur le fil de la sonnerie électrique qui relie ma maison aux logements de mes boys; le second met le feu à une maison située à cent mètres de là, et qui avait un toit de chaume. Alarme, hurlements, tous les indigènes en fuite, au galop sous une pluie

diluvienne: je trouve à la maison - c'était le bâtiment de la poste - un boy foudroyé, mais pas mort (il en a réchappé d'ailleurs); mais il venait apporter à son maître une poule qu'il venait d'acheter et celle-ci avait été tuée net entre ses mains. Nous nous précipitons dans la maison pour sauver les valeurs, les papiers et le mobilier; on démolit portes et fenêtres pour évacuer plus vite, avant que le toit ne nous tombe sur la tête; nous finissons par enlever le tout, et nous sortons, au moment où cela devenait intenable à cause de la fumée et de la chaleur, - pour aller assister de l'extérieur, toujours sous le déluge, à la fin du spectacle. Et ne voilà-t-il pas qu'un indigène déclare d'un air philosophe : Vous voyez ? les blancs ont pendu un Murundi hier ! Ce sont des mânes qui se vengent !!! - La gifle retentissante qu'un des assistants lui a donnée lui a fait rentrer dans la gorge le reste de l'homélie; mais tous les nègres n'en sont pas moins convaincus ! Cela me rappelle l'anecdote qu'un des missionnaires d'ici vient encore de me raconter ce midi: un de mes prédécesseurs (allemand) avait condamné un assassin à mort, le jugement avait été confirmé, et il venait d'en donner lecture, d'une voix étranglée par l'émotion au condamné, en face de la potence. - La lecture terminée, le condamné s'en va, de lui-même, à la potence; et en passant devant son juge, il lui fait, de la main, un petit geste de salut aimable en lui disant : "Kiwa Kheri, Bwana mbukwa" - " Au revoir, Monsieur"... L'autre en a eu la chaire de poule. Il y a des noirs d'un stoïcisme extraordinaire.

Voilà bien du bavardage décousu, mes chers Parents, et je ne vous ai pas encore demandé de vos nouvelles; mais comme vous ne m'en donnez pas quand même, force m'est d'écrire tout seul et non de répondre. Depuis l'armistice: Père, Mère, sept frères et soeurs, deux beaux-frères, j'ai eu deux billets, trente lignes en tout. Je viens d'apprendre qu'un courrier parti pour moi le 20 de Kitega a été dévalisé en cours de route par les indigènes. Pour me consoler, j'essaie de me convaincre qu'il y avait des nouvelles de vous, mais, au fond, je n'y crois pas. - Enfin, je compte bien, en vous écrivant moi obstinément, finir par éveiller vos remords et par recevoir des nouvelles des miens, comme tout le monde. Quand on m'interroge, je dis d'ailleurs que j'ai d'excellentes nouvelles de chez moi, pour qu'on ne croie pas que je suis en brouille avec ma famille. J'espère que si ces nouvelles manquent, le fait n'en est pas moins vrai, et que les maux de la guerre sont oubliés. J'envoie mes meilleures affections à tous, et à vous surtout, cher Père et chère Mère, toute ma filiale tendresse.

20. Note sur les lunaisons rundi du 5 août 1919 (201)

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien trouver ci-dessous un tableau de lunaisons, dressé conformément au désir exprimé par votre lettre n. 2371.

Je crois devoir le faire précéder de quelques remarques.

1. Ce tableau n'est qu'un specimen. Je n'ai pas ici mes notes de Kitega, mais je crois me souvenir de ce que plusieurs noms de lunes sont différents. Je dresserai un autre tableau pour la région centrale après mon retour.

2. La connaissance des noms de lunes n'est pas universellement répandue, beaucoup de jeunes gens, notamment les ignorent. Les indigènes ne sont même pas d'accord sur le nombre de jours d'une lunaison, ils ne semblent pas se préoccuper de les compter; leurs "estimations" varient de vingt-cinq à trente cinq jours.

3. L'année compte treize lunes. La concordance défectueuse de cette année avec le retour des saisons donne lieu à bien des confusions auxquelles on n'attache guère d'importance. La lune au cours de laquelle tombent les premières pluies est la première de l'année, et s'appellent Munyonyo. C'est là le point de départ, à dater duquel on sait que les manifestations naturelles se succéderont dans l'ordre indiqué ci-dessous. Si l'on constate un retard, un désaccord, les vieux discutent, jusqu'à ce qu'un phénomène caractéristique: telle floraison, telle maturité, les remettent d'accord. En tous cas que le mois précédent ait été ou

(201) Rapport adressé au Commissaire royal, J. Malfeyt. Il serait intéressant de le comparer avec l'étude de P. Schumacher, dans le *Bulletin agricole du Congo belge*, vol. 33 (1942), 500-509.

non "Kihigutu" le premier mois des pluies sera toujours "Munyonyo".

4. Les étymologies sont quelquefois incertaines. Je les donne telles que je les ai reçues des indigènes avec la signification et les variantes indiquées par eux.

1. Munyonyo

8. Rwero ou Rwirabura

(octobre-octobre-novembre)

2. Kigarama

9. Ruheshi

3. Akatumba

10. Mukakaro

4. Nyamagoma

11. Akaremba

5. Kuhunguru

12. Akamenantovu

6. Ntwara

13. Kitugutu

7. Kaboza

1. MUNYONYO

Mois des semailles "Kunyonyera" = "courir". - "on court, la houe en mains mais pour aller semer les haricots".

2. KIGARAMA

La saison devient bonne pour les vaches; les herbes ont poussé dès les premières pluies; les bêtes paissent abondamment, s'alourdissent et "se couchent" (kigarama) après qu'on les a traitées. - "Prairial".

3. AKATUMBA

Mauvaise saison pour les hommes, celle où généralement la famine éclate. Les vivres de la dernière récolte sont mangés; il n'y a plus de bière; et les haricots nouveaux ne sont pas encore arrivés à maturité. L'étymologie m'a été donnée de deux façons différentes. D'après les uns, le nom vient de "Kutumba" qui signifie "être atteint d'une maladie du ventre" manifestée par un gonflement anormal vite suivie de mort; cette maladie serait fréquente pendant ce mois. D'après d'autres, il est dérivé de "intumba", "grain" dont "akatumba" est la forme diminutif: il ne reste plus qu'un petit peu de grain".

4. NYAMAGOMA

Les haricots sont mûrs; il y a des vivres en abondance; on mange à sa faim, on se remplit le ventre. "Kugoma" signifie "se remplir la bouche au point que les joues s'enflent et qu'on ne peut plus avaler".

5. KUHUNGURU

Mois de maturité du maïs. "Kuhungurura" signifie "égrener une carotte de maïs".

6. NTWARA

Mois de la maturité des courges. Appelé ainsi du verbe "kutwara", "porter": "on porte à la maison les courges et autres légumes par grands paniers".

7. KABOZA

Mois des grandes pluies, de "kubora", "pourrir"; "kuboza" faire pourrir. Ce mois là est dangereux pour l'eleuzine, qui pourrira sur pied si les pluies sont trop abondantes. "Il rend les gens malades" "Pluviose".

8. RWERO ou RWIRABURA

Rwero "le mois blanc (jaune)". C'est pendant ce mois que le grain jaunit : "kwera", "être blanc" être jaune.

"Rwirabura" le mois noir "mois de deuil de morts nombreuses suivant les maladies amenées par la lune précédente "kaboza" de "kwirabura" être noir".

9. RUHESHI

"Ventôse"; "le mois où le vent fait partir la pluie", étymologie inconnue: un verbe "kukeshu" signifie "rentrer le ventre en contractant les muscles"; un autre "Kuheshu" signifie "forger"; mais les indigènes tout en m'indiquant ces étymologies possibles déclarent qu'ils ne voient aucun rapport entre ces verbes et le nom du mois. Dans leur esprit, "ruheshi" s'associe à l'idée de vent, c'est le mois du vent. "Ku mpeshi" (pluriel de "rureshi") signifie "aux dernières pluies".

10. MUKAKARO

"Lune de sécheresse". Les herbes sont bonnes à être brûlées. "Kukakara" "être très sec".

11. AKAREMBA

"Mois des feuilles". Les feuilles jaunies tombent et sont immédiatement remplacées par des pousses fraîches. En brousse, les arbres dont les feuilles ont été brûlées se recouvrent d'un feuillage nouveau "Kuremba", "donner des feuilles".

12. AKAMENANTOVU

"Mois où graine le grand chardon". "Kumena", "porter de la semence" "ikitovu", "chardon".

La semence de ce chardon (qui au mois précédent a été couvert d'une floraison rose très abondante) tombe dans les chemins, et est balayée partout par le vent, cette semence est garnie de petites épines très aigues qui ennuient considérablement les indigènes en voyage.

13. KITUGUTU

"Thermidor" lune de la grande chaleur, le dernier mois de la saison sèche. L'écart considérable entre la fraîcheur des nuits et la chaleur lourde des journées brumeuses rend la température très pénible aux indigènes. "Kutuguta", "échauffer, mettre en sueur".

21. Note sur les problèmes monétaires du 4 septembre 1919 (202).

... La roupie (203) n'est pas la vraie monnaie, elle n'est qu'un moyen de l'obtenir. Elle joue le rôle du billet de banque et du chèque dans l'économie européenne. Dans une organisation pareille où cent hellers (204) achèteront toujours ce qu'achète une roupie, tandis que la roupie sera inutile entre gens qui traitent des affaires de l'importance d'un sou, l'étalon d'argent n'aura jamais sa pleine valeur en présence du billon de cuivre. Mais en temps normal, l'écart sera minime; le changeur rend un service et prend son courtage; c'est naturel. En temps normal, c'est-à-dire quand il existe une proportion, un équilibre entre la circulation du cuivre et celle de l'argent. S'il n'y a pas assez de cuivre pour satisfaire à tous les besoins, pour effectuer à toute réquisition et contre un simple courtage, l'échange de la roupie argent, celle-ci doit nécessairement se déprécier; elle deviendra l'équivalent d'un véritable papier monnaie; un titre de valeur nominale de cent hellers, qu'on n'est pas sûr de pouvoir négocier.

Or, la puissance d'absorption d'un marché d'un million d'hommes pour de la monnaie de billon, unique moyen d'échange, est à peu près illimitée. Il faut commencer par remplir ce réservoir; puis quand on est arrivé à niveau, assurer le débit régulier. La pénétration du cuivre est plus rapide que celle de l'argent, parce qu'il répond à un besoin plus impérieux. Pour conserver à la roupie sa valeur, puissance d'achat de cent hellers, il fallait jeter continuellement sur le marché des quantités considérables de ces

(202) Le début de cette note a été déchiré dans les papiers de Pierre Ryckmans. On trouve un écho de son contenu dans le premier *Rapport sur l'administration belge des territoires occupés de l'Est africain allemand*, Bruxelles Hayez 1921 (*Documents Chambre*, 1921, n. 547).

(203) Monnaie indienne introduite par les commerçants indiens dans l'Est africain.

(204) Monnaie divisionnaire austro-hongroise utilisée notamment en Afrique orientale allemande.

derniers, correspondant et aux pertes et au retrait de monnaie pour l'industrie bijoutière, (retrait peu important, la valeur d'échange du heller étant plus forte que son poids de cuivre) et à l'augmentation de la circulation de la roupie argent, et, enfin, à la différence entre la rapidité d'extension des marchés de l'argent et du cuivre.

Un homme me donne cent hellers contre une roupie que s'il est sûr de pouvoir trouver dans son entourage, en cas de besoin, assez de hellers pour changer sa roupie à son tour.

Depuis la guerre, tous les facteurs qui rendent nécessaire l'introduction de billon de cuivre ont agi avec une force nouvelle. Le retrait de la monnaie pour l'industrie est devenu plus important, par suite de l'impossibilité de se procurer des lingots et du fil dans le commerce. Les pertes se sont accumulées pendant cinq ans. Les progrès réalisés au point de vue de la pénétration européenne dans le centre, le nord et l'est du pays ont été énormes, depuis l'occupation Belge de nombreuses populations, qui ignoraient encore la monnaie à notre arrivée, l'apprécient aujourd'hui et en ont besoin; enfin les réquisitions des deux campagnes, le portage, les commerçants et les postes, ont mis en circulation une quantité considérable de monnaie d'argent de l'Union Latine (205), avec, comme billon à puissance d'achat réelle pour les transactions entre indigènes, les seules pièces de nickel de cinq et de dix centimes.

Et pendant ce temps, la circulation du cuivre n'a fait que diminuer.

Il en résulte ces deux conséquences.

(205) Union monétaire formée en 1865 par la Belgique, la France, l'Italie et la Suisse, auxquelles s'adjoignit la Grèce en 1868. Elle disparut en 1927 et avait cessé d'être active dès 1920.

D'abord, il y a trop peu de hellers. Il y en a moins qu'il y a cinq ans, alors que deux fois plus de gens en veulent.

Ensuite, sa proportion à l'argent s'est modifiée d'une façon si inquiétante que, quand la roupie valait 1 fr. 65 cm., le franc s'est négocié au marché de Ganogano (le principal marché indigène de l'Urundi) à un cours aussi bas que 22 hellers! La baisse du franc pourra encore aggraver cette situation. Ce qui prouve qu'elle est due avant tout au manque d'équilibre entre la circulation cuivre et la circulation argent et pas seulement au cours du change de la roupie, c'est que la roupie elle-même en souffre; au même marché de Ganogano, on cote une tête de bétail 10 roupies-hellers ou 14 roupies blanches, par exemple. Cela rappelle le cours des pesos-or et des pesos-papier des Républiques Sud-Américaines.

L'introduction du nickel n'est pas un remède à cette dépréciation du franc; il en souffre dans la même mesure. Ce qui manque sur le marché, c'est l'unité d'achat la plus petite, correspondant aux plus petites unités de vente et aux besoins quotidiens des indigènes. Les hellers, de moins en moins nombreux et perdus dans un marché de plus en plus étendu, ne suffisent plus aux besoins de la circulation. On les recherche, ils font prime parce qu'ils sont la seule monnaie vraiment utile; personne ne consent à en donner deux pour une pièce de cinq centimes pour le bon motif que deux hellers sont plus utiles, parce qu'ayant une puissance d'achat plus divisée. La plus petite pièce de l'organisation nouvelle tend à s'identifier avec la plus petite de l'ancien régime; 22 hellers pour un franc, c'est, à très peu près, cinq centimes, le heller.

A cette confusion et au malaise économique qui en résulte des règlements, des mesures de rigueur ne changeront rien, parce que la situation reflète la réalité des faits, l'offre et la demande. Par exemple, le commerçant qui doit acheter des vivres pour sa caravane, en cours de route, n'a que faire de ses francs; il faut absolument des hellers. Mais celui à qui il va les demander en a besoin aussi, les céder, c'est s'en priver, s'exposer à des ennuis; on ne le fera que contre une compensation à débattre. Si, par hypothèse, les règlements parvenaient à interdire le change des

roupies contre moins de cent hellers, personne ne voudrait plus changer, et la difficulté demeurerait entière.

Il n'y a qu'un remède, que le bon sens et d'ailleurs l'expérience indiquent. Au début de la guerre, quand les pièces d'argent disparaissaient, les pièces de cinq francs surtout, toutes les consommations dans les cafés, étaient payées en billets de vingt francs que personne ne parvenait plus à changer. La dépréciation du billet qui en résultait a été combattue avec une efficacité radicale par l'émission de nouvelles coupures de cinq francs; le gros billet reprenait sa valeur, parce qu'on pouvait de nouveau le convertir à son gré en menue monnaie. La même mesure s'impose ici pour que le franc ait sa valeur, qu'on introduise du cuivre. Quand il y en aura assez pour que le change soit toujours facile, le franc retrouvera son rôle, représenter du billon sous un moindre volume. Quand les billets de banque sont aisément négociables, personne ne songe à exiger le paiement de grosses sommes de métal.

Il faut donc une introduction considérable de monnaie de cuivre, pour rétablir l'équilibre économique. Il est impossible de dire dès à présent quelle pièce, celle de 1 ou celle de 2 centimes aura la vogue, mais il est probable qu'une seule seulement sera populaire. L'expérience dira laquelle.

Quant au nickel, il semble certain qu'il n'a aucune place dans le système monétaire d'un pays tel que celui-ci. Il ne correspond pas à un besoin.

En Europe, le nickel a fait, dans beaucoup de poches, disparaître le billon de cuivre; il y a peu de choses qui coûtent moins d'un sou. Et, d'autre part, pour nous qui portons des sommes sérieuses et qui comptons sans peine, la complication des différentes monnaies est compensée par l'avantage de ne devoir porter, en billon lourd, que juste ce qu'il faut pour faire l'appoint.

Ici, ces deux propositions sont renversées. C'est la plus petite pièce qui fait l'unité monétaire, quelle qu'elle soit. Si l'on n'a pas, pour acheter un objet de valeur minime, comme, par exemple, la ration d'un jour en manioc frais, de plus petites pièces que celle d'un sou, il en faudra tout naturellement cent pour acheter ce qui, dans l'idée de l'indigène, vaut à peu près cent fois plus, la chèvre par exemple. Plus l'unité monétaire est petite, plus on pourra lui en donner pour ses produits et plus il sera encouragé à venir les vendre.

Et d'autre part, ce n'est pas un inconvénient, pour la plupart des indigènes, de porter sur eux toute leur fortune. Même en cuivre, elle pèse si peu. Pour nous, la variété des valeurs est pratique; pour le noir, elle n'est que compliquée; il embrouille les comptes, confond les pièces et ne voit aucun avantage à posséder la même somme en fractions moins petites.

En résumé, la pièce de nickel est aussi inutile dans l'Urundi que les billets de cinquante et de cinq cents francs, qui, en Belgique, seraient supprimés sans aucun inconvénient. Elle est même nuisible, parce que, entre billon de cuivre et billon de nickel, la confusion est facile et fréquente. Des pièces de dix centimes usées et grasseuses, des pièces de deux centimes tout aussi grasseuses, ont exactement même apparence. Pour le noir, le résultat de cette confusion sera des erreurs d'abord, puis la méfiance, puis une tendance à déprécier la pièce à valeur supérieure jusqu'à la ramener au niveau de l'autre.

CONCLUSIONS

1. Il faut, dès à présent, un envoi d'au moins 10.000 francs de billon de cuivre.
2. Des mesures doivent être prises pour pouvoir faire ensuite, au fur et à mesure des nécessités, de nouveaux envois importants.

3. Il y a lieu d'envisager le retrait du cuivre allemand, à condition de mettre sur le marché une masse de cuivre belge capable de suffire à tous les besoins.

4. Il y a lieu de remplacer, dans une large mesure, le nickel par du cuivre, le nickel ne servirait plus alors que dans les relations entre civilisés, au même titre que les billets de banque.

22. Lettre à son père du 11 juillet 1919 (206).

Mon cher Père, voici une lettre "strictly business". J'avais demandé à Boma à quelles conditions la colonie serait disposée à m'engager à long terme (207), ce qui ne m'engageait à rien, mais aurait pu me donner, éventuellement, des certitudes d'avenir. Pour comprendre ce qui va suivre, voici les grades du service territorial à la Colonie.

Administrateur de 2e classe 10.000 frs.

Administrateur de 1e classe 12.000 frs.

Administrateur principal 14.000 frs.

Commissaire de District Adjoint 15.000 frs.

Commissaire de District 18.000 frs. etc.

(206) Cette lettre est écrite à Kitega.

(207) Pierre Ryckmans était encore à ce moment engagé à la Colonie "pour la durée de la guerre".

Normalement, on séjourne 2 ans dans le même grade aux grades subalternes; les gens qui étaient administrateurs de 2e classe au 1er janvier 1913 sont passés à la 1e classe au 1 janvier 15, principal au 1/1/17 et commissaire de district adjoint au 1 janvier 19. Quand je suis arrivé en Afrique, les Docteurs en Droit arrivaient comme administrateurs de 1e cl. - Depuis, on a changé et on n'a plus admis à la 1e cl. que les avocats ayant terminé leur stage; ce qui était mon cas en juillet 16 (208).

Quand j'ai quitté le front d'Europe, je pouvais, si je le voulais, partir soit comme magistrat à 11.000 frs avec augmentation minimum garantie de 1000 frs. par an, soit comme administrateur de 1e classe à 12.000. - J'ai préféré, évidemment, partir avec mon grade militaire qui me donnait 7.500 frs. seulement, mais avec la chance de me faire tuer, qui compensait bien la différence de traitement. J'aurais, en partant comme civil, été nommé administrateur principal fin 17 et Commissaire de District adjoint fin 19. Il y a un an, je demande à quelles conditions on veut m'engager; après de longs pourparlers, le Gouverneur Général m'annonce que je suis nommé administrateur de 1e classe au 25 juin 1918! - Voici ce que j'ai répondu: (on m'avait d'abord offert la même nomination au 1 janvier 19 et j'avais refusé):

" Monsieur le Commissaire Royal,

" J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre n. 2201, rectifiant le n. 2195

" La date du 25 juin 1918 m'est aussi inacceptable que celle du 1 janvier 1919, pour deux motifs. Le premier, c'est que du 26 Octobre 1915 au 25 juin 1918 j'ai bien servi la colonie; je ne veux pas commencer une carrière en perdant le bénéfice de ces trente-deux mois.

" Le second, c'est que j'estime avoir mieux agi en venant en Afrique comme agent militaire, que ceux de mes confrères qui se sont fait démobiliser pour y venir comme administrateur ou

(208) Pierre Ryckmans avait débuté son stage à l'été 1913.

comme magistrat. Ma dignité m'interdit d'accepter, autrement que pour le temps de la guerre, une situation qui m'expose à me trouver quelque jour sous les ordres d'un fonctionnaire, avocat de mon ancienneté au barreau, arrivé après moi en Afrique et ne m'ayant pas dépassé par un avancement au choix qui me permettrait de m'incliner devant son plus grand mérite: m'ayant, bien au contraire, dépassé simplement parce que j'ai sacrifié, pour venir au front, quatre mille cinq cents francs de traitement, alors qu'il aurait sacrifié, lui, à quatre mille cinq cents francs de traitement l'honneur de servir au front.

"Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'adresse à Mr. le Gouverneur Général une démission formelle, la nomination que cette haute autorité daigne m'accorder ayant été faite sans mon consentement.

" Je me permets de vous prier de l'informer de ce que je retire purement et simplement ma demande d'engagement à long terme".

Je suis bien sûr que tu approuves cette lettre, fond et forme, y compris son impertinence. Cela ne serait pas bien intéressant, si mon cas ne constituait un exemple. Tout le monde est traité de même, ou moins bien.

Cependant - c'est un point sur lequel je n'ai pas insisté, parce que ce n'est pas à moi d'en parler, - j'ai été noté pour le service territorial, où je demandais mon engagement, comme je crois que peu d'agents ont été notés. J'ai eu mon dossier sous les yeux, et il m'a fait rougir. Le premier de mes chefs, Résident de l'Urundi (209) me traitait de "sujet d'élite", dont il regrettait vivement le départ. Le second, colonel commandant supérieur des

(209) Il s'agit du Commandant J. Jammes (*supra*, note 144).

provinces du Nord (210) ne me laissait repartir pour le front, en Août 17, qu'à la condition qu'on me renvoie aussitôt la campagne terminée. Le troisième, Résident de l'Urundi, mon prédécesseur (211) mettant ~~eomme~~ ses avis sur ma demande d'engagement à long terme, après un résumé de mes qualités qui se résumait en cette conclusion un peu "pompière": "de pareils enfants font honneur à la Belgique" (sic!!!) ajoutait cette note dont la modestie, peu flatteuse pour lui-même, prouve la sincérité: "je suis souvent confus de devoir commander à un collaborateur "éminent" (resic!!!). Il n'a d'ailleurs quitté la Résidence, pour reprendre celle du Ruanda (212), qu'à la condition de n'avoir pas d'autre successeur que moi.

Si je te donne ces détails dont je ne t'ai jamais parlé, c'est pour te montrer la façon dont on traite "les meilleurs". On ne pourra jamais me dire que, si on ne me donne pas de conditions plus favorables, c'est parce que j'ai fait quelque chose pour mériter. Ma seule faute, c'est d'avoir été soldat.

On ne s'imagine pas, en Europe, ce qui se passe à la Colonie. C'est un véritable scandale. Il n'y a plus de personnel. On ferme les postes, l'un après l'autre, faute d'agents. Des postes qui faisaient 20.000 francs (213) d'impôt par mois sont fermés, abandonnés à la brousse. Et on n'a pas de personnel, alors que des

(210) Il doit s'agir de G. Stevens, commandant le corps d'occupation en 1917 (voir *supra*, note 137).

(211) Il s'agit de E. Van den Eede (1888-1947), premier résident "civil" de l'Urundi qui succéda en 1919 au commandant J. Jammes, premier résident "militaire" (*B.C.B.*, VI, 353).

(212) E. Van den Eede a quitté l'Urundi pour assurer au Ruanda l'intérim de J.-F. Declercq, résident de ce pays rentrant en congé et qui devait décéder en Afrique du Sud suite à un accident de chemin de fer alors qu'il s'y rendait pour prendre le bateau vers l'Europe (*B.C.B.*, IV, 184).

(213) Le franc de l'époque doit être multiplié par 8 environ pour obtenir sa valeur en 1960.

centaines de jeunes gens ne demandent pas mieux que de prendre du service, parce que tous sont traités comme moi, chacun dans sa sphère et dans son grade. Ce n'est pas que les Belges refusent de venir, car les sociétés n'ont pas le même sujet de se plaindre; c'est qu'on refuse d'engager les gens à des conditions convenables. J'ai examiné le dernier Bulletin reçu ns 3 et 4 du 10 et 25 février dernier. Il y a la liste des passagers d'un départ et d'une arrivée. Je déduis les passagers pour le Congo Français, marqués "République Française", ainsi que les familles d'agents voyageant avec eux, tant à l'arrivée qu'au départ et je trouve les chiffres suivants:

Vers l'Europe; partis:

Ministère des Colonies	120
autres	99

D'Europe; arrivés:

Ministère des Colonies	37
autres	68

C'est-à-dire que pour ces deux catégories de passagers les proportions des arrivés aux départs ont été les suivantes:

Colonies: arrivées 30,8% des départs.

Autres: arrivées 68,6% des départs.

Je suis sûr qu'aux mois suivants la situation ne s'est pas améliorée, au contraire.

Parmi le personnel sous mes ordres je constate les cas suivants:

3 agents, au traitement de 6500 francs depuis le 1 juillet 1917 et 1 au traitement de 6500 francs depuis le 1 juillet 1918, demandent leur engagement à long terme au service territorial, où ils sont employés pour le moment tout en étant militaires. Pour l'un d'entre eux, je n'ai pas reçu de réponse depuis deux ans qu'il a fait sa demande. Les autres, au lieu d'être engagés comme agents territoriaux de 3e classe (comme ils auraient pu l'être s'ils avaient préféré s'engager comme civils il y a trois ans) et d'avoir le traitement de ce grade soit 7000 francs, sont engagés au 1 janvier 1919 soit donc après deux ans et demi à trois ans de bons services, comme commis à 6500 frs, avec l'espoir de refaire à nouveau deux ans dans ce grade et au même traitement. Ceux qui sont venus, au même bateau qu'eux, comme civils, ont actuellement 7500 à 8000 frs.

L'agent des postes qui se trouve sous mes ordres appartenait à l'administration des postes en Belgique. Il y était plus ancien que son prédécesseur ici. Mais celui-ci, (qui était soldat) est venu pour le service postal, l'autre pour les troupes. Ils ont le même temps de service en Afrique; mais celui qui a jeté son fusil pour venir est actuellement le chef hiérarchique de l'autre. Et c'est la même chose partout. Avec tout le bruit que l'on fait en Europe autour des "héros de la guerre", il est de principe à la colonie qu'on engage les gens qui sont venus ici pour se battre, au grade qu'ils auraient s'ils arrivaient d'Europe aujourd'hui. Tout le temps passé au front d'Afrique est perdu pour leur avancement. Et quand on constate que d'autres, militaires eux aussi, sont venus se réfugier ici dans le service civil, et ont fait de l'avancement pendant que les naïfs se battaient, on ne s'étonne pas de voir que tous les bons éléments arrivés à la Colonie comme volontaire de guerre, ne veulent pas entendre parler de rester au service. On offre une prime à la lâcheté, et les bons sont considérés comme des imbéciles qui n'avaient qu'à ne pas se laisser prendre aux vieux refrains de patriotisme et de gloriole militaire. C'est tout simplement honteux et je voudrais qu'on le sache en Europe. Je dois, moi, me découvrir aujourd'hui bien bas devant des confrères magistrats, arrivés en Afrique longtemps après moi, mais qui ont été assez intelligents pour ne pas y venir comme sous-officiers. Ils ont aujourd'hui rang de commissaires de district; j'y arriverais, moi, dans quatre ou cinq ans, parce que j'ai été au front. C'est une faute; une maladresse; une erreur; - il faut que je la paie.

Si je t'écris aussi longuement, c'est parce que, tout en devant sans doute renoncer à ma vocation qui serait de servir jusqu'au bout la cause coloniale, je n'en aime pas moins l'Afrique; et je crois qu'en ce moment-ci je rendrais plus de services en criant en Europe qu'en travaillant ici. Le budget bouclé est du bluff!! 300.000 francs de boni; mais mille agents qui ont droit à mille francs d'augmentation et qui ne les reçoivent pas, cela fait un million. Au lieu que 7 millions de belges paient chacun 10 centimes pour combler le déficit, on le fait combler par mille agents qui sont imposés de mille francs chacun, et le budget est clôturé en boni!!!. J'ai visité, au cours de mon dernier voyage deux postes du Congo Belge, Luvungi et Uvira. Ils sont morts ! La brousse envahit les chemins, les maisons tombent en ruines, faute de crédits pour les entretenir: il faut qu'on boucle le budget! Mais un jour arrivera où il faudra reconstruire, et cela coûtera plus cher que d'avoir entretenu!

On a constaté qu'au prix actuel de la vie - de quatre à sept francs pour une bouteille de bière; deux frs 50 pour une boîte de lait; 24 frs pour un kilo de beurre; 4 frs le kilo de farine; 3 frs le kilo de pommes de terre, dans certains postes - et le reste à l'avenant, on a constaté que les petits agents ne pouvaient plus vivre avec leur traitement de 6.000 francs diminué de la retenue obligatoire de 15% pour fonds de réserve: on a supprimé la retenue de réserve; les agents touchent tout, dépensent un peu plus que tout, et rentrent en Europe avec des dettes, leur terme fini!...

Au Congo, Henry n'est plus appelé que le "Danger Public". On dit chaque jour qu'il a enfin sauté, et chaque lendemain le trouve à son poste. Tout le bas (214) est bourré d'agents démissionnaires qui attendent le bateau, et vont, en Europe, s'engager aux sociétés coloniales: mais le budget se boucle d'autant mieux, avec autant de fonctionnaires de moins à payer! Et l'on se frotte les mains, en attendant que l'effet de tous ces départs se fasse sentir en révoltes, en refus de payer l'impôt et en ruines de toute espèce.

(214) Il s'agit du Bas-Congo.

Quand on aime l'Afrique comme je l'aime, on en pleure de chagrin et de rage: on voudrait crier casse-cou si haut que toute la Belgique l'entende.

Autre chose encore. Ce n'est pas toi qui me l'a dit, mon cher Père, et je t'en veux car je n'ai pas encore revu ta bonne écriture, lu les réflexions de ta sagesse et de ton expérience. Cela vient de Henry De Lannoy (215) qui écrit chaque semaine à son fils des lettres de huit-dix pages. Il paraît qu'il y a des gens, en Belgique, qui voudraient céder l'Urundi et le Ruanda pour l'enclave de Cabinda (216)!

Je connais, pour l'avoir traversé tout entier, le pays (217) que Caillaux (218) a cédé à l'Allemagne en 11: on le traite de traître pour cela. C'est un immense marais couvert de forêts, où la maladie du sommeil a exterminé la population. On y fait cent kilomètres sans voir une âme. Je connais, de loin, la région de Cabinda, et je connais à fond celle-ci. Celui qui lâcherait celle-ci autrement que devant la force serait bien autrement que Caillaux un traître au pays, malgré tous les Cabinda du monde. De toute la côte de l'Atlantique, depuis l'équateur jusqu'à l'Angola, il n'y a que dix kilomètres qui valent quelque chose: ce sont ceux où il n'y

(215) Il s'agit du père de son ami Louis de Lannoy (voir *supra*, note 180).

(216) Territoire portugais situé au nord de l'embouchure du Congo dans l'Atlantique et séparé de la colonie de l'Angola suite à la décision de donner à l'Etat indépendant du Congo un accès à la mer.

(217) Il s'agit précisément du "corridor" de la Sanga dont il est question dans le *Journal* (*supra*, pp. 6-8).

(218) J. Caillaux (1863-1944), homme politique français, président du Conseil, négocia avec l'Allemagne l'accord du 4 novembre 1911 par lequel l'Allemagne laissait à la France les mains libres au Maroc contre la cession d'une partie du Congo français dont le corridor de la Sanga.

a pas de côte, c'est le lit du fleuve, et nous l'avons! - Tandis que le Ruanda et l'Urundi, ensemble, ont une population égale à la moitié de la Belgique au moins, égale au cinquième de tout le Congo! Sans transports, sans numéraire, sans commerce, j'arriverai, pour l'Urundi, à boucler mon budget! Dans la prospérité revenue, nous trouverons ici une prospérité immense. Tandis que Cabinda! Une idée d'écolier maniaque, qui trouve ce petit bout autrement teinté que le reste une tache sur la carte du Congo!... Nous avons cinquante Cabinda dans notre colonie: le Ruanda et l'Urundi y sont uniques parce que c'est, avec une partie du Kivu (219), la seule partie à climat tempéré et à cultures Européennes. Quand je pense qu'il y a des journaux en Belgique, je souffre d'en être si loin... Et d'un autre côté, je rage de penser que le Gouverneur général qui ne me connaît pas et qui ne peut pas savoir qu'on exagère en me traitant de "sujet d'élite" et de "collaborateur éminent" ne veut pas des services que j'offre sans limite à la colonie... Je voudrais être partout à la fois... Il vaut mieux revenir à nos moutons, et terminer cette longue lettre en te parlant de mon petit train-train journalier. Cela calmera mes nerfs...

Donc, nous préparons ici des fêtes sensationnelles pour le 21 Juillet. Tous les chefs du pays y seront, avec leurs danseurs vêtus de peaux de léopard. Depuis deux mois, on accumule les vivres, le bois de chauffage, on construit dans les environs du poste des huttes provisoires pour les visiteurs. Tous les chefs du pays ont reçu un petit bâton sur lequel ils coupent une entaille chaque matin pour compter les jours et arriver juste: il y en a qui ont dix jours de marche à faire. J'ai obtenu de Kigoma la musique militaire pour rehausser l'éclat de mes fêtes: je crois que ce sera quelque chose d'inouï. Cette musique écorche quelques airs connus d'une façon vraiment cruelle: n'empêche que nos indigènes n'auront jamais rien entendu de plus beau... Je compte organiser un concours de photographies avec obligation pour tous les concurrents de me donner un exemplaire de leurs épreuves: cela me procurerait une collection complète qui serait un magnifique souvenir. - A propos de souvenirs, si tu pouvais demander à

(219) Région orientale du Congo belge, limitrophe du Ruanda-Urundi.

Franck (220) une collection des photos de l'Urundi prises par la Mission Gourdinne (221), tu me ferais bien plaisir. M. Gourdinne, que j'ai piloté ici, m'a promis que je pourrais l'avoir en la demandant au Ministère. Santé toujours excellente, mais moral faible parce que sans nouvelles de la maison. Quatre bouts de lettre de Mère, jusqu'ici; une lettre de Gon (222), de Juillet 18, qui vient de me parvenir; rien de Step, id. De Paula (223), Madeleine (224), Lily (225), Albert (226), Bob; pas un remerciement de Gon pour les cartes postales sans nombre à timbres du Cameroun, du Congo Belge et Français de l'Occupation Indienne et Belge en A.O.A. (227), de la Croix-Rouge etc... Je ne lui en enverrai plus.

Je compte rentrer sous peu: la lettre que je viens d'envoyer ne me permets pas de rester après la date où je puis m'en aller

(220) L. Franck (1868-1937), ministre des Colonies de 1918 à 1924 (*B.C.B.*, III, 325). Avocat à Anvers depuis 1890 et échevin de cette ville depuis 1915, il connaissait fort bien le père de Pierre Ryckmans, également avocat et membre du Conseil communal.

(221) J. Gourdinne, cinéaste belge chargé en 1917 par le ministre des Colonies d'une mission cinématographique et photographique dans les territoires belges.

(222) Gonzague Ryckmans (1887-1969), frère aîné de Pierre Ryckmans. Aumônier pendant la guerre de 1914-1918.

(223) Paula Ryckmans (1884-1964), soeur aînée de Pierre Ryckmans (voir *supra*, note 191).

(224) Marie-Madeleine Ryckmans (1885-1935), soeur aînée de Pierre Ryckmans.

(225) Elisabeth Ryckmans (1889-1983), soeur aînée de Pierre Ryckmans, marié à M. Mativa (*supra*, note 192).

(226) Albert Ryckmans (1893-1967), frère cadet de Pierre Ryckmans.

(227) Afrique orientale allemande.

normalement, par expiration de terme. Puisque je refuse de m'engager à long terme, je n'ai pas de motif pour prolonger. Cependant cela me coûtera! J'ai semé des eucalyptus et des sapins et je voudrais tant les voir grandir! J'ai semé surtout, dans le coeur des noirs, et je voudrais tant voir lever la moisson... Je resterai ici pendant quelques mois encore, parce que je ne veux pas compromettre mon oeuvre en la lâchant brusquement. Mais, sauf événements imprévus, je compte partir à temps pour rentrer vers la fin de l'hiver. Après avoir été grand chef ici, il sera peut-être dur de retomber dans la médiocrité des fins d'audience en justice de paix; mais il faut bien se faire une raison...

Au revoir, mon cher Père, cette fois-ci je jure pour tout de bon que je n'écris plus un mot avant d'avoir reçu des nouvelles de vous tous. J'embrasse Mère et mes frères et soeurs de tout mon coeur, et t'envoie à toi toute ma filiale affection.

23. Note sur l'agriculture dans l'Urundi du 15 octobre 1919 (228)

I. Généralités

D'une manière générale, l'on peut dire que l'Urundi se divise en régions de cultures et régions mixtes. Des régions d'élevage, c'est-à-dire où les produits du bétail sont la base de l'alimentation, n'existent pas. - Cependant, une région se distingue nettement du reste du pays au point de vue de l'importance relative de l'élevage et des cultures, c'est le Bututsi, situé dans l'hinterland de Rumonge, entre ce poste et Kitega. Le bétail y est beaucoup plus nombreux qu'ailleurs, cela tient sans doute à la qualité des

(228) Ce rapport est l'un des documents où apparaît le mieux l'esprit de synthèse en même temps que le souci du détail et l'esprit pratique d'un avocat anversoïse, récemment diplômé en droit, n'ayant, quatre ans avant la rédaction de ce texte, aucune idée de ce que pouvait être l'Afrique et n'étant installé en Urundi que depuis trois ans dont il faut déduire les mois passés en Afrique orientale allemande.

pâturages. C'est une région de hauts plateaux; située aux sources des rivières Mubarazi et Ruvirunza, les principaux affluents du Ruvubu.

Dans la plaine du Tanganika, le bétail est rare. C'est à proprement parler, une région de cultures. Dans la plaine de la Malagarasi, il est rare également et la population y est fort peu dense. Ce pays, qui se prolonge vers l'Est, par le Mukumoso, jusqu'à la frontière de l'Usuwi, au-delà de Kibondo, se rapproche, au point de vue de la configuration physique, de la densité de population et des moeurs des habitants du pays voisin de l'Uha. Il n'a d'ailleurs été conquis et colonisé par les Barundi que sous le règne du dernier Ntare, il y moins d'un siècle. - Je n'ai pas parcouru la région de Kibondo; mais, d'après les rapports, le bétail y est très rare; il y existerait même de la tse-tse. - La plaine de la Ruzizi (tout au moins au pied des montagnes) est mieux partagée. Il y a assez bien de bétail et il est fort beau.

Partout, dans la plaine, le bétail doit s'acclimater pour réussir. Les bêtes adultes résistent assez rarement; les sujets jeunes s'adaptent le plus souvent et ne cèdent en rien, au bout de quelques années, au bétail des zones tempérées du plateau central.

Au point de vue agricole - Tanganika, basse Ruzizi, Malagarasi -; la zone intermédiaire - haute Ruzizi, lacs du Nord Est, Mukumoso -; et le haut plateau central. La plaine est favorisée: le palmier y est abondant, le manioc magnifique, l'arachide riche; la canne à sucre, le coton, le riz y poussent. La zone intermédiaire est encore mal connue: les bords des lacs du Nord-Est ainsi que le Mukumoso sont peu peuplés et couverts de brousse; les Allemands y voyaient des pays de colonisation possible, les seuls de l'Urundi d'ailleurs. - Le haut plateau central est le plus intéressant au point de vue de l'élevage, mais ses richesses agricoles sont beaucoup moins importantes que celles de la plaine: le palmier y est inconnu, l'arachide y paraît pauvre; par contre les céréales d'Europe y sont peut-être appelées à un avenir.

II. Agriculture

Les principaux problèmes qui se posent pour mettre fin une fois pour toutes aux famines qui ont, périodiquement, désolé l'Est et le Sud du pays pendant ces dernières années, et pour permettre à l'Urundi de tirer ses ressources de son agriculture, sont les suivants:

Extension des cultures.

Choix des plantations à faire.

Equilibre rationnel à établir entre la culture et l'élevage. Lutte contre les fléaux qui détruisent ou compromettent les récoltes. Introduction de procédés nouveaux et de cultures nouvelles.

Dans une bonne partie du pays, l'étendue des cultures est insuffisante pour nourrir toute la population pendant toute l'année, pour peu que des circonstances défavorables influent sur le rendement des récoltes. Les famines sont annuelles dans le Buyogoma - toute la région située au Sud de Muyaga, et entre ce poste et Kiofi.

Cela tient tout d'abord à une cause politique: le malaise des populations se traduit immédiatement par leur répugnance au travail. Les causes de désordre: révolte du chef Senyamurungu, inquiétude où vivaient les populations du Sud-Est, menacées d'une conquête par le grand chef Ntarugera, ont définitivement disparu pendant ces derniers mois, et le terrain est déblayé pour l'action. Cela tient ensuite au caractère exclusivement "saisonnier" des cultures: on ne cultivait, dans tout l'Urundi central, et jusqu'à ces derniers temps, que des céréales et des légumineuses devant être semées à dates fixes, récoltées à dates fixes. A cause de l'irrégularité des saisons, la vie agricole n'était qu'une succession d'inquiétudes, de risques et de menaces.

Les semailles et les récoltes se suivent, normalement, de la façon suivante (voir le tableau des lunaisons récemment envoyé) (229):

Octobre (Kitugutu): semailles des haricots, du maïs, des colocases.

Octobre-Novembre: labours pour les semailles du sorgho.

Novembre (Munyonyo): semailles de l'éleusine.

Décembre (Kigarama): semailles du sorgho.

Janvier (Akatumba) commencement de la récolte des haricots.

Février-Mars (Kulunguru) récolte du maïs.

Mars-Avril (Ntwarante) récolte de l'éleusine; semailles des haricots tardifs.

Juin-Juillet (Ruheshi) récolte du sorgho; puis récoltes des haricots tardifs.

Les pois se sèment et se récoltent à peu près aux mêmes saisons que les haricots, qu'ils remplacent dans l'Ouest.

Il suffit de considérer ce tableau pendant un instant pour voir qu'il ne laisse aucune place à l'imprévu, aux accidents, et pour comprendre l'anxiété continuelle où vivent les indigènes. Pour

(229) Texte n. 19 *supra*.

qu'on ait de quoi se nourrir, il faut que tout marche à souhait. Le hiatus le plus dangereux, c'est celui entre les dernières récoltes de haricots et pois en saison sèche, et les premières récoltes des pluies suivantes, en Janvier. Si les récoltes tardives échouent, c'est la famine certaine. Si même elles ont bien réussi, elles n'iront en tous cas pas plus loin que Janvier: il faut encore que les semailles d'Octobre donnent. C'est d'ordinaire en Décembre-Janvier, pendant le mois de "Katumba" ("disette") que la famine éclate. Les indigènes sont tout naturellement tentés de raccourcir la période dangereuse. Ils sèment, à tout hasard, des haricots jusqu'en mai. - Si les pluies cessent avant la floraison, ce qui a été le cas cette saison (les dernières pluies sérieuses sont tombées à Kitega les 2 et 16 mai), cette récolte sera certainement perdue. - Et d'autre part, voyant les greniers se vider et la famine qui s'annonce, on sème souvent les haricots en Septembre, dès les premières pluies. Celles-ci ne sont que les signes avant-coureurs de la saison, la devançant quelque fois de plusieurs semaines. Si les pluies ne se succèdent pas à intervalles rapprochés, les plants se dessècheront aussitôt levés, et la récolte sera de nouveau perdue.

Pour "boucher les trous", pour tenir, en attendant la maturité des haricots, on voit chaque année les indigènes en manger les feuilles vertes car la famine - cruelle ironie - se manifeste presque toujours quand les haricots sont déjà en fleur...

Dans beaucoup de régions où le manioc et la patate sont inconnus, on n'a, comme vivres se récoltant en toute saison, que la banane.

Le remède préconisé par M. l'Inspecteur de l'Agriculture Mortehean (230): semer des variétés hâtives, serait certes efficace; il en sera parlé plus loin. Mais c'est là une question à étudier et à expérimenter; le mal est là, il faut le combattre dès aujourd'hui. Les remèdes immédiats sont de deux natures: ils sont simples et efficaces:

(230) M. Mortehean (né le 19 février 1883), futur résident du Ruanda.

1. Semer des vivres qui se récoltent en tout temps et se conservent en terre tout en se développant jusqu'au jour où on en a besoin;
2. Semer dans des terrains où les cultures sont toujours possibles; c'est-à-dire irriguées.

1. Le manioc et la patate douce sont les cultures idéales pour des pays à saisons irrégulières: le manioc surtout, parce que la période pendant laquelle on peut, à son choix, le récolter ou le laisser en terre est beaucoup plus longue que pour la patate douce, et qu'on en fait d'ailleurs une excellente farine.

Le manioc réussit suffisamment partout, sauf sur les plus hauts sommets. Il peut rester en terre presque indéfiniment: on le récolte depuis neuf mois jusqu'à deux ans. Que les pluies soient tardives, sa croissance, une fois que les boutures ont repris, n'en est guère compromise: il vaut, - comme le personnel de l'Urundi ne cesse de le répéter chaque jour aux indigènes, "il vaut dans la terre, les haricots dans le grenier". Cet aphorisme commence d'être connu; il est en voie de passer proverbe. Le manioc n'est pas attaqué par les sauterelles. Il a, en outre, ceci de tentant pour l'indigène, c'est que, si des boutures se dessèchent on n'aura jamais à regretter de ne les avoir pas mangées... Point de risque de manquer de semences, ni de devoir choisir entre la famine de demain et la faim d'aujourd'hui.

S'il me fallait choisir le fait économique le plus saillant de la dernière année, je n'hésiterais pas à désigner l'énorme extension du manioc. Il envahit le pays. Le mouvement, lancé par l'Européen, lui échappe aujourd'hui. Dans le centre de l'Urundi tout au moins, l'indigène est converti, et son zèle dépasse toutes les espérances. Des plantations en pleine pousse sont quelquefois rasées presque au niveau du sol pour en établir de nouvelles: des chefs, à qui nous demandions des boutures pour Kitega n'ont pu nous en fournir que des quantités insignifiantes, parce qu'ils avaient tout employé chez eux...

Dans l'Est et le Sud-Est, par contre, le mouvement en est tout à ses débuts. Le manioc y est si rare que des chefs comme Kiburugutu (ancienne chefferie Senyamurungu), Kiraranganya et Ntakicha notamment, font chercher des boutures à Kitega, à trois, quatre, cinq étapes de distance.

Dans l'Ouest, nous n'avions plus rien à faire à Usumbura, où le manioc est depuis longtemps la principale ressource alimentaire des indigènes. Dans la plaine de Nyanza, tout a été fait: grâce, en bonne partie - il serait injuste de ne pas le signaler ici - à l'intense et bienfaisante activité de l'administrateur M. Wuidart (231), le manioc couvre la plaine, où il réussit d'ailleurs fort bien.

En somme - et quoique la situation soit encore, pour peu de temps, nous l'espérons, précaire dans l'Est et le Sud-Est, - l'on peut croire que, à moins de catastrophes d'une extension tout à fait imprévue, des famines ne sont plus à redouter dans le Centre et l'Ouest, et que celles qui se produiraient ailleurs pourraient être combattues sur place, par les ressources du reste de l'Urundi.

2. Quant aux cultures dans les bas-fonds, préconisées par Monsieur le Commissaire Royal dans une lettre récente, presque tout reste à faire sur ce point. Des efforts énergiques ont été faits auprès des chefs; des exemples salutaires donnés dans les postes mêmes; d'excellents enseignements répandus par les Missions. Mais les résultats sont, jusqu'ici, isolés, et de très grands progrès devront encore être réalisés avant que nous puissions nous dire satisfaits.

C'est ici que doit se placer la question des rapports normaux entre l'agriculture et l'élevage.

A ce propos, je partage l'opinion qui a été émise par M. Mortehan et que M. le Commissaire Royal a signalée dans une communication au ministre: on a donné, sur bien des points, des

(231) F. Wuidart (né en 1874), agent de la Colonie.

appréciations simplistes, superficielles et injustes quant aux rapports entre Batutsi et Bahutu, à la tyrannie que ceux-là exercent sur ceux-ci.

Il n'est pas vrai, de façon générale, que l'agriculture des petits doive céder le pas aux pâturages pour le bétail des grands. Il n'est pas vrai, surtout, que le chef puisse faire pâturer son troupeau dans les champs des petits. Ce qui a donné naissance à cette légende, c'est le fait que les chaumes de sorgho, après la récolte, appartiennent au chef qui les répartit entre ses administrés comme il le fait des pâturages. Pour moissonner le sorgho, ou bien on le coupe tout au haut de la tige, celle-ci restant debout; ou bien on le coupe à quelques pouces du sol, et le chaume abattu est laissé sur le terrain; quelquefois les épis entiers sont mis en tas en attendant le battage; mais toujours le chaume est donné comme fourrage au bétail, au début de la saison sèche. La première manière de faire est la plus usuelle; le champ de sorgho récolté est en quelque sorte, transformé en "pâturage par destination"; le chef assigne les champs de telle colline au bétail de tel et tel, avec toujours un droit de préférence pour le propriétaire du champ, quand il a lui-même des vaches.

Cette coutume est, en soi, excellente. Pendant les premières semaines de la saison sèche, quand les herbes des pâturages, jaunies, devenues sèches et dures, sont refusées par le bétail, l'existence de celui-ci est très précaire. Les vaches de la chefferie sont une richesse collective dont le chef a la garde. Le Mututsi qui possède cinquante vaches ne peut pas cultiver cinquante fois plus de sorgho que le Muhutu qui n'en a qu'une. Il faut qu'on répartisse les maigres ressources de façon que tout le bétail vive; et l'on voit, à cette saison, le bétail conduit pendant quelques heures chaque jour sur les chaumes, dans le voisinage des huttes. Si les vaches du propriétaire doivent partager l'aubaine, elles en ont tout au moins leur part. Et si le Muhutu est pauvre et n'a pas de bétail lui-même, en quoi souffre-t-il de ce que celui des autres vienne lui fumer son champ en pâturant ses chaumes?

Cependant, il est incontestable que des bas-fonds, des vallées de rivières importantes sont laissées en pâturages et perdues pour

les cultures. Il n'y a pas là de quoi s'alarmer; car d'autres bas-fonds, et en plus grand ombre, ne sont jamais visités par le bétail et parfaitement disponibles pour le cultivateur. Ce sont même ceux qui valent le mieux, les marais proprement dits.

Dans les vallées de rivières importantes, au cours violent, sortant assez fréquemment de leur lit pour inonder les rives, on trouve, en saison sèche, de magnifiques pâturages. Mais là, les pluies venues, les récoltes seront en danger d'être emportées. Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'on réserve une large part de ces terrains au bétail, ressource aussi importante que les champs au point de vue alimentaire et économique. Ce qu'il faut reconquérir pour les cultures, ce sont les têtes de vallées où, dès le début, le ruisseau s'élargit démesurément en marais de papyrus ou de larges herbes "rumotomoto" (232) que le bétail dédaigne. Avant d'enlever au bétail les terrains de cultures qu'on lui laisse, qu'on mette en valeur les terrains qui ne peuvent pas servir au bétail: les intérêts de l'agriculture et de l'élevage ne peuvent pas s'y trouver en conflit. La mise en valeur des petits marais de "rumotomoto" n'est pas difficile, et les indigènes la pratiquent souvent. On y sème, en saison sèche, des haricots, plus rarement du maïs; dans certaines régions, la patate surtout.

Quant aux marais de papyrus, très nombreux dans l'Est et le Nord - le Kinyankuru, la Nyamuswaga, la Nyakijima s'étendent, en certains endroits, sur des kilomètres de largeur - ceux qui sont drainés sont la très rare exception. - Les indigènes, s'ils le font peu, savent cependant comment s'y prendre. - On trace les fossés de drainage vers la fin de la saison des pluies. Les eaux s'écoulent, les papyrus se dessèchent, on peut les brûler dès le mois de Juillet. Puis, dans le terrain déjà raffermi, on dessouche, on expose les racines au soleil, on brûle tout ce qui reste, on laboure et le champ est prêt à recevoir sa semence. J'ai vu, en chefferie Nyamusizi, - en plein mois d'Août, - un vaste champ de jeunes haricots là où avait existé, à la saison précédente, un marais de papyrus de deux cents mètres de largeur. Les opérations de dessouchement se poursuivaient.

(232) Je n'ai pu identifier cette herbe.

Mais, pour obtenir des résultats sérieux, il faut procéder méthodiquement et depuis le sommet même de la vallée, la source du ruisseau: sinon, l'eau qui a stagné longtemps en amont serait toujours chargée d'acides et le résultat peut être décourageant. Pour faire exécuter ces travaux très importants de manière méthodique et concertée, l'action sur les chefs doit être poursuivie. Des ouvrages importants viennent d'être exécutés par le chef Kiburugutu, près de Muyaga, en pleine région de famines: il a été aidé par les conseils des missionnaires. La mission de Kanyinya a obtenu également d'heureux résultats. A Kitega, un marais profond a été drainé cette saison, et des cultures de riz y ont été essayées.

Outre les travaux de drainage, les indigènes ont quelques connaissances rudimentaires en matière d'irrigation. L'on voit quelquefois dans les vallées encaissées, surtout près du Tanganika et dans les environs de Kitega, le ruisseau capté en partie dans un petit aqueduc d'argile qui s'en va serpentant à flanc de coteau, avec une pente très faible, sur une longueur parfois considérable, jusqu'à ce que, bien loin en aval, là où le ruisseau d'origine coule déjà à cinquante mètres plus bas dans la vallée élargie, la canalisation s'arrête brusquement pour laisser l'eau se répandre dans les cultures. Certaines de ces irrigations sont très ingénieuses, comportant des canaux secondaires que l'on ouvre ou ferme à volonté pour arroser également tous les points de la plantation.

Lutte contre les fléaux.

Le porc-épic, qui ravage les cultures au Ruanda, est très rare dans l'Urundi. Les grands ennemis des plantations sont le phacochère et le cynocéphale. Des battues ont été recommandées aux chefs de poste, avec le secours de la Force Publique, là où les indigènes en feront la demande. Quant aux chenilles, je ne crois pas qu'une ordonnance sur l'échenillage aurait, en ce moment, quelque efficacité. C'est aux chefs guidés et conseillés par nous qu'il appartient de veiller à ce qu'il soit pratiqué et de sanctionner les négligences sur ce chapitre. En général, d'ailleurs, l'échenillage se fait par les enfants.

Un autre fléau a fait beaucoup de tort au sorgho, la saison dernière, c'est une espèce de rouille: le grain se couvre, un peu avant la maturité, d'un fin duvet cendré, dépérit et tombe. Des nuées de papillons de nuit s'y donnent rendez-vous aussitôt après le coucher du soleil: c'est à ces papillons que les indigènes attribuent le mal. On peut se demander si ce n'est pas, au contraire, la moisissure se développant sur le grain qui attire les papillons.

Les oiseaux, tourterelles et passereaux causent aussi des dégâts considérables. Une plate-bande d'orge et une autre de blé, semées à titre d'essai dans un bas-fonds écarté, ont été à Kitega entièrement dévorées avant d'être arrivées à maturité. C'est à cause des ravages des passereaux que les indigènes ne cultivent pas le sorgho blanc, très supérieur au sorgho rouge au point de vue des qualités nutritives.

Il y a lieu de s'étendre plus longuement sur le danger des sauterelles. Celles-ci, après avoir fait des ravages assez considérables, vers 1890-91, pour que les indigènes se souviennent du fléau au même titre que de la peste bovine, ont fait leur réapparition cette année. Des passages ont eu lieu à Kitega les 30 Septembre, 1 et 3 Octobre.

Le passage du 1er Octobre a été particulièrement important: il a duré pendant toute la matinée, s'étendant sur plusieurs kilomètres de largeur, et assez dense pour apparaître comme un brouillard et obscurcir le soleil. - Après le passage, le sol est resté jonché de retardataires; il en reste encore aujourd'hui, après dix jours.

Il ne peut être question, actuellement, de lutter contre les sauterelles, quand elles sont arrivées à l'état adulte, ailées. Il est en effet impossible de donner aux indigènes les quantités énormes d'arsenic et de mélasse qu'il faudrait pour préparer le liquide destructeur, ainsi que les lances à pression pour le répandre. Le seul moyen, que l'on puisse employer, c'est l'attaque par le feu aux endroits d'éclosion, ou l'enfouissement dans des tranchées au début de la migration, quand les insectes n'ont pas encore leurs ailes.

Mais il faut pour cela savoir où les essaims éclosent. La direction générale de la migration observée à Kitega était N.E-S.W. Mais, au dire des indigènes, l'invasion avait déjà changé de direction auparavant, et serait partie de l'Uha.

Sous l'administration allemande, la colonie était affiliée au South African Central Locust Bureau de Pretoria, qui centralise tous les renseignements relatifs aux migrations de sauterelles pour chercher à déterminer les directions et les points de départ du fléau et pouvoir l'attaquer à sa source. Le Commissaire de District d'Ujiji pourrait vérifier si, réellement les points d'éclosion des sauterelles se trouvent dans l'Uha, ou si l'invasion est partie de plus loin, du territoire d'occupation Britannique. Le service de l'Agriculture pourrait peut-être envisager la reprise des relations avec le service analogue chez nos voisins de l'Est et du Sud, car on peut craindre des dégâts considérables aux cultures si les sauterelles continuent de se propager. Sous l'administration allemande des cartes postales toutes faites et adressées étaient envoyées à tous les postes, missions et planteurs; elles jouissaient de la franchise postale, portaient au recto l'adresse de l'Institut d'Amani, et au verso le formulaire suivant:

Date de l'observation?

Espèce de sauterelles observées ?

Adultes ou sans ailes ?

Direction du nuage ?

Lieu d'éclosion

Observations.

Nom et adresse de l'expéditeur

L'Institut d'Amani et le S.A. Central Locust Bureau se communiquaient mutuellement leurs renseignements.

Un autre insecte dont specimen ci-joint, cause des dégâts énormes aux jeunes plants d'arbres et de haricots. c'est une espèce de grillon, sans ailes. Il vit isolé dans des terriers de forme cylindrique, d'un diamètre de 2 centimètres et d'une profondeur qui atteint jusqu'à 70 centimètres. Il sort de son abri la nuit et rogne les jeunes pousses à un ou deux centimètres du sol. Quelques-uns de ces animaux peuvent ravager entièrement un champ de haricots ou une jeune pépinière. Leur destruction par capture est très difficile: le poison serait sans doute le seul moyen de les exterminer.

La grande cause d'échec des récoltes reste toujours dans l'irrégularité des saisons. A ce point de vue, l'installation d'une station météorologique au moins sommaire s'impose dans chaque poste; il serait bon d'en doter aussi les Missions, où il y a toujours un observateur sur place. Peut-être pourrait-on, au bout de quelques années, tirer des conclusions qui permettraient de donner des conseils aux indigènes quant à la date la plus favorable pour les semailles.

En 1919, les dernières pluies sont tombées, à Kitega, les 2 et 16 mai; en 1917, le 1 Juillet; par contre, alors qu'en 1916 les pluies n'avaient commencé qu'à la fin d'Octobre, en 1919 il y a eu de fortes pluies du 27 au 31 Août, les 20, 23 et 28 Septembre, le 1 Octobre et jours suivants. Les fous, cette année, ont été sages. Ceux qui ont, contre toute prudence, semé leurs haricots à la fin d'Août les voient aujourd'hui en pleine floraison. Faut-il voir dans la saison sèche précoce un espoir de saison des pluies précoces? Des observations portant sur plusieurs années pourront seules nous renseigner à cet égard.

De manière générale, il semble que le pays tende à devenir plus sec, ou tout au moins que nous traversions une période d'années à pluies insuffisantes. Les indigènes - et cette observation m'a été confirmée par le R. P. Van der Wee (233), qui séjourne dans l'Urundi depuis vingt-cinq ans - affirment que jadis il pleuvait davantage et que la saison sèche était plus courte qu'aujourd'hui.

Il sera question plus loin de l'étude des variétés hâtives.

Introduction de procédés nouveaux et de cultures nouvelles.

A ce point de vue, de beaux espoirs nous sont permis dans l'Urundi. Il ne faut pas, cependant, se faire trop d'illusions, notamment en ce qui concerne l'introduction d'instruments aratoires et de cultures d'Europe. Le pays est si accidenté, les cultures faites souvent sur des pentes si raides que la houe ou, au mieux, la pelle, sont dans beaucoup d'endroits, les seuls instruments de labour possible. Quant aux cultures nouvelles : café, coton, céréales d'Europe, elles ne sont pas appelées à entrer bientôt dans la consommation locale. Elles ne sont pour l'indigène que des moyens de se procurer des ressources. Nous devons avant tout lui procurer des vivres, et pour cela, développer les cultures traditionnelles.

1. Cultures traditionnelles.

Des progrès sont à réaliser dans les domaines suivants:

Introduction d'instruments aratoires.

(233) Père blanc d'Afrique (1871-1943) (voir *B.C.B.*, VI, 1108).

Amélioration du sol.

Sélection des semences.

Instruments aratoires.

6 charrues ont été, jusqu'à présent, envoyées à l'Urundi. Elles sont réparties comme suit: 1 à Kitega, 1 à Usumbura, 1 à Tishohoha, 1 à Nyanza, 1 à Muhinga. Une a été remise à la Résidence du Ruanda, qui doit la remplacer. Tous les socs sont usés, et des socs de rechange font défaut. Des expériences importantes n'ont été, jusqu'ici, faites qu'à Kitega où existent quelques attelages de boeufs assez bien dressés. Voici les conclusions à en dégager.

1. Dans un terrain présentant une pente de quelque importance, six boeufs traînent la charrue sans difficulté; quatre boeufs sont insuffisants dans la montée.

2. Le terrain vierge et extrêmement dur: un soc est usé après avoir défriché quelques hectares. Une fois fait le défrichement superficiel, le travail est facile.

3. La charrue, seule, ne peut être offerte aux indigènes. Le travail à faire pour briser les mottes si l'on n'a pas de rouleau à traction animale, est presque aussi considérable que le travail de défrichement lui-même. Pour pouvoir travailler, sans le secours de main-d'oeuvre indigène, une prairie jusqu'au point où le champ est prêt à recevoir la semence, des rouleaux brise-mottes nous sont indispensables. Il me serait impossible de donner une idée du temps qu'il faut pour mettre un hectare en état: faute de rouleau, nous ne pouvons pas nous servir de la herse non plus, et une main-d'oeuvre indigène importante collabore au travail; n'en pas tenir compte serait fausser les données. Il est cependant certain, dès à présent, que la charrue est appelée, dans ce pays où les boeufs sont nombreux et ne coûtent pas cher, à rendre les plus

précieux services. Toutes les charrues qu'on pourra nous envoyer seront mises au travail: des boeufs, des chefs sont déjà à l'apprentissage, et des essais seront faits chez les chefs mêmes lorsque nous aurons assez de matériel. Des charrues doubles devraient être envoyées également. 30 hectares de cultures environ sont en cours de préparation à Kitega. Des renseignements précis sur les rendements ne pourront être donnés que vers la fin de la saison des pluies. Mais un résultat est déjà acquis: la charrue en service laboure chaque jour 3000 m² en terrain dégazonné; on dégazonne 2000 m² par jour.

Fumure

M. Mortehan, dans un premier rapport de 1917 disait que la fumure est absolument inconnue dans le Ruanda et l'Urundi. En ce qui concerne l'Urundi, cela est inexact. Les propriétés fertilisatrices du fumier sont connues et l'on en tire un certain parti.

On fume les champs de sorgho et de maïs: ils ne réussissent pas, dit-on, dans une terre non fumée. On amende les terres destinées à recevoir l'éleusine en y brûlant des quantités énormes d'herbes et de branchages: il y a quelquefois, sur toute l'étendue du champ, un tas d'une hauteur de 70 centimètres. Les haricots sont assez souvent cultivés dans le maïs, pour profiter du fumier; ou bien on les plante n'importe où, après un simple labour. Les patates sont mises de préférence dans le bas-fonds à sol riche. Quant au manioc, introduit récemment, il pousse tant bien que mal partout.

Cependant, les progrès à réaliser dans ce domaine sont considérables, au double point de vue de la production du fumier et de son utilisation. La production est entièrement négligée: on nettoie le kraal chaque matin et on jette la bouse en tas à l'extérieur: mais les vaches n'ont pas de litière, le purin n'est pas recueilli, les fosses à fumier sont inconnues.

Un essai de production du fumier à la manière Européenne vient d'être commencé à Kitega. A défaut de paille, les litières ne sont composées que d'herbe sèches, et une partie du purin se perd dans le sol: mais au moins le fumier sera-t-il recueilli dans une fosse, où il pourra se décomposer.

L'utilisation du fumier - de la bouse de vache plutôt - par les Barundi est d'ailleurs insuffisante. Tout n'est pas employé. Ce qui n'est pas répandu sur les champs de sorgho et de maïs est abandonné; tout au plus cultive-t-on quelques courges ou colocases à même le tas.

Assolements

Les assolements ne semblent pas se faire suivant des règles bien précises. Le sorgho est presque toujours cultivé aux mêmes emplacements, qui sont fumés après chaque récolte. Souvent on sème le sorgho après une culture de maïs et de haricots mélangés: les haricots enlevés, on sème le sorgho dans le maïs. On ne reprend du maïs deux années de suite que dans un très bon terrain. Les haricots peuvent se semer plusieurs années de suite sur le même terrain; quelquefois même on sème deux fois dans la même année. C'est le cas notamment lorsque les haricots ont été semés en mélange avec le maïs et que la récolte a été fort belle: au lieu de les remplacer par du sorgho, on y remet des haricots tardifs, seuls cette fois, qui donnent à la saison sèche une récolte plus belle encore: cela tient sans doute à l'action lente du fumier, mais les indigènes ne tirent pas cette conclusion.

Les patates se cultivent presque toujours dans les bas-fonds, et en saison sèche seulement. On les reprend plusieurs années de suite. L'éleusine se cultive à flanc de côteau ou sur les sommets, presque toujours loin des habitations, sans doute pour éviter les dégâts que le bétail y causerait au passage. On ne la cultive qu'une fois; la deuxième année on laisse les chaumes et on laboure dans le prolongement du champ précédent; on continue la troisième année. Le premier emplacement n'est repris qu'au bout de quatre ans.

Sauf pour l'éleusine (qu'on ne fume jamais) et pour le maïs qui ne donne rien si on le remet une deuxième fois sans fumure, les règles d'assolement sont fort peu fixes. Il nous est impossible, sans le secours de techniciens, de donner de bons conseils aux indigènes en cette matière.

Sélection des semences

Cette sélection ne se fait ni dans les variétés ni dans les graines prises individuellement. Les haricots d'un champ, par exemple, forment un tas bigarré de blanc, de noir, de brun, de rouge, de jaune, de gris et de bariolé. On jette le tout pêle-mêle dans le grenier; au moment des semailles, on y puise et on met en terre au hasard en écartant seulement les haricots qui, attaqués par la vermine, semblent ne pas devoir germer.

Certaines variétés de haricots sont considérés comme plus savoureuses; mais on ne les sème pas plus que les autres. On sait, vaguement, que certaines variétés sont plus hâtives, mais on ne les choisit pas au moment des semailles. Quant à travailler plus soigneusement un coin du champ où l'on compte produire sa semence, ou à choisir, pour les remettre en terre, les haricots les plus gros, on ne semble pas y avoir jamais songé.

Pour le sorgho, il existe des variétés hâtives que certains préfèrent: surtout l'espèce dite "amadsimba", les "amakari" et les "amatusi". Mais aucune ne s'est imposée à l'exclusion des autres, parce que n'ayant jamais fait d'essais systématiques, les indigènes ne peuvent s'entendre sur les mérites relatifs de chaque variété; par exemple, tandis que certains sèment les "amakumbagaze" qu'ils disent les plus hâtifs, d'autres n'en veulent pas parce qu'ils prétendent que leur rendement quantitatif est inférieur.

En vue de déterminer quelles sont les variétés les plus hâtives, bonnes à semer en fin de saison, treize échantillons d'un kilogramme chacun ont été préparés pour les principales variétés de haricots et seront semées le même jour dans un champ

également labouré et fumé partout. La date et le poids des récoltes seront notés et communiqués. Une expérience analogue sera faite dans deux mois, pour les principales variétés de sorgho.

Un essai intéressant a été commencé en août 1918 avec quelques poignées de haricots blancs grimpants. Après deux récoltes, vingt-cinq kilos de haricots soigneusement sélectionnés viennent d'être mis en terre et pourront être distribués aux indigènes pour les semailles d'Avril prochain.

Quelques sacs de semences de maïs de bonne qualité et d'un haut rendement, par exemple de la variété "géant Carragua", devraient être envoyés à l'Urundi pour être semés dans les postes et introduire du meilleur maïs chez l'indigène. Il est probable que les espèces cultivées ici sont d'un rendement très inférieur aux bonnes espèces Européennes.

Cultures Nouvelles

Les cultures Européennes ne sont pas appelées, d'ici de nombreuses années, à entrer pour une part importante dans l'alimentation des indigènes. Elles ne sont intéressantes que comme articles d'exportation. Il faut donc, pour que nous puissions introduire des cultures nouvelles, que nous soyons sûrs de pouvoir exporter les produits; en même temps que nous lui donnons des semences, nous devons garantir à l'indigène l'achat de la totalité de sa récolte. Et avant tout, nous devons faire des essais nous-mêmes, pour savoir si la culture de l'espèce envisagée réussit.

1. Certaines cultures ont été expérimentées suffisamment, les résultats ont été décisifs; aussi, dès que les débouchés nous seront garantis, nous serons à même d'en produire des quantités considérables. Il faut placer en toute première ligne la pomme de terre d'Europe, qui réussit comme une culture autochtone dans toute la région des plateaux. Les indigènes en cultivent çà et là quelques plants, le plus souvent en mélange avec les haricots et le maïs. On les vend actuellement 0,10 frs le Kgr. à Kitega, 0,15 à

Usumbura. Avant que nous poussions l'indigène à une culture qui ne lui est, à lui, d'aucune utilité, il faudrait que le service des A.E. (234) nous informe des quantités qui pourraient être certainement achetées.

Le café réussit fort bien partout, et est, je crois, appelé à devenir dans peu d'années la première ressource agricole du pays. Peut-être existe-t-il à Usumbura plus d'une variété; mais dans tout le reste du pays, tout le café est d'une espèce unique: c'est du Guatemala, qui aurait gagné au dire des experts, à s'acclimater ici. Je tiens du R.P. Huyskens (235), de la Mission de Muyaga, le renseignement suivant: le représentant de la très sérieuse Maison Max Klein lui aurait dit, peu de temps avant la guerre, que sa firme achèterait, à un prix supérieur à la cotation moyenne des cafés Est Africains, toute la production de l'Urundi.

Il existe à Kitega une plantation de 450 caféiers, qui ont été très négligés pendant la guerre et au début de l'occupation. Les rendements ont été, jusqu'ici, insignifiants en quantité quoique d'un fort bon goût. Cette année, la plantation bien labourée, fumée et sarclée présente un fort bel aspect. La floraison a été terminée vers le 20 Septembre, les grains sont formés et semblent vouloir promettre une récolte très abondante, qui sera vendue aux Européens du poste: peut-être même dépassera-t-elle les besoins.

Des semis nouveaux ont été faits, qui ne donnent pas encore. Cette année, des plantations seront établies dans tous les postes, et des pépinières plus importantes à Nyanza et Rumonge. Les chefs qui en manifesteront le désir recevront des plants. Il n'y a aucun risque à faire cette distribution; car, comme selon toute vraisemblance le meilleur mode d'exploitation sera celui (actuellement employé pour le tabac et les courges) de petites plantations individuelles établies dans le voisinage immédiat des maisons, en terrain très abondamment fumé par les détrit

(234) Affaires économiques.

(235) Père blanc d'Afrique (1878-1943) (voir *B.C.B.*, VI, 518).

ménagers. Cette expérience n'engagera aucune main-d'oeuvre importante et ne pourra jamais, même en cas d'échec, causer de graves mécomptes aux indigènes. J'ai d'ailleurs, pour ma part, la conviction qu'un échec n'est pas à craindre et les Allemands y étaient arrivés eux aussi.

L'arachide n'était, jusqu'ici, semée que par des demi-civilisés, Swahilis de la côte du Lac. La saison dernière, des plantations d'une certaine importance ont été faites à Rumonge et Nyanza. Toute la récolte, plus de cinq tonnes, a été réservée pour de nouveau semis et des distributions gratuites à l'indigène. Outre la région du lac, des semences seront envoyées à Kitega et dans la région plus chaude et sans doute plus favorable, des lacs du Nord (Tshohoha).

D'après des expériences que j'ai faites, l'an dernier, sur des quantités minimales d'arachides plantées (plutôt comme friandises) par des Arabes de Kitega, il semble que le rendement en huile soit beaucoup plus faible pour les arachides de montagne que pour celles du lac. Ces expériences seront reprises sur des quantités plus importantes après la prochaine récolte.

Le ricin pousse partout: il doit même être extirpé avec soin de toutes les autres plantations qu'il menace d'étouffer. Mais pouvons-nous engager l'indigène à en planter, dans l'intérieur? Tous les produits sont grevés, de Kitega à Usumbura, de 8cm. environ au kilo pour frais de portage. Avant de pouvoir nous prononcer, nous devrions être informés, par le Service des A.E., de la valeur graine.

En terminant, il y a lieu de mentionner, comme culture ayant fait ses preuves, le sarrasin. Une demi-charge semée, la saison dernière, à titre d'essai à Kitega a donné plus de 100 Kgr. de semences qui seront semées cette saison dans un champ important. J'ignore absolument la valeur et les possibilités de vente de cette céréale: il serait bon que le service des A.E. puisse nous renseigner à ce sujet.

2. D'autres expériences sont en cours, qui n'ont pas encore donné de résultats concluant. Elles portent notamment sur les espèces suivantes:

I. Riz. De bons résultats ont été obtenus au Tanganika.

A Kiofi, l'Indien Sherif Salim avait fait, l'an dernier, une plantation dont il attendait un rendement de cinq à six tonnes, à apprécier la céréale un peu avant la floraison. Le rendement effectif n'a été que de 1200 Kgr: le prix de la semence et de main d'oeuvre n'était pas couvert. A Nyakagunda et Tshohoha, où des essais ont été faits également, on a récolté à peine la quantité semée.

Dans la montagne, tous les essais avaient, jusqu'ici, échoué. Enfin, cette saison, une petite plantation faite dans un marais, à Kitega, a levé et présente une assez belle apparence: les touffes sont bien fournies, mais l'épi ne se montre pas encore, et il est impossible de prévoir, jusqu'ici, les résultats.

Les essais seront poursuivis partout cette année, mais il nous faudrait des semences adaptées aux régions tempérées.

II. Blé - Les Allemands avaient obtenu des résultats satisfaisants à Nyakasu, haut plateau situé à 80 Km. environ au Sud de Kitega, et des résultats satisfaisants à Kitega même.

Les missionnaires, de leur côté, ont eu des récoltes, mais elles ont été souvent attaquées par la rouille. Cependant, en changeant de terrain chaque année, en alternant les lignes de blé avec des lignes d'autres céréales, ils sont parvenus à récolter de quoi suffire à leurs besoins personnels, et cèdent de la farine au personnel de la Résidence au prix de 1 fr. 50 le Kgr. Tout récemment, un progrès semble avoir été réalisé. D'après un renseignement que je tiens du

T.R.P. Leport (236), supérieur de Muyaga, la rouille n'attaquerait les blés que lorsque des pluies tombent sur la floraison. Le problème serait donc de semer à une date telle que les dernières grandes pluies précèdent immédiatement la floraison. Le R.P. Leport a obtenu des résultats qu'il estime décisifs; en vue de vérifier sa théorie, des semis seront faits à Kitega, en champs séparés, de 10 en 10 jours entre le 1er février et la fin de mars, en tenant note des dates de floraison par rapport aux pluies. Je crois cependant devoir signaler que tout le blé envoyé récemment est très fortement attaqué par les charençons. Je crains que la faculté germinative ne soit très faible, ou même nulle.

III. Orge

Des essais ont été faits à Kitega à trois reprises. Dans deux cas (il s'agissait simplement d'une plate-bande semée dans un bas-fonds) les épis se sont montrés, mais tout le grain a été dévoré par les passereaux avant la maturité. Le troisième essai a été fait dans un marais récemment drainé, à terre grise. A cause sans doute de l'acidité du sol, l'orge a jauni à peine sorti de terre, et les épis ne se sont pas formés. Les essais seront repris en février-mars.

IV. Luzerne

Un hectare de luzerne a été semé au mois de mars dernier. Il n'a pas donné de semences, la saison sèche étant survenue trop tôt. Pendant la saison sèche, le champ est resté nu; il a repris aux premières pluies. Un sarclage énergique a été donné fin Septembre, et la récolte semble bien s'annoncer. La graine sera recueillie cette année pour pouvoir augmenter l'étendue de la prairie.

(236) Père blanc d'Afrique (1877 -1964).

V. Lin

Le lin reçu la saison dernière n'a donné aucun résultat: il est resté chétif, ne dépassant pas 50 centimètres. Le terrain était insuffisamment fumé, et les semailles ont été faites trop tard. Il reste un sac de semences qui sera semé cette saison en terrain bien fumé.

VI. Betterave

Un semis a été fait, l'an dernier, au potager; des résultats remarquables ont été obtenus, qui m'ont poussé à demander des graines en quantité suffisante pour ensemercer un champ destiné à l'alimentation du bétail. Les betteraves n'ont pas été récoltées, dans l'espoir de les voir monter en graine cette saison.

3. D'autres essais s'imposent, qui n'ont pu être faits jusqu'à présent. Toutes les cultures d'Europe sont intéressantes à expérimenter dans l'Urundi central; toutes les cultures tropicales pourraient l'être dans la plaine du Tanganika et le Ruzizi.

Avant tout, il importe d'essayer les cultures qui pourront trouver immédiatement une utilisation locale. A ce point de vue, les cultures fourragères doivent prendre la première place. Je cite, comme semences qui devraient être envoyées le plus tôt possible:

1. Betterave (voir plus haut)

2. Trèfle. La luzerne réussissant bien, il y a lieu d'espérer que le trèfle donnera également.

3. Avoine

4. Fèveroles, nourriture excellente et abondante pour le bétail.

5. Choux fourragers

6. Enfin, nous voudrions pouvoir faire l'essai d'une prairie permanente: il nous faudrait pour cela, quelques sacs de semences assorties de graminées et de légumineuses des prés. Cet essai intéresserait les indigènes plus que tout autre et pourrait amener des développements remarquables de l'élevage dans ce pays surpeuplé en bétail.

Restent les cultures industrielles qui devraient être essayées sans retard.

Textiles

1. Le coton paraît pouvoir réussir au Tanganika. Aucun essai n'a encore été fait ailleurs. Le lin ne peut, actuellement, être employé que pour sa graine. Quelques plantations d'essai de sisal pourraient être faites au Tanganika, pour ouvrir éventuellement la voie aux initiatives privées. Ces expériences n'auraient de valeur que si des semences de diverses variétés de sisal étaient envoyées, dont les produits pourraient être, plus tard, soumis à expertise.

2. Les oléagineuses sont d'autant plus intéressantes que leurs tourteaux trouveraient utilisation sur place, et que l'élevage en serait amélioré.

Nous avons déjà sur place l'arachide et le ricin. Des semences de sésame, de colza, d'arachides hélianthe devraient être envoyées.

L'olivier, surtout, devrait être introduit dans l'Urundi. Le climat se rapproche de celui des régions de grande culture de l'olivier dans le midi de l'Europe.

3. L'indigo.

4. Le tabac, dont les indigènes connaissent déjà plus ou moins la culture.

5. Les plantes médicinales sont peut-être d'une culture trop délicate pour être essayées par des profanes. Les Allemands ont expérimenté sans succès à Usumbura et Kitega le pavot à opium. Il faut toutefois faire exception pour les arbres à quinine (*cinchona succirubra*, *cinchona ledgeriana*). Ces espèces, qui ne réussissent qu'aux altitudes élevées (1000 à 1500 mètres) conviendraient peut-être pour l'Urundi; leur introduction serait un bienfait public.

6. Enfin, les épices pourraient être essayées dans ce pays éloigné des communications, leur prix élevé supportant les frais de transport. Citons le safran (*curcunia longa*) et la vanille (*vanilla planifolia*).

Les semences citées sous les ns 5 et 6 étaient cultivées jadis au Biologisch Landwirtschaftlicher Institut à Amani, qui les vendait à des prix très modérés. Il est possible que cet institut ait été relevé par l'administration Britannique, et que ces semences - avec beaucoup d'autres - puissent encore y être achetées.

SYLVICULTURE

Les richesses forestières de l'Urundi sont fort restreintes, et diminuent encore de jour en jour, malgré les efforts qui sont faits pour les conserver.

On ne peut considérer comme richesses forestières la brousse rabougrie qu'on trouve sur la côte du Tanganika, autour de Tshohoha et dans tout le Sud-Est (Mukumoso, vallée de la Malagarasi et région de Kibondo), ainsi que le long des rives du Ruvubu, de Mugeru à Ruanilo: on y trouverait avec peine un arbre pouvant être débité en planches: mais au moins le bois de chauffage n'y fait-il pas défaut. Le reste de l'Urundi est déboisé, à part les réserves forestières suivantes:

1. Le Kibira, belle forêt vierge s'étendant sur quelques centaines de kilomètres carrés depuis les environs du coude de la Mubarazi jusqu'à la frontière du Ruanda.
2. Le Bururi, beaucoup moins important, ne dépassant guère une vingtaine de kilomètres carrés, à l'Est de Rumonge.
3. Le Kasuno, quelques hectares de forêt au confluent du Ruvubu et de la Ruvirunga.
4. Quelques gorges boisées existent enfin près de la rivière Kayongozi, un peu au Nord-Ouest de la mission du Muyaga.

Ailleurs, il n'existe comme bois que les ficus, que l'on plante pour faire des vêtements avec leur écorce et les euphorbes de diverses espèces dont on fait des haies. C'est également de ces arbres qu'on tire le bois de chauffage et le bois de construction est le seul ficus, à moins qu'on n'aille en couper à la forêt, distante quelquefois de plusieurs journées.

Les forêts sont donc insuffisantes; les exploiter c'est les détruire, et les indigènes les exploitent sans aucune économie. Ils ne prennent aucune précaution pour empêcher les incendies de ronger les lisières un peu plus chaque année; ils font des coupes absolument inconsidérées, abattant un arbre centenaire pour y rogner à coups d'herminette quelques fagots de copeaux, et mettant

le feu, aussitôt que la forêt est suffisamment éclaircie, pour travailler plus à l'aise.

La déclaration de "Kronland" a été faite jadis pour le Bururi, sous l'administration Allemande et la réserve placée sous la surveillance du chef Ndugu, remarquable par son intelligence et son dévouement. Malgré cela, la conservation n'est pas suffisamment assurée; j'ai pu remarquer, au cours d'un récent voyage, que les incendies avaient encore rongé les abords, et entamé la forêt elle-même. De nouvelles recommandations ont été faites au chef.

Quant au Kibira, plus difficilement accessible et dépendant d'une foule de petits chefs vassaux directs du roi, très peu soucieux du sort des dernières réserves forestières du pays, des recommandations n'ont pas grande chance d'être écoutées, d'autant plus que nous sommes obligés de leur faire couper du bois et des matériaux pour notre propre usage: le poste de Kitega seul absorbe plus de deux milles bottes de bois par semaine dont une grande partie doit venir du Kibira, faute de bois en quantités suffisantes ailleurs. Il en résulte pour l'Etat une dépense de plusieurs milliers de francs par an, pour l'indigène une perte immense de journées de travail qui pourraient être consacrées à une besogne économique utile. Quant aux indigènes, ceux qui habitent très loin des forêts se voient quelquefois obligés de faire leur cuisine avec des herbes séchées; et j'ai vu des troncs de ricin servir à la construction des huttes!

Cette situation doit absolument prendre fin. Deux choses sont à faire: d'abord, planter immédiatement, un peu partout et surtout dans les postes, des arbres à croissance rapide, pour produire sur place le bois de chauffage et les matériaux de construction vulgaires; ensuite, prévoir l'avenir plus lointain en reconstituant peu à peu la réelle richesse forestière du pays en plantant des arbres de valeur, devant, plus tard, servir aux grands travaux de charpente et d'ébénisterie.

1. A l'occasion des fêtes du 21 Juillet, où tous les chefs se trouvaient réunis, ordre leur a été donné de semer, cette saison, un champ d'eucalyptus à proximité de chacun de leurs bomas. Des semences ont été rassemblées à Kitega en quantités suffisantes pour pouvoir être distribuées à tous. En vue de sanctionner cette prescription les chefs ont été avertis que dans trois ou quatre ans les Bahutu seraient exemptés de toute corvée de bois au loin. Je crois que ces recommandations auront un certain effet.

Des plantations ont déjà été faites par nos soins chez le Roi; d'autres seront faites cette saison à proximité de tous les gîtes d'étape.

Des pépinières ont été établies dans tous les postes. A Kitega où l'on rencontre à la fois les besoins les plus étendus et le pays le plus déboisé, une attention spéciale a été réservée à cette question, et des travaux importants sont effectués ou en cours. Une plantation de 6000 eucalyptus environ a été faite en Janvier dernier sur une étendue de deux hectares. Cette plantation a beaucoup souffert, d'abord de l'envahissement des herbes, ensuite de la sécheresse: chaque jour encore elle souffre des déprédations des termites. Un millier d'arbres subsistent. Une autre plantation, en plates-bandes, a été faite en saison sèche, dans un marais: elle donne peu. Par contre, les sujets semés en saison des pluies en bon terrain (potager) et repiqués en saison sèche dans le même marais, sont florissants: un millier d'arbres pourront être mis en place aux grandes pluies. Une troisième plantation de quelques centaines d'arbres seulement, en très bon terrain, n'a aucunement souffert pendant la saison sèche.

En même temps, deux plantations de pins du Cap ont été établies. Semés en janvier, en plates-bandes, ils ont été repiqués en avril, partie dans un bas-fonds, partie en bon terrain dans le poste: les deux plantations sont florissantes.

Des essais répétés ont été faits avec le black wattle ("acacia millisima", je crois); ils ont jusqu'ici donné fort peu de résultats.

2. Quant aux travaux pour l'avenir, il importe tout d'abord d'étudier les essences indigènes. Une nous est particulièrement bien connue: c'est le "musave" (237), dont une petite pépinière a été plantée à Kitega par nos devanciers. Deux autres semis ont été faits, et plusieurs milliers de jeunes arbres seront mis en place aux pluies: la plupart sont bien sortis, et donnent mieux dans le marais que les eucalyptus semés tout à côté. Cette essence semble très robuste; beaucoup de semences qui n'avaient pas germé en saison sèche, sortent en ce moment. L'arbre lui-même pousse assez lentement, mais donne un bois de construction excellent et résistant fort bien aux termites.

Pour le reste, nous en sommes tout à fait aux débuts. J'ai ramené, de mon dernier voyage au Bururi, une quinzaine de jeunes plants d'arbres des plus grandes espèces; et une liste de semences de 25 essences forestières dont nous recherchons des semences a été remise au chef Ndugu. Les semences, aussitôt recueillies, seront semées en pépinière d'études à Kitega.

3. Quant aux essences étrangères, tous les arbres d'Europe devraient être plantés ici à titre d'essai: le chêne - dont un spécimen existait à Mahenge en 1917 - pourrait réussir beaucoup mieux dans notre climat plus favorable; le hêtre, le frêne, le noyer, l'orme, l'érable notamment devraient être essayés.

A côté des arbres Européens, il faudrait planter des espèces tropicales, et surtout des bois précieux des régions tempérées: les cèdres et cyprès notamment réussissent fort bien; des bois de construction ensuite.

Parmi les arbres qui pourraient être intéressants pour l'Urundi et dont des semences ou des plants se vendaient jadis à Amani, je relève notamment les suivants:

(237) Arbre dont les feuilles sont utilisées en décoction pour soigner la toux.

Cedrela Toona; Juniperus procera; Grevillea robusta; Cryptomeria Japonica; Cyprès; Cassia florida (bois de fer); Tectona grandis (teck); Khaya Senegalensis (acajou).

Ce jardin botanique possédait également de nombreuses variétés d'eucalyptus.

Bambous

Le bambou creux (mugano) et le bambou plein (musuna) existent tous deux dans l'Urundi: le premier au Kibira, au Bururi, sur les hauts plateaux du Mugamba (route Usumbura-Kitega, aux environs du camp du froid); le second dans la plaine de la Malagarasi surtout, et dans quelques vallées du centre du pays. Deux touffes de bambous pleins existent à Kitega: nous essaierons cette saison de les multiplier par oignons; et des oignons de bambous creux ont été commandés. Il est impossible de prévoir les résultats.

ELEVAGE

Les chiffres donnés par M. Mortehan dans la note communiquée par la lettre N. 2617 de M. le Commissaire Royal doivent subir, à mon avis, d'assez importantes modifications, si (comme je le suppose) il les applique à l'Urundi comme au Ruanda.

Le nombre de têtes de gros bétail est impossible à évaluer : je ne pourrais donc discuter un chiffre. J'évaluais moi-même, jadis, à 1.000.000 environ, - chiffre un peu inférieur à la population humaine. - Mais les résultats du dénombrement que nous venons de commencer sont, quoique très fragmentaires, si surprenants que notre évaluation de la population humaine devra sans doute être fortement augmentée, peut-être portée à 2.000.000. Faudrait-il augmenter encore notre évaluation du bétail ? Les indigènes du centre de l'Urundi ont l'impression qu'il y a, dans le pays, plus de boeufs que d'hommes; mais dans l'Ouest et le Sud, il

y en a certainement beaucoup moins. Il y avait en Belgique (d'après le Statesman's Year Book de 1918) 1.849.484 bêtes à cornes au 31 Décembre 1913. L'Urundi mesure 20.000 Km² environ, soit les 2/3 de la Belgique. J'ai l'impression qu'il y a plus de bêtes à cornes, par km², dans l'Urundi qu'en Belgique; mais cette impression ne peut servir de base à une évaluation. Acceptons donc provisoirement le chiffre de 1.000.000.

Quant au petit bétail, il y en a certainement beaucoup moins que de gros : de 3 à 500.000 têtes peut-être.

La valeur - en capital et en revenu - est, je crois, évaluée par M. Mortehan de façon trop optimiste. - Il caractérise ailleurs très justement ces provinces en les comparant à un "formidable capital qui ne produit pas d'intérêts". Mais quand les intérêts sont faibles, le capital diminue de valeur. On pourrait donc considérer le cheptel de l'Urundi comme un capital qui deviendra formidable si on parvient à le mettre en oeuvre. - Que vaut, actuellement, une tête de bétail ?

Il est très difficile de fixer un chiffre. Le prix est plus fort à Nyanza, voisin d'un grand marché de viande; à Kitega et Usumbura, où il y a des marchés locaux. On paye, à Nyanza, une trentaine de Roupies pour une bonne bête de boucherie. A Kitega, le prix est de 60 frs environ; 80 francs pour une bête exceptionnelle.

Voici, à titre de simple renseignement, les prix réalisés récemment, en vente publique, pour le bétail de la succession Zafiris (238):

Bêtes de boucherie :

18 têtes : total frs. 946.50; Moyenne frs. 52.50. Maximum frs.76. - Minimum frs. 29.

(238) Non identifié.

Génisses :

40 têtes, dont deux ou trois vaches pleines. Total frs. 1282.50; Moyenne frs. 32.50 environ. Maximum frs. 51.50; minimum frs. 15.

Ces prix ne doivent pas être considérés comme moyens : les bêtes de boucherie étaient fort belles, et promettaient, à Kitega, une réalisation immédiate, la viande s'y vendant de frs. 0,35 à fr. 1. le kilo. Quant aux génisses, elles constituaient plutôt une spéculation à longue échéance, immobilisant son capital pour un temps considérable, ce qui explique la faible moyenne.

Dans l'intérieur, on vend difficilement une bête de boucherie plus de 20 ou 25 francs; beaucoup d'animaux jeunes sont presque sans valeur.

Je crois qu'on pourrait donner, comme chiffres moyens maxima:

Vache avec son veau frs. 100

Bête de boucherie (adultes et veaux) 25.

Vache adulte; taureau 70.

Génisse 50.

Quant à la proportion des taureaux et vaches stériles, il est très difficile de l'évaluer. Elle varie d'après les années; - d'après les lieux; - d'après l'importance des troupeaux; - d'après le taureau.

Voici deux tableaux de naissances de deux troupeaux bien choisis de 40 vaches :

- 1) 23 naissances: 14 femelles, 9 mâles.
- 2) 19 naissances : 16 femelles, 3 mâles.

Certains taureaux ont la réputation de ne produire que des veaux mâles : on les écarte soigneusement des troupeaux. On constate que dans les régions où il y a de très grands troupeaux, et où il est par conséquent impossible de les soigner très bien, le nombre de veaux mâles est plus considérable que chez les petites gens qui n'ont qu'une ou deux vaches, leurs plus chers trésors.

On pourrait évaluer le nombre de naissances de veaux mâles à 12 ou 15 % des naissances totales.

Quant au nombre de vaches stériles, les deux troupeaux que j'ai pu étudier, ne me donnent aucun renseignement, car ce sont des troupeaux de chefs, et les vaches stériles en sont régulièrement éliminées. Sur le troupeau de génisses de la succession Zafiris, dont il a été question plus haut, un chef présent à la vente m'en a désigné 20 qui, à son sens, ne vèleraient jamais : mais c'était là un troupeau d'Européen, et on ne lui avait peut-être cédé les vaches que précisément parce qu'on les croyait stériles. Dans un troupeau bien soigné, les naissances de vaches stériles ne sont quelquefois que de 2 à 3% du total; le chiffre de 10% ne serait, au dire des chefs, jamais dépassé.

Quant aux vaches vieilles, il n'y en a pas beaucoup, car elles sont généralement abattues lorsqu'on a la certitude qu'elles ne vèleront plus.

Au total, le chiffre de 40% de bêtes stériles, vieilles ou taureaux en excédent, que donne M. Mortehan, est peut-être exagéré.

On pourrait proposer, en tablant sur un cheptel de 1.000.000 de têtes, les chiffres suivants :

300.000 bêtes de boucherie à 25 frs :
7.500.000

700.000 reproducteurs, dont :

250.000 vaches avec veau à 100 frs:
25.000.000

250.000 taureaux et vaches à 70 frs:
17.500.000

200.000 bêtes jeunes à 50 frs.:
10.000.000

500.000 têtes de petit bétail à 3frs.:
1.500.000

Valeur du cheptel: 61.500.000.

Dans le calcul des revenus, celui résultant de l'accroissement est le plus difficile à déterminer. Le chiffre des naissances et celui des décès sont absolument inconnus.

Une bonne vache peut vêler chaque année, une vache médiocre vêle tous les deux ans. Les vaches n'ont leurs chaleurs qu'à partir de l'âge de quatre ans environ; elles donnent de 6 à 12 et même exceptionnellement 14 veaux. Mais la mortalité de ceux-ci est très forte, dépasse souvent 50 %. Pour les deux troupeaux cités, les chiffres des naissances viables ont été les suivants :

Naissances		Décès dans l'année		Reste		%décès
M	F	M	F	M	F	
9	14	6	12	3	2	78%
3	16	1	1	2	15	10,5%
Total:						
12	30	7	13	5	17	47,5%

M= Mâle
F=Femelle

Il n'y avait pas eu d'épizooties. Il est à remarquer que le troupeau où le nombre de naissances mâles avait été anormalement

élevé a subi aussi les pertes de veaux les plus cruelles. Les deux chiffres considérés pourraient bien être des extrêmes.

Dans ces deux troupeaux, 10 Bêtes adultes sont mortes de maladie, 5 dans chacun.

Défalquant les décès d'adultes des naissances viables, nous trouvons les augmentations suivantes:

1. 0 0%
2. 12 30%

On pourrait adopter, comme excédent des naissances normales sur les décès normaux, le chiffre de 20% des reproducteurs, soit 140.000 bêtes. Il faut déduire de ce total les bêtes abattues et les pertes causées par les épizooties. Ces dernières sont quelquefois considérables; je ne crois pas qu'au total l'accroissement net puisse atteindre 100.000 têtes, ou 10% du cheptel. Encore ne pouvons-nous compter ces bêtes dans la catégorie des sujets de grande valeur, et les évaluer à 100 frs. Ce sont des taurillons et des génisses; si on les évalue à une moyenne de frs. 40, l'évaluation sera optimiste. D'autre part, l'augmentation de valeur des génisses devenant laitières est compensée par la diminution de valeur des bêtes qui vieillissent et tombent dans la catégorie des animaux de boucherie.

Le revenu provenant de l'accroissement ne doit donc pas, pour l'Urundi, être évalué à plus de 4.000.000 de francs.

Les ventes à l'étranger sont minimes, ne dépassant pas, au maximum, quelques dizaines de vaches laitières et dix mille bêtes à abattre. Cependant, les années de famine, des vaches laitières sont quelquefois envoyées au Buha. - On ne peut les compter comme revenus : la valeur des vivres qu'elles procurent est compensée par la diminution anormale de l'accroissement.

La consommation locale atteindrait peut-être 150.000 bêtes, soit la grande majorité des bêtes mortes de maladie, et une cinquantaine de mille abattues.

La valeur des peaux est d'un million à peu près, soit 1000 tonnes.

Tous ces chiffres se rapprochent fort des évaluations de M. Morteihan. On peut accepter aussi son évaluation de l'importance de l'industrie laitière. Quant au petit bétail, les Barundi n'en consomment absolument pas. La vente qu'ils en font à des étrangers peut compenser le croît, avec les ventes de peaux on évaluerait peut-être assez approximativement le revenu du petit bétail à 300.000 francs.

Nous trouverions donc les chiffres suivants :

Accroissement	4.000.000
Ventes à l'étranger	
100 vaches laitières à 100 frs.	10.000
10.000 bêtes à abattre à 30 frs.	300.000
Valeur de la viande consommée	
sur place: 150.000x25	3.750.000
Valeur du lait et du beurre	3.500.000
Valeur de 1000 tonnes de peaux	1.000.000
Revenu du petit bétail	300.000
Revenu total	frs. <u>12.860.000</u>

Si l'on compare ce résultat à celui qui est obtenu, par exemple, en Suisse ou au Danemark, on voit combien il est vrai de dire que le cheptel de l'Urundi est un immense capital dormant ! Il n'est évidemment pas question d'obtenir, dans ce pays, des industries laitière et beurrière comparables à celles de l'Europe :

mais dans tous les domaines de l'élevage, tout doit être fait pour arriver à réaliser des rendements suffisants.

Le rendement en croît, en viande, en lait et en travail doit être augmenté.

Pour cela, il faut enseigner à l'indigène à soigner, à nourrir et à sélectionner son bétail.

La Note de M. l'Inspecteur de l'Agriculture Mortehan sur la colonisation au Kivu, au Ruanda et à l'Urundi, et la lettre de M. le Commissaire Royal qui la transmet au Ministre expriment exactement les conclusions auxquelles doit conduire l'étude de la situation économique de l'Urundi. L'avenir, ici, est au commerçant, non au colon. L'Européen doit acheter les produits de l'indigène, non produire lui-même. Mais, aujourd'hui encore, l'indigène ne produit pas et - sauf pour les régions beaucoup plus avancées de la côte du lac -, le commerce de produits agricoles ne pourrait pas, je crois, payer l'activité d'une maison Européenne. C'est le rôle civilisateur de l'Etat de pousser l'indigène à produire pour que l'existence du commerçant soit possible. Le personnel territorial peut faire beaucoup dans ce domaine; mais pour que son activité soit vraiment féconde, le secours de techniciens est indispensable. Les suggestions qui ont été faites, de créer une école professionnelle d'agriculture - une ferme modèle plutôt, où la main d'oeuvre serait remplacée par des apprentis - et d'art Médecine vétérinaire sont heureuses au plus haut point. Cette école, je voudrais la voir au chef-lieu, où le recrutement serait le plus facile et, surtout les visiteurs les plus nombreux. Il faut montrer aux indigènes comment on fait de la culture et de l'élevage : nulle part on ne le montrera mieux qu'à Kitega. La création d'un champ de manioc au poste a fait plus pour l'extension de cette culture que toutes les recommandations : les indigènes qui avaient travaillé à le planter sont partis d'ici pour aller en planter chez eux, et leurs voisins les ont imités.

Je suis convaincu qu'une ferme à Kitega, produisant et employant rationnellement le fumier, et fournissant, éventuellement, les vivres aux services, coûterait fort peu de chose à l'Etat.

Quant au bétail, si l'indigène voyait à la station agricole, du bétail plus beau, des boeufs plus gras, des veaux plus précoces et des vaches meilleures laitières que chez lui, il s'empresserait de venir apprendre comment l'on obtient ces résultats. Ce n'est qu'après cela que le commerçant pourrait gagner sa vie à acheter et à vendre les laitages et le beurre.

Cependant, même avant la création d'une station d'élevage, quelque chose peut être fait. Mais il faut pour cela, que nous possédions du bétail.

Le troupeau qui a été repris à M. Bruneau (239) n'a pu être réalisé immédiatement : l'impôt 1918-19 étant terminé, les chefs avaient déjà touché en entier leur prime de 5%; d'autre part l'impôt 1919-20 n'était pas encore commencé. Il était peut-être dangereux de faire retourner ce bétail dans les montagnes. Je l'ai donc laissé à Nyanza, en prescrivant à M. Wuidart de le réaliser petit à petit, en cédant quelques têtes aux commerçants, pour que, des pertes survenant, la valeur d'achat du reste ne devienne pas supérieur à la valeur réelle. Il aurait été ainsi possible d'attendre que les chefs, payant l'impôt du nouvel exercice, aient de nouveau des sommes à toucher pour leur donner le bétail et effectuer un versement aux finances d'une somme globale de 4320 francs, montant payé à M. Bruneau.

Mais je crois aujourd'hui que l'Etat ne supporterait aucune perte en conservant une partie bien choisie de ce troupeau. Il comportait 108 têtes; si l'on pouvait en vendre 40 au prix moyen de 60 frs., les 68 bêtes restantes coûteraient moins de 2000 francs à l'Etat; une partie du croît pourrait de nouveau être vendue, chaque année, ainsi que les bêtes vieilles, pour couvrir cette somme. Il

(239) Non identifié.

resterait un troupeau sur lequel, dès à présent, des expériences fort instructives pourraient être faites.

Je ne proposerais pas en même temps l'achat de bétail à Kitega, parce que nous ne pourrions pas encore le nourrir. Mais dans un mois, presque dix hectares de patates douces auront été plantés, et à la saison sèche prochaine nous n'aurons plus rien à craindre de ce côté. L'achat de quelques vaches laitières pourrait alors être envisagé.

Il existe d'ailleurs déjà, dès à présent, une centaine de boeufs de trait à Kitega, qui font l'objet d'une comptabilité spéciale et ne coûtent plus rien à l'Etat : les bêtes malades sont abattues, quand la viande peut être consommée sans danger. Cette viande est donnée en ration, et son prix, ainsi que le prix de la peau, permettent de remplacer la perte.

Les progrès que le personnel existant actuellement peut enseigner à l'indigène, dès avant la création d'une station agricole dirigée par un technicien, peuvent porter sur tous les domaines de l'élevage, sauf l'art vétérinaire : engraissement, production laitière et beurrière, travail.

Engraissement

Les Barundi apprécient fort une bête de boucherie aux formes bien pleines : mais ils n'ont jamais songé à donner comme nourriture à leur bétail autre chose que l'herbe des montagnes ou des marais - et les chaumes de sorgho pendant quelques semaines de l'année. Le repas des boeufs de trait, patates douces cuites à l'eau et saupoudrées de sel, est, pour tous ceux qui y assistent, un spectacle extraordinaire. Actuellement encore, les vivres devant être achetés, les quantités dont nous disposons à Kitega sont insuffisantes pour pouvoir essayer l'engraissement systématique de sujets fatigués. Cet essai sera entrepris la saison prochaine.

Toutes les cultures fourragères seront du plus heureux exemple pour l'indigène. Si elles réussissent et que nous puissions produire et distribuer des semences, des cultures fourragères seront certainement commencées chez plusieurs chefs intelligents.

Sur les indications de M. Mortejan, des cosses d'arachides seront, dès cette année, données en nourriture au bétail. Des tourteaux n'existent pas pour le moment : mais les essais de cultures d'oléagineuses : lin, colza, sésame, ainsi que de coton seront, à ce point de vue, appelées à jouer dans l'élevage futur un rôle de première importance, les déchets de la fabrication de l'huile trouvant sur place un débouché immédiat.

Production laitière et beurrière.

L'expérience faite il y a quelques mois à Nyanza n'a, en somme, pas donné de mauvais résultats. Cette expérience serait cependant beaucoup plus instructive si elle pouvait être faite sur un troupeau permanent, des vaches toujours convenablement logées, soignées et nourries.

La production laitière des vaches indigènes est insignifiante. La période de lactation dure de huit mois (pour les vaches fécondes, pouvant vêler chaque année) à un an. Mais on ne peut traire les vaches que pendant deux à trois mois, et alors encore, on n'obtient guère plus de deux litres par jour.

Sans doute le bétail indigène est-il dégénéré, aucune sélection n'ayant jamais été faite; mais il est certain cependant qu'une alimentation rationnelle pourrait faire augmenter la production. Si le troupeau de Nyanza peut être conservé, nous ne tarderons pas à connaître des résultats précis.

Au dire de spécialistes (M. De Greef) (240) le lait de l'Urundi est riche en beurre. La production beurrière sera accrue en proportion de celle du lait par une alimentation convenable, davantage encore si le tourteau d'arachide est introduit dans la ration.

Chose étrange, les indigènes connaissent fort bien les montagnes dont les pâturages favorisent le rendement du lait en beurre : il existe, à les en croire, des différences considérables. L'étude de la flore des pâturages les plus favorisés comparée à celle des plus pauvres constituerait peut-être, pour un technicien, une utile recherche.

Travail

Le boeuf, chez l'indigène, n'est employé à aucun travail. La castration, si elle est connue, n'est pas pratiquée. Il y a lieu de signaler cependant qu'un chef a fait châtrer, il y a près d'un an déjà, six taurillons qui vont être mis au dressage pour son compte; en même temps, un indigène apprendra le maniement de la charrue. Lorsque nous disposerons de plus d'instruments agricoles, des charrues pourront être prêtées aux chefs : ce sera le premier pas vers l'introduction du travail animal dans les moeurs du pays.

La traction bovine est encore dans l'enfance. Les charrettes à deux roues dont nous disposons, excellentes pour le travail dans les postes : transport de briques, de pierres, de fumier, ne conviennent pas pour la route. Il faudrait d'ailleurs, pour pouvoir organiser des transports réguliers, un employé permanent, Européen ou Indien : cette question pourra sans doute être résolue à l'évacuation de Kigoma.

(240) Il doit s'agir de G. De Greef (né en 1880), inspecteur-vétérinaire à la Colonie.

Introduction de Reproducteurs

Il est probable que l'élevage, dans l'Urundi, n'acquerra un développement normal que lorsqu'on aura pu améliorer la race par l'importation de reproducteurs de choix : la sélection des reproducteurs et des produits sur place serait insuffisante ou demanderait tout au moins de nombreuses générations.

Pour le moment, l'indigène n'a aucune idée de sélection. Quand un taureau a trop de produits mâles, on l'écarte du troupeau, attribuant ce résultat soit à de la mauvaise volonté de sa part, soit à un sortilège, mais on n'hésite pas à l'essayer ailleurs, dans un troupeau où peut-être, "il se plaira"...

La seule trace de sélection que l'on trouve, dans l'élevage, c'est celle des produits à cornes longues mais fines, élégamment portées en forme de lyre. On appelle les vaches ainsi pourvues "nyambo" et elles sont fort appréciées des grands chefs, qui cherchent à s'en constituer un troupeau. Mais cette sélection consiste à réquisitionner les "nyambo"(241) où on les trouve par hasard, non à fixer un caractère par la sélection systématique des reproducteurs et des produits.

Quant aux qualités laitières, les Barundi ne se font aucune idée de ce qu'elles sont en Europe : ils ne croient pas à ces merveilles qu'ils n'ont jamais vues; ils n'y croiront pas tant qu'ils ne les auront pas vues, parce qu'elles leur paraissent impossibles. Mais qu'on leur présente la vache phénomène donnant simplement dix litres de lait par jour, tous voudront en posséder.

Une occasion unique se présente actuellement de faire un bien immense au pays sans que les deniers de l'Etat soient engagés. L'Urundi a une grosse créance à charge des autorités militaires

(241) Vache aux cornes en forme de lyre.

Belge et Britannique : les indemnités à payer aux ayant-droits des porteurs décédés au cours de la campagne.

Entre les départs de Barundi de Kigoma vers Tabora et les retours, doit exister une différence de plusieurs centaines d'individus. J'ignore à quel taux a été, en fin de compte, fixée l'indemnité : au moment du recrutement, l'on avait promis cent francs. La dette est certaine, et sera sans doute payée. Mais l'administration, à la disposition de laquelle des sommes importantes seront mises pour le compte des héritiers de beaucoup d'inconnus, sera dans l'impossibilité de les répartir. Au lieu de s'engager dans une confusion inextricable en essayant la tâche impossible de retrouver tous ces héritiers, il vaudrait mieux, à mon sens, consacrer toute la somme à une entreprise d'intérêt public, dont l'avantage pour toute la communauté serait évident. On n'en trouverait pas de meilleure, ni de plus populaire, que l'achat de quelques taureaux reproducteurs, peut-être même de quelques vaches pour montrer aux indigènes la qualité des produits que l'on désire obtenir.

La présence de ces reproducteurs serait en outre un puissant moyen d'action politique, car les saillies ne seraient consenties qu'aux chefs donnant toute satisfaction.

Il existe, dans le British East, des reproducteurs importés d'Angleterre, et des produits croisés présentant déjà, sans doute, une certaine valeur. L'un des vétérinaires du Ruanda pourrait peut-être être chargé de faire ces achats pour compte de la Résidence de l'Urundi.

Quoi qu'il en soit, si ce projet était approuvé, je suis incompetent pour dire de quelle façon il serait le mieux réalisé. Peut-être du bétail Sud-Africain voudrait-il mieux que du bétail Est-Africain ? Peut-être ferait-on même venir des taureaux d'Europe ? Ce serait aux conseillers techniques du Commissaire Royal à proposer une décision.

Préparation des peaux

Au point de vue économique, l'intérêt principal de l'élevage indigène réside encore dans le commerce des peaux. Quelles mesures prendre pour les favoriser ?

Deux choses sont à envisager. Quantité et qualité. Il faut que toutes les peaux de l'Urundi soient mises dans le commerce; il faut que la qualité du produit soit appréciée sur les marchés d'Europe.

Je crains qu'à ce point de vue l'Urundi soit en retard sur le Ruanda et que la réglementation, qui, là, apparaît comme devant protéger le commerce, le tuerait ici. C'est d'ailleurs l'avis de tous les commerçants que j'ai consultés à ce sujet. Car si, au Ruanda, l'indigène a pris l'habitude de vendre ses peaux qui figurent à ses prévisions normales de recettes, l'ennui de devoir remporter chez lui une peau ne répondant pas aux qualités exigées pour la vente le poussera à la mieux préparer la fois suivante; dans une grande partie de l'Urundi au contraire, l'indigène ignorant, faisant une première visite au marché sur les instances de son chef qui cherche par là plus à plaire à l'administrateur qu'à mettre de la richesse dans son pays; cet indigène, s'il est renvoyé, ne reviendra plus et mangera ses peaux à l'avenir.

Exiger le séchage à l'ombre me paraît impossible. Faut-il demander à l'indigène de mettre sa peau dans la hutte ? Faut-il lui imposer la construction d'un séchoir ? Faut-il l'obliger à apporter au marché, à plusieurs jours de distance, une peau fraîche d'un poids énorme ? Le résultat qu'on atteindra sera la suppression du marché.

Le remède me paraît devoir être appliqué par les commerçants eux-mêmes : forcer le prix de la qualité supérieure, diminuer celui de la qualité inférieure, jusqu'à ce que l'indigène ait vu son intérêt à bien préparer les peaux. Dès à présent, les commerçants sentent si bien la nécessité d'agir ainsi, qu'ils ne refusent jamais une peau, même s'ils savent qu'elle sera invendable

: car ils savent que l'indigène, se voyant refusé une fois, ne reviendra jamais.

Il faut d'ailleurs espérer que le grand progrès dans le commerce des peaux sera réalisé par leur traitement sur place. Des firmes importantes, comme Max Klein, préféreraient acheter une peau non tendue, non dégraissée, simplement abandonnée jusqu'à séchage complet, et les préparer elles-mêmes. C'est du moins ce qui m'a été dit à la mission de Muyaga. Une peau tendue a quelquefois été mal tendue et peut subir de ce fait une dépréciation définitive. Une peau recroquevillée par le séchage peut être remise à l'eau et séchée ensuite. La solution idéale serait peut-être de ne mettre aucune entrave à l'achat et à la vente des peaux dans la circonscription, mais d'exiger que les peaux répondent à certaines conditions avant d'en autoriser l'exportation. Le but recherché serait réalisé, et une industrie nouvelle installée sur place. C'est du moins la solution que je demande instamment de voir adopter pour l'Urundi.

Elevage du Petit Bétail

Avant de terminer la question de l'élevage, il faut dire un mot de ce parent pauvre, entièrement négligé dans l'Urundi : l'élevage du petit bétail. Quelques centaines de mille moutons et chèvres existent dans le pays, n'ayant aucune utilisation locale, sauf celle de monnaie. On ne s'en sert que pour les troquer, comme l'or ou les billets de banque. Il existe cependant quelques beaux moutons, trois ou quatre accompagnant chaque troupeau de gros bétail : le reste est la propriété des petites gens, qui ne s'en préoccupent pas, ne le soignent pas, les laissent errer à l'aventure, sous la garde de quelques tout petits enfants.

Jusqu'à ces derniers temps, moutons et chèvres étaient entièrement assimilés au point de vue de la valeur : on évalue non en "intama", moutons, ni en "impenne", chèvres, mais en "ibotungwa", têtes de petit bétail. Seules les chèvres à longs poils avaient une valeur quelque peu supérieure, parce que les poils servent à la confection de bracelets.

Aujourd'hui les peaux de chèvres, qui ne se vendaient pas il y a six mois, sont payées, à Kitega, deux francs pièce, tandis que les peaux de moutons ne s'achètent pas encore. Il en résulte que le prix du mouton est resté ce qu'il était, tandis que le prix de la chèvre est passé de deux à quatre francs.

Le climat de l'Urundi n'est pas plus chaud que celui de l'Afrique du Sud ou de l'Australie, grands producteurs de laine. Des moutons à laine de bonne race devraient être introduits dans le pays en même temps que le bétail reproducteur dont il a été question plus haut, et sur le même fonds.

Conclusion

Maintenant qu'enfin le caractère précaire de notre occupation paralysateur de bien des efforts, a fait place à une tutelle, que l'on peut espérer définitive, de la Belgique sur nos nouvelles conquêtes africaines, il est inutile d'hésiter à agir de suite. Même si les travaux que nous faisons n'ont pas un caractère définitif, si notamment des échecs que nous éprouvons ne devraient pas décourager des techniciens, toujours est-il que les résultats favorables sont définitivement acquis comme un minimum - à améliorer encore par des agronomes et des éleveurs d'une formation technique supérieure.

Dès avant la création de stations d'agriculture et d'élevage, les semences, les instruments aratoires et le bétail demandés pourraient nous être envoyés. Si nous échouons, on pourra toujours recommencer; si nous réussissons, nous aurons hâté le progrès.

24. Lettre à ses parents du 27 novembre 1919 (242)

Mes chers Parents, depuis ma dernière lettre je n'ai plus sujet de me plaindre sur le chapitre correspondance : j'en ai reçu des tas à rendre jaloux les plus favorisés. Merci de tout coeur. Il m'est malheureusement impossible de répondre à chacun aussi longuement qu'il m'a écrit; mais enfin, un lettre peut faire le tour !...

Me voici à Usumbura, où je suis venu sur convocation du Commissaire Royal. J'y ai appris de bien mauvaises nouvelles l'amputation de l'Urundi et du Ruanda au profit des Anglais ! Une fois de plus nous avons été dupes, et notre diplomatie s'est montrée aussi incapable que dans la question du traité de Versailles, dans celle de l'Escaut, dans celle du Limbourg et dans celle du Luxembourg (243). Mais ici, il ne s'agit pas seulement du présent. La convention qu'on a signée engage et compromet l'avenir !

Voici ce qui se passe.

Sous prétexte de se réserver le chemin de fer à construire plus tard et la zone où il doit passer, les Anglais acquièrent le quart oriental du Ruanda, le Kisaka, et un bout de l'Urundi, le Bugufi; ci-dessous un croquis très sommaire pour permettre simplement de se retrouver sur une carte. Je trace de mémoire et ce n'est pas exact.

(242) La lettre est écrite à Usumbura dont les autorités belges ont l'intention de faire le chef-lieu des territoires occupés; ce ne sera chose faite qu'en 1921.

(243) Pierre Ryckmans fait allusion à divers problèmes territoriaux qui se posèrent au moment de l'accession de la Belgique à l'indépendance face aux Pays-Bas et qui se terminèrent tous à l'avantage de ces derniers. Quant au traité de Versailles, c'est celui qui clôture diplomatiquement la Première guerre mondiale.

Ainsi donc, au lieu que la frontière suive la frontière ethnique et d'ailleurs naturelle, formée par de grandes rivières, le Ruvubu et la Kagera, on en crée une nouvelle artificielle et ne respectant pas les divisions indigènes. Comme si les Anglais allaient faire passer leur chemin de fer dans le Bugufi ! Ils ne le feront jamais (244)!

Voici pourquoi cette affaire a une énorme importance : une importance telle que, si nous pouvons abandonner Kigoma, le district d'Ujiji et l'Usuwî que nous, et non les Anglais, avons conquis - après avoir déjà pendant la guerre abandonné volontairement Tabora - nous ne pouvons pas consentir à mutiler les provinces qui nous restent. C'est d'ailleurs à cause de cela et pour préparer l'avenir que les Anglais l'ont exigé :

1. Les populations ont manifesté leur désir non équivoque de rester sous notre domination. Mais si on avait expliqué aux gouvernements indigènes que nous ne sommes pas assez forts pour maintenir leur intégrité territoriale, ils n'auraient sans doute pas manifesté le même désir (245). Musinga (246) préfère certainement être Roi de tout le Ruanda sous les Anglais que de rester sous les Belges en perdant le quart de son pays ! De là à souhaiter de voir refaire l'unité par le passage du reste de son pays sous l'autorité anglaise il n'y a qu'un pas. Cela nous promet des intrigues pour toujours : cela commencera par provoquer, dès d'abord, une déception et un mécontentement universels, suffisants pour détruire tous les résultats que notre action a obtenus jusqu'ici.

(244) Ces transactions s'inscrivaient dans le cadre de l'ambitieux projet de joindre, par des territoires directement ou indirectement sous contrôle britannique et par une voie ferrée, le Cap au Caire.

(245) Pierre Ryckmans fait allusion à une activité à laquelle il a consacré une partie de son temps en 1919: obtenir des chefs rundi des documents proclamant leur allégeance à la Belgique.

(246) Musinga Yuhi (1883-1944), souverain du Ruanda de 1895 à 1931 (voir *B.C.B.*, V, 626).

Car ce morceau du Ruanda et ce bout de l'Urundi font partie intégrante du pays. Il ne faut pas qu'on fasse accepter la mesure comme constituant simplement la cession de quelques chefferies : cela, c'est le cas pour l'Usuwi, que nous nous voyons enlever avec chagrin simplement, mais sans révolte. Ce n'est pas non plus une Alsace-Lorraine, qui avait une autre langue que le reste de la France : c'est comme si, pour l'Urundi par exemple, on enlevait l'arrondissement de Mons; pour le Ruanda c'est pis : c'est une ligne artificielle ne respectant aucune division indigène, comme si on enlevait du pays le territoire compris dans une ligne de Quiévrain à Bruxelles par exemple et de Bruxelles à Nieuport, en ligne droite. Vous voyez d'ici la révolte en Belgique ! C'est ce que nous imposons aux populations d'ici, et cela, sans guerre, sans essayer de les défendre, sans l'ombre d'un motif pour essayer de justifier la spoliation. Le meilleur argument pour ne pas ratifier ce traité, c'est de faire semblant de croire qu'on ne l'accepte pas parce que la ligue des Nations ne pourrait jamais consentir à pareille violation des principes qui sont à la base du pacte : c'est tailler le monde comme un gâteau, sans vouloir reconnaître que l'on taille dans la chair des peuples.

Je ne sais pas lequel des 14 points de Wilson (247) prévoit des combinazioni dans le genre de celle-là.

2. D'ailleurs, cette immorale violation du droit des nations non civilisées porterait en elle-même sa punition par les promesses de troubles sans fin pour l'avenir.

Musinga a, dans le Kisaka, ses troupeaux sacrés auxquels il tient plus qu'à tout le reste. Il sera, je suppose, autorisé à les retirer. Cela provoquera un exode assez notable de la population. Souvenez-vous du début de la guerre, des milliers de gens qui viendront en vagabonds chercher un autre asile, parce qu'ils préféreront, dans la cruelle alternative, quitter le sol qui les a vus

(247) Document élaboré par le président des Etats-Unis, W. Wilson (1856-1924) en janvier 1918 et devant servir de base à la réorganisation du monde après la Première guerre mondiale.

naître plutôt que de cesser de faire partie de leur peuple. Cela créera un vide qui sera vite rempli par des colons blancs - et par la suite, un Drang nach Westen (248) devant lequel nous serons impuissants de l'autre côté de la frontière, voir un pays où les nègres vivent en paix alors que des colons anglais pourraient y vivre ? Ils ne le supporteront pas.

D'autre part, si les Anglais veulent ces morceaux, c'est parce qu'ils sont bien peuplés et qu'ils espèrent y trouver la main d'oeuvre forcée pour leur chemin de fer. - Mais cette frontière artificielle est impossible à garder, et les corvéables se réfugieront chez nous : d'où incidents que nos bons voisins ne manqueront pas de créer et ensuite d'exploiter contre nous. Avec le mécontentement que développera le déchirement des pays en deux; il sera facile d'organiser des campagnes à la suite desquelles on finira par nous enlever le tout !...

Peut-être le Parlement devra-t-il finir par ratifier quand même, mais je voudrais qu'il le fit les yeux ouverts, en sachant que le traité viole le droit - tant celui des indigènes que le nôtre ; - qu'il viole le pacte de la Ligue des Nations, que tout le monde feint de vouloir respecter ; - et qu'il consacre une situation fatalement provisoire : c'est un doigt que nous fourrons dans l'engrenage : Kigoma Ujiji et l'Usuwi n'étaient que des membres coupés ! Ici, la gangrène gagnera et nous finirons par y perdre le tout. Aussi, envoyer un Orts (249) contre un Milner (250) ! Signer une convention sur une carte mal faite, sans demander à ceux qui sont sur place comment est la réalité des choses ! J'eusse préféré, et de loin, voir céder des avantages dans le Sud-Est du Katanga où

(248) En allemand: poussée vers l'Ouest.

(249) P. Orts (1872-1958), diplomate belge, secrétaire général a.i. du ministère des Affaires étrangères, négocia avec la Grande-Bretagne le sort politique des territoires allemands de l'Afrique orientale.

(250) A. Milner (1854-1925), homme politique anglais, secrétaire d'Etat à la Guerre (1918-1919) et aux Colonies (1919-1921).

l'on n'aurait au moins perdu que ce que l'on cédait. Mais le Ruanda et l'Urundi ne sont pas que des expressions géographiques: ce sont des peuples, bien homogènes, bien constitués, et on mécontente, en en cédant une partie, aussi bien ceux qui restent que ceux qui s'en vont !...

J'aurais voulu être en Belgique au moment où cette question sera agitée devant le Parlement, pour ouvrir brutalement des yeux. Mais je crains de ne pas arriver à temps. Je quitterai l'Urundi vers le 10 Janvier pour arriver à Kampala (251) après un mois de caravane, à Mombasa (252) en Mars, à Anvers dans le courant d'Avril. Je jouirai en route de mon traitement, plus cinq roupies par jour et mes frais de transports payés. Cela me suffira, je crois - quoique nous payions actuellement la Roupie 3 frs. 60 au lieu de 1.66, cours normal !!...

J'ai été bien content d'apprendre que je suis nommé Commissaire de district adjoint (cela fait 3000 frs de différence avec Commissaire de district tout court). Le gouverneur Malfeyt me l'avait déjà écrit il y a quelques semaines.

J'ai passé la moitié de la nuit dernière à recoudre un Européen qui a eu la moitié de la peau du crâne enlevée par la morsure d'un léopard qui est venu se battre avec lui dans sa tente, en plein poste. Je n'aurais jamais cru cette histoire si on me l'avait racontée: un léopard s'introduisant dans une tente fermée; l'Européen qui rallume sa lampe, se lève, voit la bête sauter sur lui, la prend à la gorge et la jette dans le coin: la lampe se renverse et s'éteint; il croit le léopard parti, frotte trois ou quatre allumettes avant de réussir à allumer sa bougie; et la bougie rallumée le léopard qui était accroupi dans un coin, se rejette sur lui et le mord en plein crâne ! Il était scalpé et on voyait l'os sur une surface grande comme la main... Pendant que ce malheureux hurlait, il y avait une masse de nègres autour de la tente: au lieu

(251) Chef-lieu de l'Uganda.

(252) Port du Kenya sur l'océan Indien.

de l'ouvrir pour lui permettre de s'échapper, ils se bornaient à hurler aussi... Le léopard, qui au fond n'était pas à son aise non plus, a lacéré de ses griffes la toile de la tente comme si on y avait donné de grands coups de couteau...

J'espère que la victime sera sauvée, s'il n'y a pas de tétanos. Nous avons mis un piège magnifique: peut-être bien que cette nuit j'entendrai les hurlements des indigènes annonçant que le léopard est pris! En attendant, je prends mon revolver pour circuler le soir. Pour ma part, d'ailleurs, je ne cours aucun danger, je loge dans une maison de briques avec des murs d'1 mètre d'épaisseur, et en brousse, là où il y a des fauves, j'ai une sentinelle.

Je suis toujours sans nouvelles du Step (253). Je l'attends plus ou moins, ces jours-ci. En tout cas, si je n'avais plus l'occasion de le revoir, j'ai écrit une lettre à Fierens (254) pour lui donner quelques renseignements, et mon successeur - qui est aussi mon ami (255), causera avec lui. Je voudrais cependant qu'il arrive avant mon départ.

Au revoir, mes chers Parents, je vous envoie à tous mes meilleures affections.

P.S. Le bruit court ici - 30 novembre - que les élections n'ont pas eu lieu et sont remises au mois de Mai prochain ??? (256).

(253) Etienne Ryckmans faisait route vers l'Afrique où il avait été engagé en qualité d'agent commercial par l'Intertropical-Confima; il devait séjourner en premier lieu à Kigoma (voir *infra* document n. 25 *in fine*)

(254) Non identifié.

(255) Il doit s'agir de F. Wuidart (*supra*, note 231).

(256) Il s'agit vraisemblablement des élections législatives du 16 novembre 1919, lesquelles eurent bien lieu contrairement à la rumeur circulant deux semaines plus tard en Urundi.

25. Note sur le colonat européen en Urundi (1920) (257)

La lettre n. 6330/JXXXII de M. le Comroy (258), en date du 28 janvier 1920, prescrit l'étude des conditions dans lesquelles l'Urundi pourrait être éventuellement ouvert à l'établissement de colons Européens.

A ce point de vue, l'Urundi peut être divisé en trois zones:

1. La zone centrale des hauts plateaux.
2. la plaine du Tanganika et de la Ruzizi.
3. Les ~~plaines-zones-d'altitude-moyenne-de-la-Mal~~ plaines de l'intérieur: Malagarazi et lacs du Nord-Est. Ces dernières n'entrent pas encore en ligne de compte, la difficulté des communications ne permet pas d'y envisager, à l'heure actuelle, l'établissement de colons agricoles.

La plaine du Tanganika et de la Ruzizi n'a que quelques centaines de Km² d'étendue totale. La population y a été il y a quelques années, réduite des 3/4 par la maladie du sommeil: il y existe des terres vacantes qui pourraient éventuellement être

(257) Cette note qui ne peut être datée que par rapport à celle du Commissaire royal qui la suscite est, comme bien d'autres, incomplète. Elle est vraisemblablement antérieure à la mi-mai 1920, période de la visite de L. Franck en Urundi (voir lettre suivante) et donc a du être écrite entre fin janvier et fin avril 1920.

(258) Pour Com(missaire) roy(al). Celui-ci est à ce moment A. Marzorati (1881-1955), auditeur général près les juridictions militaires et conseiller juridique du Commissaire royal. Il exerce les fonctions de celui-ci ad interim en attendant d'y accéder en 1922 (*B.C.B.*, VI, 695). La note du 28 janvier est écrite dans les deux mois de son entrée en fonction et est donc révélatrice de l'une de ses préoccupations.

conçédées en vue de la création d'exploitations agricoles. Mais il semble bien que ce ne soit pas cette région qui tente les futurs colons. Ils trouveraient, tout à côté du fleuve, à commencer par le Mayumbe, des conditions beaucoup plus favorables au point de vue de l'exportation des produits. Ce qui les attire, c'est le climat, réputé à juste titre, de la région des hauts-plateaux de l'intérieur.

Or il ne peut être question de faire une colonie de peuplement dans l'Urundi central, pour le motif simple mais brutal qu'il n'y a plus de place est surpeuplé.

Le Comroy signale que les demandes de colons ne tarderont pas à se multiplier, étant donné que l'idée s'est répandue parmi l'opinion publique que l'Urundi représente une magnifique colonie de peuplement. La solution s'impose: il faut éclairer l'opinion publique.

Lors du passage des troupes à travers le pays, tous les Européens ont jout du climat tempéré, ont admiré les vastes pâturages où aucun bétail ne paissait parce qu'il était caché dans les marais, les belles étendues arables que personne ne cultivait parce que tous les indigènes étaient en fuite. Des publicistes maladroits se sont fait l'écho de leur admiration, et ont prôné en Belgique la terre promise dont les prairies merveilleuses attendent le troupeau, dont le sol fécond n'attend que le soc.

La réalité est toute autre.

En vue précisément de pouvoir, comme M. le Comroy le désire, proposer au Gouvernement une ligne de conduite nette et précise en matière de concessions de terres, la Résidence a entrepris, depuis plusieurs mois, le dénombrement de la population.

Il me serait impossible de donner, dès à présent, des chiffres. Mais, m'étant occupé personnellement, avec le désir d'arriver à la

plus grande exactitude possible, du dénombrement de la population dépendant du poste de Kitega, je puis cependant indiquer certaines conclusions provisoires. Des travaux géographiques assez précis ont marché de pair avec le dénombrement; il en résulte que, dans aucune des chefferies dont le dénombrement est terminé, le chiffre minimum de la population ne tombe au-dessous de cent habitants par kilomètre carré. Ce chiffre est souvent largement dépassé.

~~Si les futurs colons savaient que la population relative de l'Urundi est supérieure de 50.~~

Au total, je crois pouvoir affirmer, sans crainte d'être démenti par les résultats définitifs, que la population de l'Urundi des montagnes est supérieure à 100 habitants par kilomètre carré.

Si, au lieu de se borner à vanter le climat, on disait aux futurs colons que la population relative de l'Urundi est supérieure de 50% à celle de la France, double de celle du Luxembourg, l'opinion publique belge renoncerait sans doute à l'idée de le peupler.

Pourquoi des colons veulent-ils venir s'installer dans l'Urundi et le Ruanda?

Simplement parce qu'ils en ont entendu parler. ~~C'est un engouement non-seulement.~~ C'est un engouement qui ne repose sur aucune base sérieuse. Il n'est pas basé sur le besoin de trouver des terres libres où s'établir; car sinon, le Kivu rencontrerait les mêmes faveurs. Mais le Kivu, qui est réuni, avec les mêmes avantages climatiques que l'Urundi, cette condition, préalable à tout peuplement, de n'être pas déjà surpeuplé, n'a pas joui de la même réclame. Il attend vainement les colons depuis vingt ans.

Nos prédécesseurs avaient eu la sagesse de ne pas attirer les colons par des mirages. Ils ont colonisé là où il y avait les moyen de le faire. La région de Langenburg, le Kivu Allemand; celle du

Kilimanjaro prouvent que la colonisation de peuplement préoccupait leurs dirigeants. Ils ont envisagé l'hypothèse du "peuplement" de nos royaumes watuzi; ils sont arrivés à la conclusion qu'il ne pouvait en être question, sauf dans la plaine et l'activité des colons a été dirigée ailleurs.

Il est donc bien entendu, à priori, qu'on ne parle pas de "peupler" un pays qui l'est déjà dix fois plus par km² que les Etats-Unis, cinquante fois plus que la partie habitable du Canada. Mais M. le Comroy envisage, en ordre subsidiaire, la concession des quelques terres qui ne sont pas effectivement occupées, et cela en tenant compte de l'intérêt même des indigènes, qui ne pourront que gagner à se familiariser avec des procédés de culture et d'élevage perfectionnés.

Mais tout d'abord, il n'y a pas de terres vacantes. Les terres ne sont pas "presque toutes" effectivement occupées: elles le sont "toutes". Elle le sont si bien, que partout l'arrivée de la mauvaise saison marque le début d'une âpre lutte contre la nature, dont la direction constitue un le principal souci des chefs. Les chaumes laissés sur les champs, les montagnes, les marais, tout est mis en commun: le chef rationne les maigres pâturages, pour que tout le troupeau de sa chefferie souffre également; car il vaut mieux atteindre le retour des pluies avec un bétail squelettique mais de nombre intact, que de voir quelques bêtes se maintenir en bonne condition pendant que d'autres succombent aux privations. Les incendies de savanes sont minutieusement réglés: une erreur de calcul dans ce renouvellement progressif des pâturages, peut amener une catastrophe pour le bétail: la situation est si grave que, jadis, l'incendie sans ordre était puni de mort. Bien plus, certaines régions sont à ce point surpeuplées, que les éleveurs sont obligés de confier leur bétail à d'autres, moyennant paiement; de le faire voyager d'après les saisons.

Un chiffre sera plus clair que beaucoup de paroles. Nos voisins de l'Uganda, qui ne peuvent être suspects de sensiblerie en matière de respect des droits indigènes, et chez lesquels la colonisation par les blancs est autrement développée que chez nous, ont cru devoir réserver aux indigènes dans le royaume de Buganda

8958 mille carrés de terres, soit environ 22.200 km². La population était, en 1913, de 697.124 habitants; le cheptel bovin de 84.126 têtes: 1 Km² pour 32 habitants et 4 têtes de bétail. Nous avons, dans l'Urundi propre, trois fois plus d'habitants; dix fois plus de bétail au moins par km². Faut-il encore réduire leur portion?

Mais l'intérêt des indigènes ?

Cet intérêt demande qu'on les initie à des méthodes nouvelles d'élevage et de culture qu'on leur apprenne à produire de nouveaux produits d'exportation, qu'on cherche à améliorer leur bétail.

L'installation de colons n'aura pas ces effets. Au contraire.

D'abord, le colon prospère ne pourra pas enseigner aux indigènes que les procédés qu'il emploie lui-même. Ces procédés ne sont pas accessibles à l'indigène; l'enseignement est par conséquent inutile. Le colon, établi dans le voisinage d'une chute d'eau, y installera une turbine; alors qu'il faut apprendre aux indigènes à y faire tourner une roue de moulin. Le colon labourera au moyen d'un tracteur; tout au moins, au moyen de charrues perfectionnées et coûteuses que l'indigène ne pourra jamais se payer: il faut, au contraire, lui amener apporter le modèle de charrue le plus primitif possible, un simple bâti de bois et un soc de fer, que ses artisans imitent et qui soit à la portée de sa bourse maigre bourse. Quand le colon transportera ses récoltes au lac sur des camions automobiles, en quoi le nègre en profitera-t-il? Au lieu que l'introduction, dans la vie courante, de la vulgaire brouette si l'on parvenait à la réaliser ferait économiser chaque année des millions de journées de portage. Le colon, propriétaire d'un taureau de race, aura bien soin de ne pas laisser introduire, chez l'indigène, des produits ~~entre lesquels les siens ne pourraient plus~~ qui aviliraient le prix des siens. Le planteur de café qui introduirait le café chez les indigènes, ses voisins, pourrait-il encore vendre le sien avec bénéfice? Les méthodes du planteur, en un mot, ne pouvant de toute évidence, pas être adoptées par

l'indigène, celui-ci, en les voyant, ne pourra qu'avouer son impuissance et se confirmer dans l'abrutissement de sa routine.

Les intérêts du colon et ceux de l'indigène sont opposés. Le colon ne peut supporter la concurrence de l'indigène travaillant pour son propre compte: il faut donc de toute nécessité ou que les cultures qu'il fait soient inconnues de l'indigène ou qu'il prenne l'indigène à son service, et introduise la pire des plaies, celle du prolétariat du noir. Il n'est plus à prouver qu'en Afrique le salariat dégrade la race. Il ne peut se justifier comme moindre mal que là où la disproportion entre l'étendue à mettre en valeur et le nombre d'hommes qui l'occupent obligent d'avoir recours au ~~une~~ ~~organisation~~ ~~du~~ ~~travail~~ ~~et~~ ~~à~~ ~~l'emploi~~ ~~de~~ ~~machines~~ ~~à~~ ~~grand~~ ~~rendement~~ capital et à un outillage mécanique. Ce n'est pas le cas dans l'Urundi central, où il y a assez d'hommes pour cultiver jusqu'au dernier hectare de terre arable.

Comment, alors, initier l'indigène à des procédés plus efficaces et acclimater chez lui les cultures d'exportation? Cela, c'est le rôle de l'Etat. Parmi les milliers de sociétés qui éclosent en Belgique depuis la paix, on en voit fort peu qui se proposent de distribuer de gros dividendes à leurs actionnaires en dispensant à la jeunesse les bienfaits de l'instruction technique ou professionnelle. Ne rêvons pas d'en voir se fonder ici! Au Congo Belge, après la longue et désastreuse expérience des stations agricoles - avec leurs milliers de travailleurs embrigadés, vénériens et misérables, " on en est revenu à la conception d'agronomes ~~aidant~~ adjoints au commissaire de district pour diriger les progrès de l'agriculture indigène. Ceux-là seuls ont fait oeuvre utile. Il faut, comme le dit M. le Comroy, qu'on familiarise les indigènes avec des procédés de culture perfectionnés, mais encore faut-il qu'une fois familiarisés avec le procédé, ils aient l'occasion de s'en servir. Le colon soucieux de ses bénéfices enseignera à un indigène, moyennant salaire de trente centimes par jour, l'art de tourner la manivelle d'une batteuse mécanique; à un autre l'art d'en graisser les rouages. Rentrés chez eux, ces indigènes s'en iront battre leur grain sur des cailloux, poignée par poignée, ou avec des baguettes de jonc. L'agronome soucieux de promouvoir l'agriculture indigène, leur apprendra à se servir du vulgaire fléau des paysans de chez nous. Rentrés chez eux, ils s'en serviront encore, et le

rendement de leur journée de travail s'en trouvera triplé. L'éleveur Européen construira une étable en briques, avec plancher cimenté, etc; l'indigène attribuera la supériorité du bétail du blanc aux briques, mais comme il est incapable d'en faire autant, il se résignera à ne pas sortir de son infériorité. L'agronome au contraire, recherchera parmi tous les progrès possibles, à enseigner ceux là seulement qui sont applicables par l'éleveur noir; quand il lui aura appris à abriter son bétail, à le nourrir, à lui donner une litière et des soins rudimentaires, il aura doublé la valeur du cheptel, et amélioré doublé le rendement du pays: le colon, lui, aura gagné quelque argent et exporté des produits qui, perdus dans la masse, n'auront pas influé bien fort sur le rendement total...

En résumé, je crois que la ligne de conduite à suivre, dans la partie montagnaise du pays, est de refuser toute concession d'une certaine étendue, en vue d'exploitations agricoles.

Les quelques hectares nécessaires à des installations industrielles ou à des dépendances de maisons de commerce ou d'habitation se trouveraient assez facilement sans léser des droits indigènes.

La situation de la plaine est toute différente de celle de la montagne.

La population y était extrêmement dense jusqu'il y a une vingtaine d'années. Vers 1910 elle était tombée à rien. Les rares indigènes qui avaient survécu à la maladie du sommeil s'en allaient, un à un dans la montagne pour échapper aux corvées de débroussement. Les cultures avaient disparu. Pourtant, dans tous les environs d'Usumbura elles ont dû être, jadis, fort belles: un peu partout, en pleine brousse, on retrouve les traces de travaux d'irrigation.

Actuellement la plaine se repeuple, à Nyanza et au Sud d'Usumbura. Au Nord d'Usumbura, la plaine de la Ruzizi est encore déserte. Le repeuplement complet prendrait cependant

encore d'assez longues années. Sur le millier de km² qui s'étendent de la Ruzizi aux premières pentes des montagnes la population totale doit atteindre 10000 habitants environ. Et la natalité est très faible, ne dépasse pas la moitié de celle de la montagne.

En somme, à l'heure actuelle, il n'y a pas, dans la plaine, assez d'habitants pour la mettre en valeur. Il faut donc que des machines suppléent à l'insuffisance de la main-d'oeuvre.

De plus, si le sol est d'une fertilité extraordinaire - (au rebours de ce qui se présente dans la montagne) si fertile que des cultures épuisantes, comme le manioc, sont reprises d'année en année sans fumure, - il demande d'être irrigué.

Or l'irrigation doit être méthodique sous peine de constituer un danger. Toutes les terres atteintes doivent être entretenues dans un état constant de clean-weeding: sinon, nous verrons bientôt reparaître la tsétsé, avec tous les dangers qu'elle représente au point de vue de la maladie du sommeil.

Les méthodes indigènes ne donnent pas ces garanties. L'indigène se débrouse un coin au milieu de la plaine, y répand l'eau du fossé d'irrigation, y plante son manioc. En aval de sa plantation, la brousse irriguée se couvre d'une végétation abondante et devient un terrain d'éclosion de moustiques et de glossines. Le voisin s'installera à quelques centaines de mètres de là.

Ici donc, il serait intéressant de concéder un bloc de terrain d'une étendue assez importante pour que le concessionnaire trouve son intérêt à exécuter des travaux d'irrigation assez-~~importants~~ sérieux, et de mettre comme condition à la concession la mise en culture à très bref délai de toute l'étendue irriguée, absolument.

La méthode allemande: enquête sur les droits des indigènes - proclamation de prise de possession par la couronne des terres reconnues vacantes - concession par la couronne; est juridiquement inattaquable; j'estime, comme M. le Comroy, qu'il y a lieu de l'adopter. Mais, en fait, ces enquêtes suivent toujours une renonciation. On donne au chef propriétaire...

26. Lettre à ses parents du 20 mai 1920 (259)

Mes chers Parents, voilà Franck parti, et j'ai échappé à la corvée de rentrer dans son sillage, ce qui aurait été fort peu amusant. C'est très gentil de sa part de vouloir me prendre comme compagnon de voyage, mais le rôle d'ombre d'un personnage important ne me tente guère. D'autre part, il ne veut pas que je rentre par Daressalam l'Uganda, si peu de temps après son propre passage dans ce pays: je rentrerai donc par Daressalam (260), où j'ai fait retenir une place vers le 15 juillet. Je vous télégraphierai de là la date exacte de mon départ et je serai vraisemblablement en Europe un mois après le câblogramme.

Le voyage de Franck s'est bien passé. C'est un homme très intelligent, très épicurien au sens philosophique du mot c'est-à-dire pas jouisseur, mais jouissant de tout: il apprécie à la fois les beaux vers, les beaux tableaux, la bonne musique; il a beaucoup voyagé, beaucoup lu, une mémoire remarquable; il connaît l'histoire; il aime le sport, se plaît aux petites aventures de la brousse, passe son temps, dans l'après-midi, aussi volontiers à discuter avec moi mon projet de budget qu'à laver une aquarelle ce qu'il fait avec un bon petit talent d'amateur. Avec cela, très vaniteux, flatté à l'excès de la mise en scène que j'avais organisée en son honneur, et qui était d'ailleurs, je dois le dire, profondément impressionnante car nous pouvons faire ici ce qu'on ne réussit nulle part ailleurs en Afrique: aligner des deux côtés d'une route de 20 mètres de large une dizaine de mille guerriers vêtus de peaux de léopard et hurlant tous comme des sourds pour lui faire fête. Quand on n'est pas habitué, on ne voit pas les chefs de claque et ça flatte.

Il nous a donné quelques speeches d'une banalité lamentable, ce qui prouve qu'il ne suffit pas d'être intelligent pour parler bien sans avoir réfléchi d'avance à ce qu'on va dire; il nous a raconté comment il a dirigé le Comité National (261) pendant l'occupation;

(259) Cette lettre est datée d'Usumbura où Pierre Ryckmans a ramené L. Franck après qu'il ait achevé sa tournée dans l'Urundi. Sur Franck voir note 220, *supra*.

(260) Port du Tanganyika sur l'Océan Indien.

(261) Le Comité national de Secours et d'Alimentation avait été créé à la fin 1914 devant la menace de famine qui existait en Belgique; il avait pour objectif de permettre l'approvisionnement

comme il a donné à Villalobar (262) et Whitlock (263) les conseils nécessaires; comment il a élaboré la loi sur le juge unique (264), comment il a remis Delacroix (265), Jaspar (266), Wauters (267) et ses autres collègues du ministère dans la bonne voie. Cela fatigue un peu, à la fin...

Il m'a donné d'excellents conseils sur l'association au gouvernement du pays des Watuzi qui sont des gens d'une intelligence remarquable, et d'une bonne volonté évidente (quand il s'agit de venir danser pour un ministre). Il ne sait pas comment ils sont quand il s'agit de travailler, et croit que tout, ici, est réglé comme papier à musique; maintenant qu'il connaît (à fond) l'Urundi et les Barundi, il comprend que j'aie pu faire faire au pays de si rapides progrès... Les ministres passent et puis on revient à la réalité de patient labeur, de déceptions et de nouveaux efforts qui sont le pain quotidien du colonial chargé d'administrer de purs sauvages. C'est d'ailleurs cet effort continu qui fait l'intérêt de la vie, bien plus que la politique à l'eau de rose que Franck imagine.

Il a tout vu en rose, jusqu'ici. Des gens enchantés, qui n'avaient à lui demander qu'une chose: rester dans l'Urundi. Il a

de la population civile au départ de pays neutres. Louis Franck en fut un des membres actifs.

(262) Marquis de Villalobar (1866-1926), diplomate espagnol.

(263) B. Whitlock (1869-1934), diplomate américain.

(264) Loi du 25 octobre 1919 établissant temporairement un juge unique en Chambre du Conseil en matière répressive.

(265) L. Delacroix (1867-1929), homme politique belge, premier ministre de 1918 à 1920.

(266) H. Jaspar (1870-1939), homme politique belge, ministre des Affaires économiques dans le gouvernement Delacroix.

(267) T. Wauters (1875-1929), journaliste belge, directeur du *Peuple*, ministre de l'Industrie, du Travail et du Ravitaillement dans le ministère Delacroix.

commencé de voir l'autre côté de la médaille ici à Usumbura où il a rencontré les premiers Congolais de passage, et appris la grève des fonctionnaires (268). Il était furieux, furieux!! Moi aussi d'ailleurs, car je trouve cette grève ignoble. Je nous considère comme étant au front.

Voici ce que je pense à ce sujet: il y a peut-être de quoi en faire un article pendant mon congé.

Franck a étudié un nouveau barème d'indemnités de vie chère et de pensions.

Nous devons toucher une indemnité de vie chère variant de 200 à 400 frs par mois, d'après le taux du change de la livre.

Le terme de service est porté de 10 à 18 ans de service effectif ce qui est parfaitement logique: car un homme n'est pas usé après 10 ans d'Afrique, et si tout le monde finit à 35 ans, on touchera la pension pendant 20, 30, 40 ans, ce qui ne permet évidemment pas de donner une pension convenable.

La pension sera constituée par une série d'annuités représentant un % fixe du traitement, converties en rente viagère à la date de la mise à la retraite: la pension moyenne sera à peu près du 1/3 du traitement final.

Cela a l'air fort bien, mais voici quelques objections que les fonctionnaires formulent à juste titre:

1. Nous n'avons reçu aucune augmentation de traitement: on nous donne une indemnité de vie chère qu'on se réserve de nous enlever quand le change de la livre sera redevenu normal. Mais même alors, la vie restera plus chère qu'avant la guerre, puisque le coût de la vie a énormément augmenté, en Angleterre aussi. En Belgique on a purement et simplement augmenté les traitements, indépendamment d'indemnités temporaires de vie chère.

(268) Cette première grève des fonctionnaires de l'administration d'Afrique est la manifestation publique du malaise dont fait état Pierre RYCKMANS dans sa lettre à son père du 11 juillet 1919 (*supra*, document 21).

2. On nous offre une pension calculée sur une base nouvelle, c'est-à-dire, si nous consentons à prolonger de huit ans. Mais celui qui a exécuté son contrat, ou qui refuse de le modifier, on ne lui donne rien. En Belgique, on n'a pas dit aux généraux qu'on leur augmenterait la pension s'ils consentaient à reprendre du service pour huit ans: on leur a dit que la pension dont on était convenu jadis ne représentant plus le pouvoir d'achat que l'on avait pu prévoir, on en relevait le taux pour arriver à peu près au pouvoir d'achat que représentait la pension convenue. Cela est juste. Mais aux coloniaux on dit: la pension de 900 ou de 1500 francs à laquelle vous avez droit ne représente plus que 450 ou 750 francs. Tant pis pour vous. Nous ne l'augmentons pas.

Mais si vous voulez signer un nouveau contrat, nous vous calculerons la pension sur une autre base. Pourquoi cette inégalité de traitement en Belgique et ici ? Il fallait commencer par augmenter les pensions existantes quitte à rechercher ensuite un nouveau mode de calcul pour les engagements futurs.

3. L'avantage qu'on nous accorde est, en somme, assez illusoire. Car nous avons droit, actuellement, à une pension très minime après dix ans. Si nous prolongeons, nous acquérons des droits à une nouvelle pension, et nous cumulons la première pension avec le traitement.

Je suppose donc que, mes dix ans finis, je prolonge sans avoir signé pour 18 ans, (ce qui me laisse l'avantage de pouvoir m'en aller quand cela me plaît). Si je prolonge ainsi pendant 8 ans, j'aurai touché huit annuités de ma pension (taux actuel). Pendant tout ce temps, je suis sur le même pied que mes camarades ayant signé le contrat nouveau, au point de vue du traitement; je toucherai, en plus d'eux, ma pension. Si je verse à une compagnie d'assurances, à fonds perdus, mes 8 arrérages de pension, j'aurai constitué le capital d'une rente viagère de 7,8, 10% (la chose serait à calculer).

Au bout de 18 ans, je me fais pensionner, en même temps que mon camarade contrat nouveau: je toucherai:

1. ma première pension (pour les 1rs 10 ans);

2. ma pension pour les 8 années suivantes;
3. la rente viagère constituée par les 8 primes versées à fonds perdus.

Cela fait, à quelques centaines de francs près, le même total que la pension calculée sur les bases actuelles nouvelles. L'avantage de ces quelques centaines de francs est largement compensé par l'impossibilité, si je signe le contrat nouveau, de donner librement ma démission... Nous ne gagnons donc, en somme, rien du tout.

4. Les indemnités de vie chère ne sont pas prises en considération pour le calcul de la pension, alors qu'elles font en fait partie du traitement qui serait sans elles insuffisant pour vivre.

5. L'Etat capitalise à 4% les annuités qu'il verse sur le montant des traitements pour constituer le fonds de pensions. Pourquoi 4% alors qu'il emprunte à 4% et davantage? C'est encore une exploitation... Qu'il achète chaque année de la rente Belge avec cet argent, et le fonds de pension rapportera 5%; c'est pourant bien simple, semble-t-il...

Il y a ainsi nombre d'autres objections.

Comment les faire valoir ?

On a imaginé, il y a quelques mois, cette fameuse association des fonctionnaires. Quand on m'a présenté des formules de souscription en me priant de les envoyer à tout le personnel sous mes ordres, (c'était le médecin en chef (269) qui se chargeait de cette propagande) j'ai renvoyé les formules en disant au brave docteur:

1. Que personnellement je refusais de signer, parce que je ne voulais pas donner mon adhésion au mouvement syndical des coloniaux, pas plus que je ne l'aurais donné, sur l'Yser, à un mouvement syndical de combattants; et parce que signer serait un manque de franchise puisque j'étais parfaitement décidé à ne

(269) Il doit s'agir de I. Heiberg (né en 1861).

jamais faire la grève, même si on me supprimait mon traitement: je ferais donc faux-bond au syndicat le jour où il croirait pouvoir compter sur moi.

2. que je considérais comme mon devoir; si je transmettais les listes de souscription à mon personnel, de leur dire que moi-même je ne signais pas, et pourquoi; que dans ce cas je craignais fort que personne ne signe. Il a repris ses papiers, a fait signer quelques agents qu'il a rencontrés personnellement et sur lesquels son grade a exercé une pression irrésistible, dans l'intérieur, personne n'a adhéré.

Ici au territoire occupé, l'Association est restée lettre morte; (ce qui ne nous empêche pas, d'ailleurs, de jouir comme tout le monde des concessions que fait le Ministère) mais au Congo, on en est vite arrivé aux mesures extrêmes. Le 17 avril, la grève générale a été proclamée. Elle a, en somme, réussi puisque tout le service a été arrêté, au point que les bateaux partant de Kigoma pour Albertville ont du revenir sans avoir pu décharger cargo ni courrier. Une indemnité uniforme de vie chère de 600 frs. par mois a été accordée, et la grève a pris fin.

Mais quel désastre au point de vue de notre prestige sur les noirs! Et de notre sécurité! Si les pauvres nègres qui travaillent dans les mines du Katanga, si les soldats qui doivent dépenser 4 mois de solde pour acheter une chemise qui n'ont pas, eux, reçu d'indemnité de vie chère devaient se mettre en grève, on verrait protester ces ronds-de-cuir d'Elisabethville! Ils seraient les premiers à demander une répression impitoyable, et la chicotte fonctionnerait ferme! Ces imbéciles ne se rendent pas compte de ce que demain les nègres peuvent se mettre en grève, et leurs boys les inviter à cuire eux-même leur repas, de ce que, voyant les blancs se disputer entre eux, les noirs auraient bien raison de les mettre d'accord en les égorgeant tous. Des révoltes seront le résultat de cette stupidité. Si encore les responsables devaient être les seuls à en souffrir!

Les grèves doivent être interdites en Afrique, exactement comme elles doivent être interdites à l'armée. Alors comment donner aux fonctionnaires coloniaux le moyen de faire valoir leurs droits!. Je vois un système qui serait, je crois, accepté ici. Qu'en échange du droit de se syndiquer, qu'on leur refuse, on donne aux

fonctionnaires coloniaux le droit d'élire des représentants au Parlement, qui auraient la charge d'y défendre leurs intérêts: un ou deux députés coloniaux élus par les Belges de la Colonie, un ou deux sénateurs coloniaux élus de même dans le Sénat nouveau qui représentera les intérêts, à ce qu'on dit? Peu importe. Du moment que l'on sait à qui s'adresser. Il est évident que si un député représentant l'opinion coloniale rappelait soit à la Chambre soit au Sénat que des fonctionnaires qui sont loin de la mère-patrie et auxquels le devoir interdit de faire valoir leurs droits comme de simples employés - ont les mêmes droits que telle ou telle catégorie d'Europe, le Parlement ne pourrait que marquer son accord. Cela suffit. Il faut donner quelque chose pour que ce misérable esprit de surenchère syndicale n'empoisonne pas toute notre oeuvre coloniale, ne s'étende pas aux agents de brousse restés indemnes jusqu'ici.

J'ai devant moi un travail d'un mois qui a l'air de se présenter bien et qui sera, s'il réussit, mon plus beau succès. J'ai décidé d'expulser du pays une dizaine de chefs, héritiers d'un grand prétendant (270) qui gouvernent une terre d'au moins 100.000 âmes. Je les avais convoqués à l'occasion de l'arrivée du Ministre. Comme je ne voulais pas les laisser danser d'abord, et les arrêter le lendemain de son départ, je les ai immédiatement convoqués et leur ai fait part de ma décision; après quoi je leur ai permis de s'en aller, en leur disant de revenir le lendemain matin. Le ministre me conseillait de les mettre en lieu sûr, mais j'ai risqué le tout pour le tout: ou ils se mettraient en brousse et j'aurais à leur faire la guerre, ou ils se soumettraient en reconnaissant l'inutilité de la résistance; je croyais les avoir décidés dans ce dernier sens et ne voulais pas les arrêter lâchement après les avoir fait venir pour danser et recevoir des cadeaux. J'ai passé une nuit anxieuse, car ma réputation était en jeu. Le lendemain matin, les guillotins par persuasion sont revenus, contre toute attente, pour régler les détails de leur exécution: mon sentiment ne

(270) Il s'agit des descendants de Kilima, chef qui serait venu du Kivu et, avec l'aide des Allemands, s'était vu reconnaître un territoire dans le nord-ouest du pays en 1911 (*supra*, p. 89). L'épisode raconté en partie dans cette lettre et qui fait également l'objet principal des lettres suivantes a trouvé sa forme littéraire dans "Un sacré quart d'heure", voir *Barabara*, pp. 101-118

m'avait pas trompé et on a reconnu que j'avais du flair... et de l'audace. Je les ai laissés partir pour leur pays, où ils vont rassembler leurs propriétés personnelles; je vais les y suivre dans trois jours. Si je réussis à mener l'affaire à bout sans avoir recours à la troupe, j'aurai dans le pays un prestige beaucoup plus fort que si j'avais du employer un régiment pour réduire une révolte: les indigènes sentiront que, sans soldats, le blanc est plus fort qu'un envahisseur qu'ils ont vainement, depuis trente ans, essayé de mettre dehors avec tous leurs guerriers. Je vous raconterai ces dernières péripéties en rentrant.

Le Step travaille bien, il me semble avoir des idées, et j'apprends avec plaisir qu'il est très estimé à Kigoma. Il y a tant de bluffeurs qui jonglent avec des millions imaginaires que sa modestie et son sérieux font une grande impression sur tous ceux qui le racontent.

Au revoir, bien chers Parents, bien mon affection à tous notamment à mon pauvre prof. de grand Séminaire (271) et à mon nouveau beau-frère (272).

Je vous embrasse de tout coeur.

Pedro.

27. Lettre à un inconnu du 1er-22 juin 1920 (273)

Mon cher et Révérend Père, j'ai été charmé de recevoir votre bonne lettre, quoiqu'elle m'ait appris une mauvaise nouvelle, que

(271) Gonzague Ryckmans enseigne à Malines entre 1920 et 1930.

(272) Il s'agit de M. Snoeks (décédé en 1968), docteur en médecine, qui épousa Marie Magdeleine Ryckmans, le 31 mai 1920.

(273) Le destinataire de cette lettre écrite à Kibogoye (le lieu dont il est question dans "Un vilain quart d'heure") (*supra*, note 270) est inconnu et rien ne permet de l'identifier; il est seulement évident qu'il s'agit d'un jésuite et que celui-ci a du perdre un membre à la guerre.

j'ignorais: votre invalidité de guerre. Vous savez, n'est-ce pas, que personne plus que moi ne compâtit à cette épreuve, et n'espère qu'elle prenne bientôt fin. Cela à votre point de vue personnel, non à celui de votre activité; car votre oeuvre, c'est par le coeur que vous la faites, et le coeur n'a pas besoin de plume. D'ici deux mois, trois au plus tard, j'irai vous serrer cette brave main et vous demander une heure pour écouter mon bavardage.

Vous me demandez de vous écrire une lettre pittoresque. Cela va bien, j'ai justement le temps et les impressions voulues. Je suis ici comme un joueur qui a placé sa dernière chemise et qui attend que la roulette s'arrête. J'ai joué gros, très gros, mais je crois que je gagnerai. Il s'agit d'expulser du pays un très grand chef, ou plutôt (car il vient de mourir) sa famille, fils, frères et neveux qui ont envahi l'Urundi il y a quelque vingt cinq ans et qui ne peuvent plus y rester: vous expliquer pourquoi serait trop long. Toujours est-il qu'ils doivent s'en aller.

Il y avait trois moyens de les faire partir: force, surprise ou bluff. J'écarte la force, qui ne peut être qu'une ultima ratio: elle ferait couler trop de sang. La surprise était possible tous les intéressés ayant été réunis lors du passage du ministre. Mais leur mettre la main au collet alors qu'ils venaient danser, ç'aurait été assez vil et manifester peu de confiance en notre propre force: on aurait dit, dans le pays, que nous n'avions pu les avoir qu'en les entraînant lâchement dans un guet-apens. Cependant, c'est le conseil que beaucoup me donnaient: pas de "sentimentalité" en politique; (en bon Jésuite, vous m'auriez évidemment, comme je vous connais, dit la même chose: la fin justifie les moyens!??). Cela ne m'allait pas beaucoup, car j'ai la confiance des gens, et j'ai l'habitude de les avertir avant de les arrêter, ce qui n'empêche pas qu'ils se rendent presque tous, sachant bien qu'ils ne seront pas mangés.

J'ai donc décidé de leur exposer exactement la situation, puis de les laisser rentrer chez eux pour préparer leurs bagages... C'était risquer ma réputation; car s'ils me quittaient pour prendre la brousse, j'aurais du leur faire la guerre et ils ont au moins 20.000 mobilisables... c'était au moins un an de trouble dans le pays; et on m'aurait traité de fieffé maladroit et de rêveur.

Enfin, risquons tout. J'explique à mes gens que leur départ est décidé; qu'il n'y a plus à discuter cette décision, mais à l'exécuter: ou de plein gré, auquel cas ils pourront emporter leurs vaches et tous leurs biens ou de force, auquel cas ils finiront toujours par être pris et probablement pendus; que le gouvernement est aussi disposé à la solution violente qu'à la solution pacifique, puisque le résultat: remise du pays au roi, sera quand même, de toute façon, atteint; que personnellement je préférerais les voir se résigner parce que je les aime bien et que je voudrais les savoir heureux dans leur nouvelle installation au Kivu Belge... Et au revoir, mes amis, allez réfléchir à ce que je vous ai dit et venez m'apporter votre réponse demain matin...

Je comptais sur le raisonnement suivant: puisqu'il nous laisse nous en aller, c'est qu'il est bien sûr de nous reprendre; s'il en est si sûr, il faut qu'il ait toutes les forces nécessaires pour nous réduire, alors, à quoi bon résister et aggraver encore notre malheur?...

La première manche a été pour moi, puisque le lendemain ils sont venus me dire qu'ils se soumettaient... mais j'avais assez peu dormi de la nuit, et je craignais d'apprendre, au jour, qu'ils étaient rentrés chez eux pour se préparer à la lutte.

Et me voici au centre de leur pays attendant, pour aujourd'hui même, le premier troupeau que j'enverrai vers le Kivu et qui prouvera les bonnes intentions des relégués. Je voudrais que cette besogne soit finie.

Je me suis fait réserver une place sur le premier steamer quittant Daressalam après le 15 juillet, 1er Août au plus tard... même si je m'attarde quelques jours en Egypte et en Italie, je serai à Anvers début septembre.

Mais passons au pittoresque réclamé. J'ai visité hier - ce qu'aucun blanc n'avait pu faire encore, - un tombeau royal. Les rois de ce pays ont leur dernière demeure dans les hautes montagnes qui font la ligne de partage Congo-Nil, au Nord-Est du Tanganika. La terre des sépultures est interdite à tout indigène, sauf les gardiens des tombeaux. Une fois par an seulement, une députation du roi régnant s'en va faire des sacrifices sur les tombes de ses aïeux. Le reste du temps, les gardiens y restent seuls, bien

tranquilles, protégés qu'ils sont par la crainte des esprits: nul voleur n'oserait s'y aventurer. De temps en temps, un étranger vient, criminel pourchassé que ses poursuivants abandonnent quand il a pénétré dans la zone interdite. La terre des tombeaux est lieu d'asile; les gardiens ne livrent le réfugié que s'ils le veulent bien. Le plus souvent, ils le gardent et il devient un des leurs...

Donc, hier matin, passant dans les environs des tombeaux, je résolus d'en visiter un. J'étais accompagné d'un autre Européen, l'administrateur du territoire des chefs expulsés (274). Dès le départ de la dernière étape, le pays change d'aspect. Au lieu des molles ondulations du plateau central, ce sont les arêtes dures et les gorges boisées de la grande chaîne de montagnes aux flancs de laquelle reposent les anciens rois. Le pays, jusque là cultivé, devient sauvage; les huttes se font plus rares. Un dernier ravin, plus profond que les autres et nous voici dans la terre des tombeaux, abordant la longue et dure montée qui doit nous conduire à la sépulture du roi Mutaga. Tout le terrain que nous traversons était de la forêt jadis, mais détruite déjà depuis longtemps. Au loin, sur les pentes, la destruction continue malgré tous nos efforts. Dans le vert traversé de grands troncs droits et blancs - c'est la caractéristique de la forêt africaine, vue de loin, que l'abondance des troncs blancs squelettiques - il y a des taches noires de forêt brûlée, de grandes taches rouges de champs en friche, des taches vert clair de jeunes plantations de haricots; et des huttes, çà et là, accrochées au flanc de la montagne comme des champignons. Ce sont les demeures des "abiru" - la tribu des gardiens de tombeaux.

Nous traversons un bosquet de grands vieux arbres, la limite de la zone maudite... Sous l'ombrage il règne une fraîcheur et une humidité de cave. Des gouttes tombent de partout, bien qu'il ne pleuve pas. Les pas des chevaux sont feutrés par un tapis de choses molles qui couvrent le sol: car les feuilles ni les branches ne craquent, elles sont pourries avant de sécher. Autour des grands troncs abîmés par la foudre, comme toujours dans les bosquets isolés, des lianes, des lierres grimpent, leur donnant, du bas, une apparence de vie: ce n'est que de loin qu'on voit les branches

(274) Non identifié. Peut-être s'agit-il de Péquet (*infra*, note 276).

cassées, blanches comme des ossements, qui s'élèvent au-dessus du feuillage...

Dans la demi-obscurité, immobiles, des hommes sont accroupis, drapés dans leurs grands vêtements d'écorce, le menton sur les mains, la lanche fichée en terre à leur côté. Ils se dressent tous ensemble à notre passage, effrayant nos chevaux: un salut qui a l'air d'une menace. - C'est le chef des fossoyeurs, un grand vieux robuste et ridé, avec sa suite - mines patibulaires, nous disons-nous en nous regardant. Il y en a un surtout, un géant à figure de gorille, yeux enfoncés, bouche énorme et ricanante, mains velues qui ont l'air de pattes: en Europe, on n'aimerait pas de le rencontrer au coin d'un bois... Mais ici, souvenons-nous que quelque terribles que puissent nous paraître les nègres, nous-mêmes le sommes beaucoup plus, à leurs yeux...

Après un salut, aimable, nous continuons notre odyssee, décidés à aller jusqu'à ce qu'on nous demande formellement de nous arrêter: car il est bien entendu que nous ne ferons pas de violence pour voir le tombeau si vraiment la conscience publique s'y oppose; ce serait de mauvaise politique. Sortis du bosquet, nous retrouvons la montagne nue. Le tombeau se devine de loin: ce doit être le "rugo" (ou enceinte de branchages) qui se distingue des autres par les deux immenses bambous plantés de chaque côté de l'entrée. C'est vers là que nous nous dirigeons, suivis du chef et de son escorte qui grossit à chaque carrefour. Ils ont l'air terribles; ils sont inquiets, se demandant ce que nous allons faire: jamais blanc n'était venu chez eux.

Mais nous voici arrivés. Le "rugo" des deux bambous n'est pas celui du feu roi, puisque nous voyons des femmes au travail, dans la cour. Nous ne sommes que chez le chef des gardiens. Nous mettons pied à terre, et tout le monde se demande ce qui va se passer.

Si nous hésitons, me dis-je, nous ne verrons rien. Je demande donc, de l'air le plus naturel possible, par où l'on va maintenant? Le chef me demande: "Vous voulez aller au tombeau?" - "Evidemment... mais soyez tranquille, les chevaux restent ici, et nos gens n'iront pas plus loin:". Je donne ordre aux deux ou trois boys qui nous avaient suivis de garder les montures, de ne pas avancer... puis je demande au chef d'un air confidentiel: Et les

chiens? Cela devait créer chez lui l'impression qu'évidemment la tradition de tabou n'était pas faite pour nous, puisque nous empêchions chiens et gens d'approcher, leur prouvant par là que nous étions très respectueux du tabou; et que cependant nous ne voyions aucun obstacle à aller nous-mêmes. Cette demande produit l'effet désiré: "Non, non! Pas de chiens! Faites-les attacher... Mais vous-mêmes, attendez un moment, vous ne passeriez jamais, il faut que je fasse d'abord couper cette brousse"... Mais cette offre ne nous dit rien: il ne faut pas que nous leur laissions le temps de préparer la visite, d'arranger un tombeau "ad usum delphini", de cacher certaines choses que l'on ne montre pas volontiers... et nous suivons les débrousseurs, sans attendre qu'ils aient fini.

Un sentier assez bien fréquenté s'arrête net devant une muraille de verdure, dont on abat les ronces, les buissons épineux, les lianes et les hautes herbes pour nous livrer un passage. Nous faisons ainsi une cinquantaine de mètres, pour aboutir à la demeure du roi... C'est une enceinte en branchages entrelacés, comme tous les kraals indigènes, avec un hutte au fond; mais les grandes herbes ont tout envahi, dépassent la clôture, encombrant la cour; et, devant la porte, des chevaux de frise en branches pointues interdisent le passage. C'est triste, abandonné...

Le chef nous lance un regard. Faut-il ouvrir? A voix basse, en signe de respect, je lui dis: Eh bien? Où est-ce? On enlève l'obstacle; dans la cour, il faut débrousser de nouveau pour pouvoir avancer. Nous sommes presque seuls, maintenant: une crainte révérentielle retient en dehors de l'enceinte tous ceux qui ne sont pas directement chargés de l'entretien du tombeau. Les herbes s'abattent; la hutte apparaît. Elle est vétuste; des fleurs grimpantes s'y accrochent; une claie barre l'entrée, retenue entre des piquets surmontés de cornes de vache.

Voilà que notre guide hésite. "C'est ici," dit-il... sans faire mine de vouloir pousser la visite plus loin. Je lui dis que nous désirons entrer... que nous voulons voir par nous-mêmes s'il s'acquitte bien de ses fonctions de gardien... que nous sommes seuls et que nous serons discrets: il n'a qu'à l'être, lui aussi, et personne ne saura rien... Il se décide enfin; son auxiliaire aux allures de gorille arrache la claie: les piquets mangés des fourmis craquent au premier effort, les restes de cornes roulent à terre. Le chef demande du feu; ordonne à ceux qui sont demeurés à l'extérieur de

battre des mains, comme on fait pour saluer le roi. Lui-même et son aide s'en vont arracher une poignée d'herbes, la répandent devant la porte en se frottant les mains, puis s'agenouillent pour saluer l'esprit qui demeure dans la hutte: "Je te dis bonjour, ô mon chef, je te dis bonjour"... Maintenant on peut ouvrir. La claie que rien ne retenait plus est tirée sur le côté; un trou noir apparaît tout petit; il faudra ramper pour y pénétrer. La paille, là où elle était protégée du soleil, est noire, avec des taches de moisissure blanche... il sort de la hutte comme une haleine humide et méphitique... des champignons ont poussé sur le seuil... cela sent la mort...

Le guide, avant d'entrer, frappe encore une fois des mains, je fais - pour manifester encore une fois mon sérieux, prouver que je ne viens pas là par simple curiosité de touriste - un beau salut militaire, tandis que mon compagnon se met mieux dans le cadre en battant des mains comme eux; puis nous nous coulons à plat ventre, le premier portant le feu qui nous protégera contre toute intention malveillante de l'esprit du lieu.

Il fait tout noir, là-dedans. En me mettant debout, je sens des toiles d'araignée qui s'accrochent à mes cheveux. On distingue vaguement, dans le coin près de la porte trois tambours peints en blanc, alignés au pied de ce qui doit être le lit funèbre...

Le gardien a soufflé sur ses braises. Une flamme jaillit. Tout le fond de la hutte est occupé par un immense lit en rondins massifs, sur lequel, cousue dans une peau de vache rouge, repose la momie du défunt roi. Faut-il appeler cela une momie? Après la mort, le cadavre est ouvert, et les viscères enlevés; puis, pendant des mois, un feu doux est fait sous le clayonnage du lit: les chairs se fument, échappent ainsi à la corruption; tandis que des viscères, déposés dans un vase, des vers vont sortir, qui donneront naissance à un python ou à un léopard sacrés. Je fais jeter sur le feu un peu de paille sèche, pour y voir mieux; nous pouvons distinguer tout l'intérieur de la hutte. Elle est faite comme toutes les autres, en forme de demi-sphère; mais les lattes qui, partant du sommet, rayonnent vers la base, sont peintes en craie blanche. Accrochée à la paroi, une peau, celle dans laquelle le roi reposait jadis et que l'on a renouvelée; dans un coin, un panier contenant le vase sacré, berceau macabre des bêtes légendaires... Rien d'autre... On ne s'étonnerait pas, semble-t-il, de voir se dérouler quelque part, en

silence, les anneaux luisants de ce serpent monstrueux... Brrr... il fait lugubre ici. Je voudrais, cependant, voir le corps lui-même. Je fais approcher un tison et cherche à me pencher au-dessus; mais le lit est haut, impossible de me livrer ici à une gymnastique... je distingue seulement que la peau n'est pas entièrement refermée; des lanières en rejoignent les bords, comme des lacets; dedans, je ne vois que du noir... car cette vague lueur blanchâtre que je crois deviner, seraient-ce des ossements?... Je ne pourrais le dire...

Nous avons assez vu. Sortons de cette demeure de la mort...

Revenus dans la cour, nous sommes, d'abord, aveuglés par le soleil... nous nous arrêtons un moment pour réhabituer nos yeux à la lumière, respirer l'air frais. Puis, nous regardons. Nous regardons le spectacle inouï, l'ivresse de la nature vivante, contraste formidable avec le noir néant que nous venons de contempler. Tout l'Urundi est à nos pieds. Les ravins traversés pour venir ici, ce ne sont plus que des sillons, et les collines que des taupinières... Loin, loin, aussi loin que nous pouvons voir, tout le beau pays des vivants se déroule; les montagnes jaunissantes où ruminent leurs troupeaux; la chaude couleur des labourés, le vert joyeux des bananeraies, les petites fumées bleues qui montent doucement dans le ciel, révélant les habitations des hommes. Ils ont bien choisi leur lieu de sépulture, les pauvres rois de ce pays: quand ils ne seront plus, leur ombre délaissée, errant dans ces montagnes, pourra revoir de loin toute la terre où ils ont régné... c'est pour cela qu'ils se font ensevelir ici.

Secouons-nous. "Vieux fossoyeur, adieu, voici nos chevaux, nous avons encore une forte étape devant nous, inutile de nous reconduire: nous filerons trop vite de chez toi, tu ne pourrais pas nous suivre; Envoie un homme à mon camp, il te rapportera une étoffe, parce que nous avons vu que tu faisais bien ton métier".

Et voilà, mon cher et Révérend Père, le récit de la première visite qu'aient fait des blancs à une momie royale de l'Urundi.

Sur ce, je vous laisse. J'ai oublié de marquer, dans le corps de cette lettre les "à suivre" et les "suite"; mais, commencée le 1er juin, elle se clôture ce jourd'hui 22; autant vous dire du coup que l'expédition dont je vous entretenais au début s'est terminée par un entier succès. Les chefs dépossédés sont au Congo, leurs

successeurs reconnus par toute la population et entrés en fonctions; moi-même revenu à Usumbura d'où je pars demain pour aller à Kitega remettre mon commandement, après cela je redeviens particulier (pour six mois). Je serai arrivé presque en même temps que cette missive: je vous apporterai des timbres.

Croyez à ma respectueuse affection, et au revoir! à bientôt!

28. Lettre à Wuidart des 4 et 5 juin 1920 (275)

Mon cher Wuidart, l'invraisemblable est en train de s'accomplir. Pequet (276) est parti pour organiser le passage de la Ruzizi; Borgers (277) pour aller chercher le Roi, mes soldats en allés pour faire l'exercice, et je reste seul à côté du boma qui se vide, pendant que le long de la route qui, par un col étroit, mène à Munanira, et plus loin sur les pentes du Kibira l'immense caravane se déroule... le petit "Mutaga" (278), toutes les femmes, tous les gosses, des centaines de vaches... Je reste seul sur ma montagne, affreusement triste, honteux de ma facile victoire, pénétré de pitié pour ces vaincus qui n'ont pas fait de résistance - et mesurant toutes les sinuosités de la frontière délicate qui sépare le chagrin du remords. Ai-je bien fait? Me voilà, les regardant partir, comme un commandant de sous-marin qui serait un brave homme exécutant des ordres, et qui regarderait sombrer le paquebot coulé par sa torpille...

Je sais bien, dans le fond, que j'ai bien fait... mais alors, pourquoi ce qu'on appelle l'ivresse du succès "a-t-elle un goût si affreusement amer?

(275) Ces deux textes ont été écrits pendant que s'écrivait la lettre précédente qui s'échelonne du 1er au 22 juin. A ce moment Pierre Ryckmans doit être à ou dans les environs de Kibogoye. Pour WUIDART, voir *supra* note 231.

(276) C. Pequet (né en 1894), administrateur territorial.

(277) L. Borgers (né en 1897), administrateur territorial.

(278) Allusion aux prétentions de Kilima de descendre de Ntare et donc d'appartenir aux Abataga.

Il fait froid, le ciel est gris, le vent coupe; depuis ce matin, je me promène en capote, de long en large, regardant au loin la caravane qui serpente sur les sentiers;.. Je viens de fournir à deux des femmes de Kilima, restées en arrière, les huit porteurs que depuis le matin elles ne pouvaient recruter, pour enlever les dernières charges... Et ironie, je les ai pris chez Museruko, l'ennemi juré de toujours...

Maintenant le boma est vide... quelques paniers défoncés, quelques tessons de cruches traînent dans la cour... un peu de fumée monte du petit feu que les porteurs y avaient allumé en attendant le départ... La grande maison de "Mutaga" est restée en construction, les matetes jaunes dressés non encore rejoints par les couronnes... cela a un air funèbre, comme si le maître était mort.

Le pauvre petit gosse est un gentil gamin, qui va toujours vêtu d'une grande peau de léopard qui le couvre tout entier. Le voilà en exil sur les chemins. Sa splendeur date d'hier: il se promenait, avec son grand-oncle Bukombe, à deux, dans un panier porté par une douzaine de géants... Aujourd'hui Bukombe a repris son arc et ses flèches, et va à pied comme un indigène...

Ai-je bien fait, encore une fois? Oui, sans doute, sans aucun doute. Mais ce bien entraîne une si grande infortune et j'ai tant pitié de mes victimes... Cette pitié, je sais bien que ce n'est pas du remords, quelque horrible que soit pour moi cette grande journée, je la ferais revenir demain, si c'était à refaire. Mais c'est aussi dur que du remords.

Si encore, en commandant l'affaire autrement, on avait fait de Rwasha un Djabir, mis le pays à feu et à sang, couvert de gloire et de décorations quelques braves militaires, inscrit, pour finir, la campagne dans les livrets des soldats qui y ont pris part - l'éclat guerrier aurait fait disparaître cette prosaïque pitié; la disparition de Kilima aurait été un exploit. Ce n'est maintenant qu'un exploit d'huissier, bien rédigé, signifié dans les règles: un congé de locataire. Il y a, entre un pillage et un exploit d'huissier, toute la différence de la barbarie à la civilisation mais ton pauvre huissier n'en mène pas large, pendant qu'il t'écrit... Et tout en sachant qu'un grand événement vient de traverser l'histoire du pays, il n'est pas fier d'avoir vu les locataires expulsés quitter leur demeure en pleurant...

Et pourtant! Vingt-cinq ans d'injustice effacés en un jour...
Le résultat d'une grande guerre obtenu sans coup férir... Un titre
éternel, pour les Belges, à l'attachement du peuple.

Je voudrais avoir un ami ici pour me parler de cela et me
consoler de ma bonne action. Moi, je suis triste, triste, je suis
brisé.

Je ne sais même pas si je t'enverrai cette lettre...

J'ai convoqué des sous-chefs, je vais essayer de travailler
maintenant à reconstruire par dessus ces ruines.

5/6/20

Les circonstances ont, forcément, modifié un peu mon point
de vue. Cette nuit, après une après-midi de travail - palabres,
étude du partage des dépouilles - je dormais de mon plus juste
sommeil, quand je me suis trouvé réveillé par un bruit de voix à
l'extérieur ou dans ma torpeur je ne distinguais que quelques mots
museruko - batu mingi - benshi chane - vita - bariko baraza (279)
etc. - J'ai rassemblé ma troupe, fait un rugo avec le bois de
chauffage dont j'avais un dépôt: cela pouvait servir de tranchée
pour un homme couché - placé des sentinelles et fait appeler
Rwasha. Museruko était à mon camp, affolé ou feignant de l'être,
avec lances et arcs: il s'était sauvé du boma où je l'avais installé
pendant ses palabres.

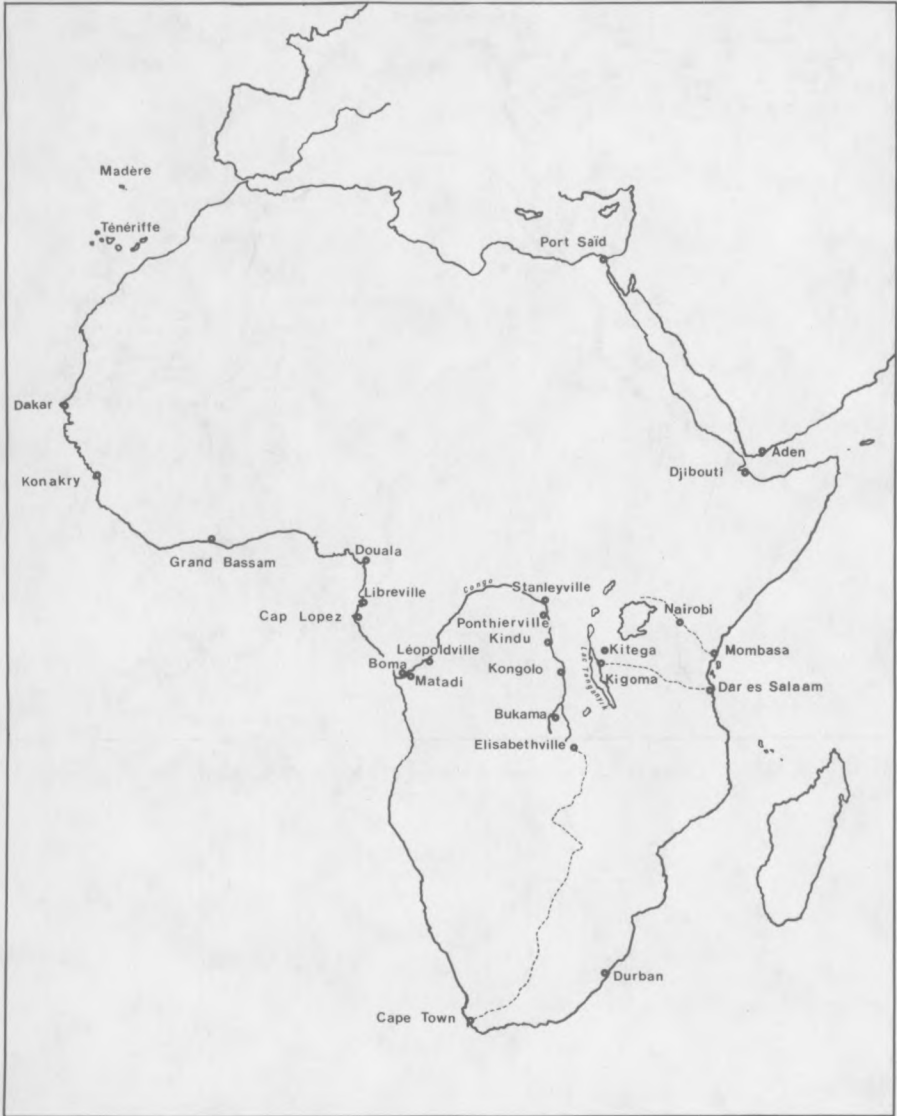
(279) Ce texte, multilingue, signifie mot à mot (avec entre
parenthèses la langue à laquelle chacun est emprunté): transpercer
(kirundi) - des hommes nombreux (kiswahili) - très nombreux
(kirundi) - guerre (tsiluba) - ils arrivent (kirundi). Je dois saisir
cette occasion de dire toute ma gratitude à mes confrères à
l'ARSOM, A. Coupez et C. Grégoire qui ont bien voulu m'aider, en
divers points de ce travail, là où mes connaissances rudimentaires
des langues africaines m'abandonnaient.

Quand Rwasha s'est amené, je lui ai fait part de ce qu'on racontait, l'ai assuré que ses gens seraient les bienvenus, s'ils voulaient nous rencontrer, mais lui ai recommandé, dans son propre intérêt, de leur conseiller la prudence et le calme. Sur quoi je lui ai serré la main, suis allé faire une patrouille aux flancs de la colline et trouvant tout tranquille, me suis recouché. Je crois qu'il n'y avait absolument rien du tout; mais l'incident m'a rappelé qu'il fallait ouvrir l'oeil; cela d'autant plus que j'ai eu deux avertissements: l'un par le frère de Rwasha, qui m'a dit qu'on avait offert à celui-ci de m'empoisonner; l'autre, hier soir, par Ntakanyura qui m'a signalé la présence anormale, dans les environs, de nombreux Banyabungo (280) et la nécessité de placer une garde. - (Rwasha avait d'ailleurs refusé l'offre du poison).

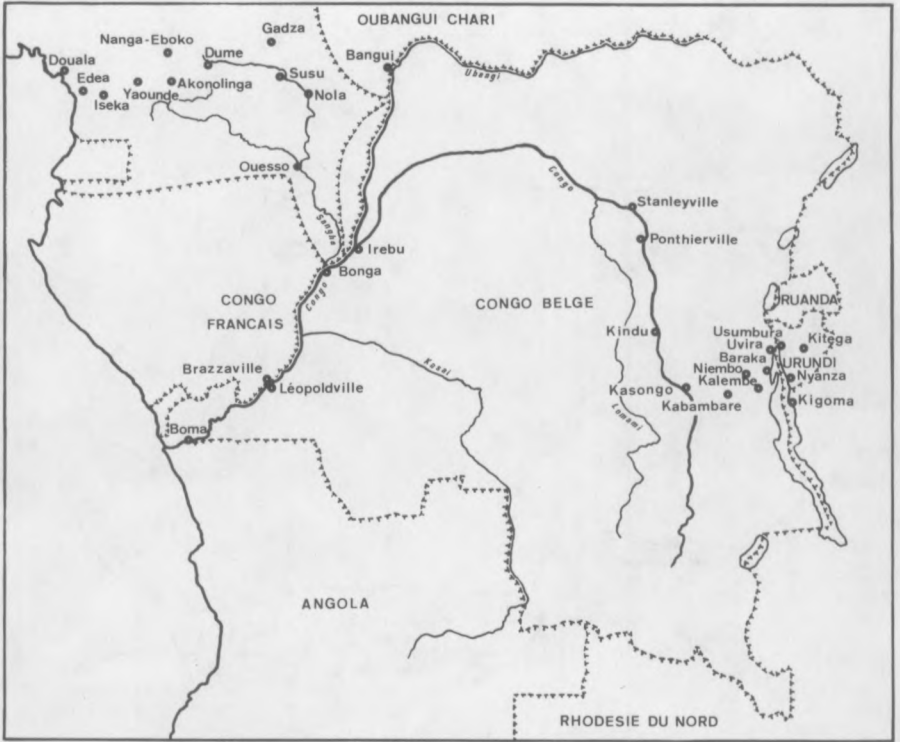
(280) Nom donné par les Rundi aux Shi, groupe ethnique du Kivu voisin.

CARTES *

* Davantage que des cartes, il s'agit de croquis destinés uniquement à faciliter l'orientation du lecteur par rapport aux lieux principaux cités dans les *Inédits*.



CARTE I. — L'Afrique et ses voies d'accès dans les *Inédits*.



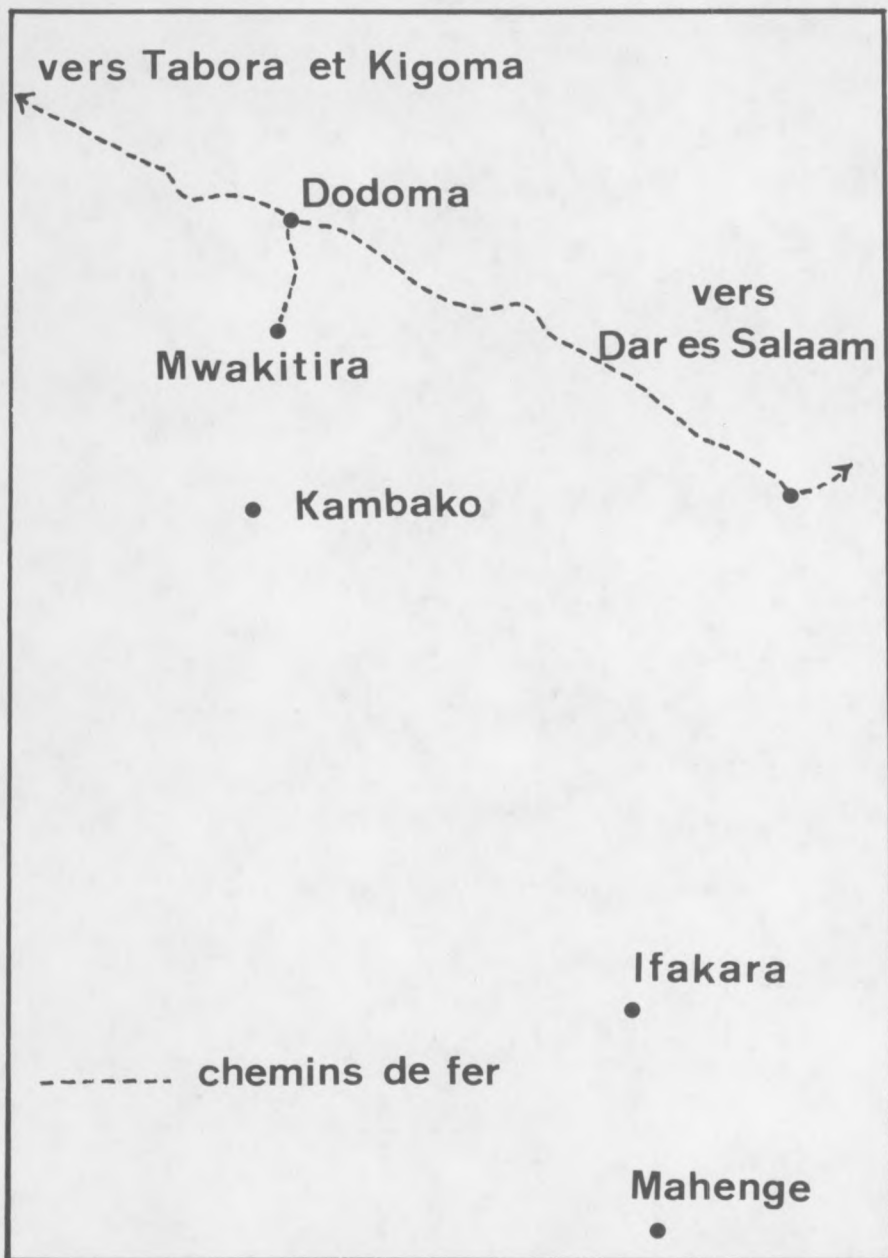
CARTE II. — De Boma à Kitega (29.X.1915/9.X.1916).



CARTE III. — De Nola à Yaoundé (30.XI.1915/28.I.1916).



CARTE IV. — L'Urundi (9.X.1916/5.VI.1920).
 Les noms soulignés sont ceux de chefs rundi.



CARTE V. — La campagne de Mahenge (août 1917 - juillet 1918).

INDEX DES NOMS DE PERSONNES NON RUNDI

- Adelfons, 140.
Ancot, 9.
Anjou, 23-24.
Attout, 107-108
Auernheimer (R.), 58.
Augusteyns (L.), 140.
Bal (F.), 28
Balthazar, 33.
Bastin, 95.
Beudry (E.), 16, 36, 40.
Bima, 52, 69, 76.
Bittremieux (L.), 24.
Bonneau (H.), 137.
Borgers (L.), 243.
Bourget (P.), 11
Bruneau, 205.
Burton (R.), 87-88.
Caillaux (E.), 164.
Chapelain (J.), 37.
Claes, 141.
Coppens (A.), 42-43.
Coppens (P.), 42-43, 48, 141.
D., 116.
Daelman (J.-L.), 70.
Daudet (A.), 27.
De Bisschop (M.), 50.
Declercq (J.-F.), 160.
De Greef (G.), 208.
Delacroix (L.), 229.
De Lannoy (H.), 164.
De Lannoy (L.), 139, 145, 160.
De Waelhens (G.), 141.
Djabir, 244.
Dobbell (C.M.), 30.
Druart (C.), 37.
Fierens, 219.
Fontaine, 37.
Franck (L.), 139, 166, 220, 228-230.

- Friart, 50-51, 57-58.
Funda, 52-53.
Ganghofer (L.), 58.
Geboers (J.), 39.
Genin (T.), 42.
Glachant, 41.
Gourdinne (J.), 166.
Heiberg (I.), 232.
Henry (E.), 32, 163.
Höcker (P.O.), 58.
Huyskens (J.), 186.
Huysmans (J.K.), 37.
Jadot, 70.
Jammes (J.), 109, 159.
Jaspar (H.), 229.
Joffre (F.), 143.
Kellermann (B.), 43, 47.
Kipling (R.), 47.
Lebrun (A.), 37.
Legrelle, 22-23, 45, 111.
Leport (J.-M.), 189.
Leta, 50.
London (J.), 12, 47.
Maboma, 26,
Malfeyt (J.), 127, 147, 218.
Maliana, 28.
Magotteaux, 27, 44.
Marchant (A.), 9.
Marck (H.), 140.
Marin (A.), 22-23, 27.
Marzorati (A.), 220.
Mativa (M.), 141, 166.
Michot, 53.
Milner (A.), 217.
Molitor (P.), 42.
Mopina, 69.
Morrison, 28-29.
Mortehan (M.), 171, 173, 182, 197-198, 200, 203-204, 207.
Moulaert (G.), 48, 50.
Moyo, 77.
Muller, 39.
Musinga, 110, 215-216.

- Naumann, 107, 126.
Neuray (F.), 140.
Orts (P.), 217.
Péquet (C.), 238
Pollet, 68.
Renkin (J.), 139.
Ryckmans (Albert), 166.
Ryckmans (Alphonse), 44, 140.
Ryckmans (Etienne), 13, 31, 68, 141, 166, 219, 235.
Ryckmans (G.), 67, 166, 235.
Ryckmans (M.-M.), 166, 235.
Ryckmans (Paula), 141, 166.
Ryckmans (X.), 141, 166.
Salim (S.), 188.
Savalle, 53.
Snoeks (M.), 235.
Speke (J.), 87, 88.
Stegemann (H.), 65
Stevens (G.), 106, 109, 160.
Stouffs (A.), 54.
Stratz (R.), 58.
Tolstoï (L.), 47.
Van den Eede (E.), 160.
Van Der Wee (A.), 180.
Van Hoof, 44.
Villalobar, 229.
Vincke, 37.
Von Götzen, 127, 131.
Von Langenn, 104, 106.
Von Grewert, 100.
Von Rechenberg, 127, 131.
Von Schnee, 127.
Wauters (T.),
Wells (H.G.), 11.
Weyembergh (C.), 59.
Whitlock (B.), 229.
Wilson (W.), 216.
Wintgens, 107.
Woeste (C.), 140.
Wuidart (F.), 173, 219, 243.
Zafirir, 198, 200.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES RUNDI

Note: l'orthographe est celle déchiffrée, parfois avec difficulté, sur les manuscrits de Pierre Ryckmans. Aucun effort de translittération systématique n'a été fait.

- Abambutsa, voir Bambutsa
- Abanyanki, 105.
- Abarango, voir Barango.
- Abataga, voir Bataga
- Abatare voir Batare
- Abavubikiro, 97, 100, 103, 110.
- Abezi, voir Bezi
- Ararawe, 85, 98.
- Aringânji, 86.
- Arusha, 82.
- Bagiriye, 81.
- Bahingay, 82.
- Bambutsa, 129-130.
- Bangirichenge, voir Mwambutsa.
- Bângura, 86, 101, 104-105.
- Banyabungo, 89, 246.
- Banyaga, 84.
- Barandunduye, 84.
- Barangeza, 86, 98, 101.
- Barango, 89, 129-130.
- Barankenyereye, 99.
- Baranyanka, 82.
- Baranzata, 86, 98, 101.
- Bariyoberua, 74, 86.
- Baryambona, 84.
- Baseka, 79, 83, 95.
- Bataga, 128-130, 136.
- Batare, 90-91, 128-131, 135-136, 243.
- Bazaicha, 85.
- Bezi, 128-131, 135-136.
- Bichebanyi, 82
- Biehukuru, 84.
- Bigana, 84.
- Bigeni, 85, 99, 135.

- Bhindikitero, 85 (voir aussi Bohindikitero).
Bikândagira, 82, 95, 135.
Bikino, 73, 84, 96.
Bikoriwaga, 80, 94.
Biomeko, 82, 94.
Biradjuguma, 82, 95.
Birami, 84.
Biranguza, 97, 100.
Birasa, 82.
Biresha, 82.
Birori, 79, 82, 94.
Bishîmbakutira, 85, 100.
Bishinga, 75, 86, 88, 97, 99, 101, 103, 110, 136.
Bitiro, 81.
Bitongore, 80.
Bizimana, 81, 94.
Bohindikitero, 99.
Buchugu, 83.
Bugogo, 83.
Bujisho, 83, 95.
Bukombe, 244.
Bunihankuye, 80, 91.
Busokosa, 80, 91, 131.
Busongoye, 81.
Bwenge, 81, 93.
Chabureze, 83.
Chiza, 81, 93.
Choya, 135.
Deteruye, voir Ndeteruye
Fyiroko, 69, 84, 92-93, 96.
Ganguzi, 86, 101, 105.
Gitambuka, 81, 94.
Jiohahaya, 80.
Kabezi, 82.
Kabondo, 74, 85, 95, 98-99, 101.
Kadangwa, 82.
Kagaju, 66, 82, 135.
Kagunge, 85.
Kahiro, 82, 93-94, 106.
Kahiro (Kashâtsi), 81.
Kakeze, 82, 95.
Kamwaga, 80, 91, 131, 134.

- Kanganiro, 84.
Kanînya, 83.
Kanugimo, 80, 91, 131.
Kanyandaha, 81, 93-94.
Kanyarutara, 83.
Karabona, 86, 92-93, 95, 97, 100-101.
Karayenga, 81, 93, 99.
Kareke, 86, 98.
Karibwami, 80.
Kashatsi, voir Kahiho.
Kashenza, 82.
Katandâzi, 99 (voir aussi Kitandâzi).
Kavyumbo, 85.
Kibondo, 133.
Kiburugutu, 173, 176.
Kibwebwe, 86.
Kichogori, 85.
Kigarawa, 80.
Kigwe, 86.
Kikovyu, 75, 76, 86, 98.
Kilima, 89-91, 101, 110, 131, 139, 234, 243-244.
Kilimana, 80.
Kinyamurima, 81, 93.
Kinyarutama, 82, 87.
Kiraranganya, 81, 92, 133, 173.
Kirezi, 82, 95.
Kisabo, voir Mwezi
Kishâmba, 81, 94.
Kisharara, 81.
Kisiba, 132.
Kitandazi, 86 (voir aussi Katandâzi).
Kitare, 80.
Kizirazira, 82.
Kobako, 84.
Kurakengereza, 133.
Kurimu, 86, 98.
Kuruhororo, 94.
Lussengo, 64.
Machemago, 77, 85-86, 98, 101.
Machîm, 85, 100.
Mafyuguru, 85, 100.
Maguru, 81, 94.

- Mahwera, 85.
Mahigira, 82.
Mahinga, 85.
Makere, 83, 95.
Makitaki, 69, 85, 98, 105.
Mandere, 82.
Marimbo, 60, 81, 93, 106.
Masango, 82, 94.
Mavaruganda, 81.
Mayabo, 77, 85, 98, 100.
Mbabyie, 86, 99.
Mbakuye, 84.
Mbanzabugabo, 76, 80, 89, 91, 96, 100-101, 110, 131, 133, 135.
Mbikidje, (voir Mtaga)
Mbinga, 82, 94.
Mbongo, 84, 96.
Migabo, 80.
Mikere, 85.
Mimgo, 81, 94.
Misago, 81, 94.
Mishita, 85.
Misigaro, 69, 81, 93, 100.
Mobereza, 81, 136.
Mogege, 83.
Mopina, 69.
Mowamba, 84.
Msahuzi, 81.
Mseso, 82.
Mtaga, 78, 86, 88-89, 97, 101-105, 128-130, 136.
Mtahu, 94.
Mubira, 82.
Mudare, 82, 95.
Mudsimdahembe, 82, 95.
Mugara, 80.
Mugege, 70.
Mugeyo, 93.
Mugwengezo, 84, 90, 93, 96, 132, 135.
Mugwiza, 82.
Muhini, 130-132, 135.
Muhireza, 73.
Muhogo, 82.
Mukere, 80.

- Mukorako, 80.
Mukuba, 86, 98.
Murozi, 83.
Museruko, 244-245.
Mushirasoni, 81, 93, 99, 132, 135-136.
Musukuri, 81, 94.
Mutwenzi, 75.
Muyabaga, 99.
Muyaga, 92.
Muzazi, 81, 92, 133.
Muziga, 82.
Mwambutsa, 78, 86-87, 89-90, 93, 101-102, 128-130, 133, 144.
Mwawa, 81.
Mwezi, 78-79, 85, 87-88, 90-91, 96-100, 102, 127-128, 131, 135.
Nabayengero, 86, 100.
Nangongo, 85, 98.
Nasango, 80, 87, 91.
Ndabakubidje, 82.
Ndabunga, 75, 86, 99.
Ndagihimbi, 81, 94.
Ndahizeye, 80.
Ndahurinze, 83.
Ndahushira, 85, 135.
Ndakabanyura, 80.
Ndamagara, 106.
Ndambari, 81, 94.
Ndanibenga, 80.
Ndarusanze, 86, 98.
Ndawashemeze, 82.
Ndeteruye, 58, 81, 93, 99, 132, 135.
Ndiha, 80.
Ndikobagabo, 83.
Ndikumwami, 81, 93.
Ndirikomutima, 73, 97, 100-102, 105, 108.
69, 72-73, 94, 96-97, 116
Ndiruhangura, 80.
Ndirwambarirwa, 85.
Ndivyariye, 79-80, 89-92.
Ndugu, 85, 98, 132, 135, 194.
Nduhumwe, 86, 92, 97, 100-101, 103-105, 108-110, 136.
Ndzeze, 86.

- Ngambiri, 81, 94.
Ngangata, 82, 84.
Nganguzi, 105.
Nganzi, 82.
Ngarama, 82.
Ngaruko, 86-87, 98.
Ngiramuyaga, 81, 93.
Ngorota, 83, 100.
Ngumidje, 85, 99.
Niongere, 81, 94.
Nkanganya, 82.
Nkiranyi, 81, 94.
Nkuriye, 81.
Ntakanyura, 245.
Ntakicha, 173.
Ntamagara, 81, 93, 106.
Ntango, (voir Rurakengereza).
Ntare, 79, 87-92, 128-129, 131, 133, 168, 243.
Ntarugera, 65, 72-75, 86-87, 91-92, 94, 96-99, 101-102, 108-128, 131-132, 135, 169.
Ntoranyi, 83.
Nyabarifa, 105.
Nyamibora, 82.
Nyamumira, 86, 101.
Nyamusizi, 81, 131-133, 136, 175.
Nyanzobi, 89.
Nyenama, 85, 98-99.
Nyinangerere, 86, 100.
Nyinakayenze, 86, 99.
Nyinashadza, 86, 99.
Nyoni, voir Ndikobagabo.
Nzikoruriho, 80, 91-92, 97, 100.
Rotuna, 97, 100, 103.
Ruaniilo, 91-92.
Ruchamuchero, 76-77, 85, 98.
Rufokosa, 86, 101.
Rugabe, 81, 93.
Ruganda, 84.
Ruganyu, 82.
Rugari, 80, 92.
Rugema, 86, 93, 99, 101, 132, 135.
Ruhadza, 84.

- Ruhande, 85.
Ruhembe, 82, 84.
Ruhiza, 79, 83, 95.
Ruhurumba, 81, 93.
Ruhutu, 99.
Rukakira, 84.
Rumonge, 84, 96.
Runyonga, 83.
Runzumwami, 81, 92-93, 133-134.
Rurajugariza, 81, 94.
Rurakengereza, 81, 92.
Rurangamura, 82.
Rurongora, 83.
Rusabiko, 81, 92, 133.
Rusamana, 86, 101.
Rusera, 79, 81, 83, 95.
Rushengo, 81, 93, 133, 135.
Rushingwankiko, voir Yimzuguru.
Rusokosa, 133, 135.
Rutuna, 80.
Ruviro, 81, 93, 99, 132, 135-136.
Ruwomboza, 84.
Ruyimba, 85, 98.
Ruzinga, 84.
Rwaguzwe, 86.
Rwahuhiro, 83, 100.
Rwamakere, 86, 99.
Rwamaheke, 81, 94.
Rwamba, 80, 91.
Rwasha, 79, 81, 91-92, 94, 244-246.
Sabijeje, 80.
Sangabani, 86, 101.
Sebagaga, 82, 95.
Sebanani, 80.
Sebaviey, 82.
Sebigana, 83.
Sebinyondue, 82, 95.
Sebiriti, 75-77, 85, 98, 101.
Sebukandi, 85, 98.
Sefumbe, 84.
Segatagara, 81.
Segihimbe, 82.

- Segikara, 80.
Seharurwa, 81, 93.
Sekabwa, 83.
Sekatwa, 85.
Semananga, 83.
Semanangeri, 100.
Semwonde, 85, 98.
Semunya, 81, 94.
Semutungwa, 81, 93.
Senayoviye, 83.
Sentete, 84.
Senyamurungu, 81, 92-93, 133-134, 169, 173.
Senyungu, 81, 94.
Serufiri, 86.
Seruvaga, 82.
Setoborwa, 85, 99.
Sewatwa, voir Birori.
Shebiagara, 85.
Sherushania, voir Ntarugera.
Simbakira, 83.
Simigirira, 86, 99.
Sindahera, 80.
Somasoma, 85.
Usumana, 79, 84, 96, 135.
Vyendahafi, 79, 84, 89, 92, 96.
Yimzuguru, 85, 88, 98.
Zuwa, 82.
-

Achévé d'imprimer le 20 mars 1988
par les imprimeries
Dewarichet s.p.r.l., 1000 Bruxelles

Gedrukt op 20 maart 1988
door drukkerijen
Dewarichet p.v.b.a., 1000 Brussel